











MÉMOIRES,

EN FORME

DE LETTRES,

DE DEUX JEUNES PERSONNES

DE QUALITÉ.

Par l'Auteur du *Danger des Liaiſons.*

TROISIEME PARTIE.



A LA HAYE.

Et ſe trouvent A PARIS,

Chez ROBIN, Libraire, rue des Cordeliers, près celle de la Comédie Françoiſe.

M. DCC. LXV.



MÉMOIRES, EN FORME DE LETTRES, DE DEUX JEUNES PERSONNES DE QUALITÉ.

PREMIERE LETTRE.

DE SOPHIE.

A onze heures du ſoir.



C'EN eſt fait, ma chere Henriette, on m'a arrachée ce ſoir de la maiſon de mon mari ; & c'eſt ſans doute pour n'y rentrer jamais... Jamais !

ah! Dieu! j'en ſuis donc ſéparée pour toujours!... Le barbare!... avec quelle froide indifférence il a ſoutenu le ſpectacle de mon déſeſpoir!.. il m'a vu noyée de larmes... prête à expirer... & ma douleur n'en a pu ſeulement obtenir un ſoupir!.. Ah! ſi l'ingrat n'avoit pas au fond de ſon cœur des raiſons pour me croire coupable, mon embarras à me juſtifier auroit ſeul ſuffi, pour lui prouver qu'il n'étoit pas poſſible que je le fuſſe. Il n'appartient qu'à l'innocence accuſée d'être timide & craintive: le crime découvert a plus d'aſſurance & d'audace: une ame capable de le commettre, a-t-elle jamais manqué de moyens apparens de juſtification? Au moins, dans mon affreux malheur, ai-je la conſolation d'avoir détrompé mes parens; ils me rendent juſtice; le pere même de

mon inéxorable époux n'a pas dédaigné d'honorer de ſes pleurs mon départ de chez lui. Un peu remiſe du trouble qui m'agite, je vous conterai ma funeſte aventure ; actuellement je n'en ai pas la force ... Ah ! plaignez-moi, ma chere Henriette, plaignez-moi ; le comble de l'infortune eſt d'avoir à ſe la reprocher ; & je ne puis me diſſimuler que je me ſuis attiré la mienne.



LETTRE II.

DE LA MEME.

Du douze Août.

J'ESPÉROIS quitter Paris dès le lendemain de ma séparation d'avec mon mari : quelques affaires à terminer y ont arrêté mes parens ; enfin, heureusement notre départ est fixé à après-demain matin. Mon pere m'a donné le choix de sa Terre de Champagne, ou de celle de Bourgogne : la premiere est à vingt-cinq lieues d'ici ; l'autre, à plus de quatre-vingt, & je l'ai préférée : dans la disposition où je suis, je voudrois fuir au bout du Monde.

Mais je vous dois, & je vous ai promis, ma chere Henriette, des

éclairciſſemens ſur les circonſtances & la cauſe de mon malheur : liſez le cahier que j'ai joint ici ; il contient ma déplorable hiſtoire ; j'ai employé ces jours paſſés à vous l'écrire. Que vous m'y jugerez imprudente ! Mais, Dieux ! que vous m'y trouverez punie ! Hélas ! pourquoi faut-il qu'à nos âges, les lumieres ne ſoient ordinairement que le fruit de l'expérience ; que notre eſprit, notre raiſon, ne nous ſervent jamais qu'à nous faire ſentir nos fautes, ſans nous préſerver d'en commettre ?

Adieu ; auſſitôt mon arrivée en Bourgogne, vous aurez de mes nouvelles. Ne ſoyez point inquiette de ma ſanté : malgré tout le chagrin qui me dévore, elle ſe ſoutient bonne ; l'état où je ſuis m'engage à la ménager : ſoyez certaine que j'en

aurai le plus grand ſoin, puiſque d'elle dépend la conſervation de l'être à qui je dois donner le jour. En verité, je ſens qu'il intéreſſe déja très-eſſentiellement mon cœur: quel dédommagement ne lui devrai-je pas? Hélas! il ne connoîtra que ſa mere, il ne recevra de careſſes que les ſiennes... Mais, adieu, adieu.



DÉTAIL

De SOPHIE *à* HENRIETTE, *de ce qui lui est arrivé du premier au sept Août.*

UN violent chagrin est comme une joie excessive ; il cherche à se communiquer & à se répandre ; parler de ses peines, est un soulagement ; les voir partager, une consolation. Vous êtes la seule au monde, ma chere Henriette, avec qui j'ose me permettre l'un, & dont je puisse espérer l'autre. Souffrez donc que je profite du triste loisir que me procureront, jusqu'à notre départ, les affaires dont mes parens sont occupés, & que j'employe les momens qu'ils me laissent à vous instruire de ce

que, ſans doute, vous êtes auſſi inquiette que curieuſe d'apprendre. Je l'ai déja dit, & je le répete; vous trouverez dans mon récit autant de ſujets de me condamner, que de me plaindre; mais je compte ſur votre indulgence, autant que ſur votre pitié: ſans plus de préambule, je commence.

J'ai laiſſé le Vicomte à la campagne avec Madame de Berval: il arriva, ainſi que je l'avois prévu, le jour du retour de M. de Morſanne. J'avois beaucoup de monde, un grand concert: le Marquis a une aſſez jolie voix, nous chantions enſemble une Scène de Vertumne & Pomone, que j'accompagnois du clavecin, lorſque M. de Valmire entra: il vint ſe mettre derriere moi, & appuyé ſur le dos de ma chaiſe, il écouta le reſte de la Scène. Lorſ-

qu'elle fut finie, ſans le regarder ni lui rien dire, je me levai pour céder ma place à une jeune perſonne qui vouloit chanter une cantatille, & fus à l'autre bout de la ſalle dans une embrâſure de fenêtre, où vint me joindre le Marquis, après qu'il eût fait au Vicomte les complimens d'uſage.

Nous étions, M. de Morſanne & moi, abſolument hors du cercle ; il me diſoit à demi-voix des riens que j'entendois à peine, mais que j'avois l'air d'écouter avec le plus grand plaiſir. Je n'oſe vous avouer, ma chere Henriette, que j'en reſſentois un véritable de la peine qu'il étoit viſible que cauſoit à mon mari cette eſpece de tête-à-tête. Le Vicomte à la fin s'en trouva à tel point impatienté, qu'il ſortit tout à coup du concert, & ne parut plus qu'à l'inſtant de ſe

mettre à table, où il conſerva l'air occupé & fort ſombre. Pour moi, je continuai d'être très-gaie, du moins de le paroître.

Je ne ſçais à propos de quoi, pendant le ſouper, on vint à parler des Maiſons aux environs de Paris. Le Chevalier de Valmon, ami de mon mari & de M. de Morſanne, nous vanta ſi extraordinairement une que ce dernier a près de ***, à trois lieues d'ici, & nous en dit des choſes ſi extraordinaires, & qui me parurent reſſembler ſi fort à une deſcription de Château de Fée, que je ſemblai difficilement les croire. Le Marquis s'offrit de m'en convaincre, & me propoſa de m'y donner à ſouper le lendemain. M. de Valmire, d'un ton preſque bruſque, répondit précipitamment qu'il avoit des affaires à Paris, qui ne lui permet-

toient pas de s'en abſenter. Deux femmes qui étoient préſentes, l'une Madame de Verſeil, l'autre Madame de Martigny, ma parente, femme d'ailleurs d'un certain âge, mais qui aime le plaiſir autant & plus, peut-être, qu'une fort jeune perſonne, jugeant de ma curioſité touchant cette Maiſon par celle qu'elle avoit elle-même, s'offrirent de m'y accompagner, à la condition qu'on y coucheroit, ne voulant point marcher la nuit. Le Marquis prit occaſion de là de donner un peu plus d'étendue à ſa propoſition : il obſerva que, toute réflexion faite, ſa Maiſon & ſes jardins avoient trop d'étendue & contenoient trop de choſes de détail, pour qu'il fût poſſible de tout voir & tout examiner en un jour ; & ſans s'adreſſer directement à moi, il en demanda trois aux femmes qui

s'étoient offertes de me conduire ; qui les accorderent sans balancer. La partie fut faite & fixée au lendemain, sans que j'eusse proféré un seul mot, ni pour, ni contre.

Le Vicomte, pendant qu'elle s'arrangeoit, parloit bas à son plus proche voisin, d'un air fort occupé : je l'avois en face, il me fut aisé de voir qu'il cherchoit à se donner une contenance. Ma parente, placée de l'autre côté auprès de lui, le tira plusieurs fois, pour lui demander son approbation sur ce qui venoit d'être décidé, qu'il donna à la fin, sans la regarder, par une inclination de tête.

La Musique recommença en sortant de table ; elle duroit encore, que le Vicomte s'éclipsa pour se retirer dans son appartement. En rentrant dans le mien, je rencontrai son va-

let de chambre qui ſortoit de chez lui, à qui je m'informai ſi ſon Maître n'avoit point donné d'ordre pour le lendemain. Il me répondit qu'il lui avoit ſimplement dit d'entrer chez lui à ſept heures. Je me doutai que ſon projet étoit de ſortir le matin pour m'éviter; je réſolus de le prévenir, de lui parler un moment, dans le deſſein, au moindre mot qu'il me diroit, de rompre la partie de la veille, mais déterminée de la faire s'il ne s'expliquoit pas clairement à ce ſujet. Vous m'allez encore bien déſapprouver, ma chere Henriette, & je ne ſens que trop actuellement que vous avez raiſon: le chagrin du Vicomte n'avoit que trop éclaté; jamais je n'aurois dû pouſſer les choſes plus loin. Mais, mon Dieu! cette campagne d'où il revenoit & où il avoit reſté ſi long-

tems, je l'avois, je le confeſſe, ſur le cœur : comment me refuſer, à l'inſtant de ſon retour, à une occaſion qui ſe préſentoit ſi naturellement de l'en punir ? Pouvois-je, d'ailleurs, prévoir qu'une partie, ſi ſimple en apparence, faite avec des perſonnes dont les mœurs étoient irréprochables, pût devenir d'une ſi dangereuſe conſéquence ?

J'ordonnai qu'on m'éveillât le lendemain avant ſept heures. Effectivement je me levai, & paſſai dans l'appartement de M. de Valmire. Malgré ma diligence je le trouvai habillé & prêt à ſortir. Il fut ſurpris de me voir, & me demanda froidement l'importante affaire qui m'avoit obligée à me lever ſi matin. Je lui répondis ſans détour, que n'ayant pu lui parler la veille ſur l'arrangement qui avoit été fait à ſouper,

auquel il avoit pu remarquer que je n'avois conſenti que par mon ſilence, j'avois déſiré le conſulter à ce ſujet ; qu'étant viſible que les affaires qu'il avoit alléguées n'étoient qu'un prétexte pour ne point aller chez M. de Morſanne, j'avois préſumé que ce voyage n'étoit pas de ſon goût ; que je le priois de me dire franchement ce qu'il en penſoit, d'autant mieux, ajoutai-je, (avec une ſorte d'attendriſſement qui m'eſt aſſez ordinaire quand je le vois & lui parle,) que j'aurai peu de plaiſir à la campagne, puiſque je vous laiſſerai à Paris. Oh ! bien, me répondit-il avec un ſourire amer, n'ayez à cet égard aucune eſpece de regret ; car je retourne à celle dont je ſuis revenu hier au ſoir. Sans rien ajouter de plus, & ſans daigner me regarder, il ſortit avec précipitation. L'étonnement & le dé-

pit que me causa cette brusque & laconique réponse, ne m'empêcha pas de courir à une fenêtre basse qui donnoit sur la cour, pour le voir monter en carrosse, & entendre l'ordre qu'il donneroit à son cocher : il fut d'aller à S. Maur : (notez que Madame de Berval y a une maison:) vous croyez bien que je ne m'en trouvai que plus autorisée à me rendre à celle de M. de Morsanne ; c'étoit, selon mes idées, le seul moyen de me venger du Vicomte, & je ne balançai plus sur ce voyage. Mesdames de Martigny & de Verseil vinrent me prendre sur les sept heures du soir, & nous partîmes.

A une lieue de ***, nous rencontrâmes le Marquis & deux de ses amis qui venoient au devant de nous à cheval. En arrivant chez lui, nous fûmes également frappées & éblouies

de la plus ſuperbe & la plus galante illumination qu'il ſoit poſſible d'imaginer ; chaque arbre d'une avenue qui conduit à ſa maiſon, étoit garni du haut en bas d'une guirlande de lampions entrelacés de fleurs, qui faiſoit aux yeux l'effet le plus ſurprenant & le plus agréable : la cour, le parterre, la façade de la maiſon, étoient pareillement illuminés ; à peine le plus éclatant des jours auroit-il pu entrer en comparaiſon avec cette brillante nuit.

Nous demandâmes, en deſcendant de carroſſe, à débuter par quelques tours dans le jardin ; mais le Marquis nous ſupplia de vouloir bien entrer auparavant dans ſa maiſon, ſous le prétexte de nous délaſſer un inſtant de la fatigue de la route : il me préſenta la main, & je me laiſſai conduire. Après nous avoir fait traver-

ſer pluſieurs appartemens d'une élégance, d'un goût, d'une recherche au-delà de toute idée, nous nous trouvâmes dans un endroit qui nous parut d'autant plus obſcur, que les autres dont nous ſortions étoient prodigieuſement éclairés. Le Marquis, après nous avoir placées à tâtons & priées de nous aſſeoir, donna un petit ſignal, & tout à coup une Muſique excellente ſe fit entendre, une toile ſe leva & nous découvrit à la fois la Salle la plus ornée, & le plus joli Théatre du monde, ſur lequel fut joué, par les meilleurs Acteurs de l'Opera, l'Acte de *Zélindor*, & le Ballet d'*Eglé*. Après le Spectacle, un ſouper délicat fut ſervi, & un ſuperbe feu d'artifice termina la ſoirée. J'abrége, ma chere Henriette, ſur le détail des autres fêtes que le Marquis imagina de nous

donner pendant notre ſéjour chez lui : je me contenterai ſeulement de vous dire que tout ſembloit s'y faire par enchantement, & qu'en tout & en partie ſa maiſon & tout ce qui en dépend, a exactement l'air d'en être un. Il faut vous avouer cependant qu'au milieu des amuſemens qu'il s'empreſſoit de nous y procurer, je n'étois pas abſolument exempte d'inquiétude, & quoiqu'étant avec deux femmes, dont je ſçavois la conduite exempte de tout reproche, il ne fût pas à préſumer que cette partie pût me donner dans le monde aucune eſpéce de travers, le bruit que ces fêtes ne pouvoient manquer de faire, le ſoin que prenoit M. de Morſanne de faire connoître qu'elles n'avoient que moi pour objet, ſa réputation auprès des femmes, quoiqu'au reſte je lui doive

ce témoignage, que, malgré la façon de penſer qu'on lui attribue ſur leur compte en général, il ne m'a jamais, en mon particulier, donné de ſujet de m'en plaindre, depuis une premiere déclaration haſardée une fois, & reçue de ma part comme elle devoit l'être ; mais pourrois-je perſuader le Public, dont la folie eſt de vouloir abſolument que le Marquis ſoit l'homme de Paris le plus dangereux, parce qu'il en eſt le plus magnifique ; & il faut convenir que c'eſt bien là une raiſon.

Tout cela, lorſque j'y fis réflexion, me fit vivement regretter d'avoir ſuivi le mouvement de dépit & de vengeance qui m'avoit déterminée à venir chez lui : de plus, le chagrin & le mécontentement très-marqué du Vicomte, le changement de ſon humeur, ce ton ſi

bruſque avec moi, ſi différent de celui qu'il avoit coutume d'avoir, tout cela, dis-je, bien examiné, me fit craindre d'avoir pouſſé les choſes trop loin, & me fit repentir de ne m'être pas rendue aux repréſentations que vous m'aviez faites ſur le danger de la conduite légere que j'avois réſolu de tenir, dont je commence à ſentir la conſéquence & à redouter les ſuites. A ces réflexions ſuccéda la réſolution, auſſi tôt mon retour à Paris, de parler au Vicomte, de le forcer par un aveu ſincere de ce qui ſe paſſoit dans mon cœur à m'ouvrir entierement le ſien, de rompre ſans ménagement toute liaiſon qui pourroit lui déplaire, de n'en plus former qui pût lui cauſer la plus légere inquiétude; enfin d'eſſayer ſi le contraire de tout ce que j'avois tenté juſqu'alors, ne pourroit

pas produire l'effet que j'en avois attendu, & que je ſentois bien, malgré tous mes efforts, qu'il ne me ſeroit jamais poſſible de ceſſer de ſouhaiter.

J'avois une ſi vive impatience de mettre en exécution ce deſſein, que ſi Meſdames de Martigny & de Verſeil euſſent voulu me croire, nous ſerions revenues à Paris dès le lendemain; mais elles me dirent tant de choſes pour m'engager à reſter, & m'en preſſerent ſi vivement, que je conſentis que les trois jours convenus fuſſent écoulés.

La magnificence de la fête du ſoir de notre arrivée fit, ainſi que je l'avois prévu, le bruit le plus prodigieux. Dès le lendemain, dans la matinée, pluſieurs perſonnes des environs & de Paris même, envoyerent demander au Marquis la permiſſion

miſſion de ſe trouver à celle qu'on ſçut qu'il devoit donner encore : à ma priere, il ne l'accorda qu'à un certain nombre ; mais, quelque précaution qu'il pût prendre, il ne put empêcher qu'il n'excédât de beaucoup celui qu'il avoit fixé, ſur-tout la ſoirée du dernier jour, où le Marquis, pour faire quelque choſe d'extraordinaire, s'aviſa d'annoncer un bal maſqué dans une Salle du jardin, préparée & décorée à cet effet : l'affluence y fut ſi grande, que, vers une heure du matin, me trouvant très-incommodée, & n'y pouvant plus tenir, je priai M. de Morſanne, qui, maſqué ainſi que moi, me donnoit la main, de tâcher de découvrir Meſdames de Martigny & de Verſeil pour ſortir avec moi. Il les chercha long-tems, & ne pouvant parvenir à les trouver, il me rejoignit,

m'offrit de me tirer de la foule & de me conduire dans mon appartement; ce que, excédée de chaleur & de lassitude, j'acceptai sans aucune réflexion.

Le Marquis, pour me sauver les embarras, me fit passer par plusieurs petites allées détournées qui n'étoient point illuminées. Prête à me trouver mal, nos masques à la main, que nous avions ôtés en sortant du bal, je priai M. de Morsanne de me laisser reposer un instant sur un banc qui se trouva sur notre passage. A peine nous y fûmes-nous assis, qu'un masque en domino noir passa très-près de nous, & s'arrêta vis-à-vis de moi : quoiqu'il fît fort obscur, & que je n'imaginois pas qu'il fût possible de nous reconnoître, la réflexion du tête-à-tête où je me trouvois si imprudemment dans un lieu

écarté avec M. de Morſanne, m'étant venue tout-à-coup, auſſi-bien que l'interprétation qu'on lui pourroit donner, ſi j'y étois ſurpriſe par quelqu'un de connoiſſance, me fit promptement remettre mon maſque : je dis tout bas au Marquis d'en faire autant ; & nous étant levés, nous nous éloignâmes avec beaucoup de précipitation. En rentrant dans la maiſon nous rencontrâmes encore un maſque noir, que, je ne ſçais à propos de quoi, je me figurai être celui du jardin : il s'approcha de moi, m'examina avec une attention, on pourroit même dire une impudence, que la liberté du maſque pouvoit autoriſer, mais dont M. de Morſanne crut cependant devoir s'offenſer. Comme cet homme me fermoit le paſſage, le Marquis, d'un ton bruſque, lui dit de ſe ranger, & le pouſſa

même aſſez rudement ; l'autre avança fierement à lui, lui dit quelques mots tout bas, que je n'entendis point, & ſe retira enſuite. Entrée dans mon appartement avec M. de Morſanne, & démaſqués l'un & l'autre, je remarquai beaucoup d'altération & de trouble ſur ſon viſage. Je lui en demandai le ſujet ; jugeant, à l'embarras de ſa réponſe, qu'il ne vouloit pas me le dire, je ceſſai de le preſſer, & me contentai ſeulement de le prier de retourner au bal, où une plus longue abſence pourroit être ridiculement interprétée. Il s'en défendit ſur ce que ma femme de chambre & mes gens étant allés prendre part à la fête, il n'avoit pas été poſſible de les trouver, quoiqu'on eût donné ordre qu'on les cherchât, & s'obſtina à demeurer avec moi, juſqu'à ce qu'il me fût

vena quelqu'un. Plus d'une heure s'écoula à attendre; enfin Meſdames de Martigny & de Verſeil ayant appris ma ſortie du bal, vinrent me trouver, & le Marquis ſe retira.

Il étoit près de trois heures; il commençoit à faire jour. Je propoſai à mes compagnes de voyage de ne nous point coucher, & de partir ſur le champ pour Paris. Elles m'oppoſerent d'abord quelque réſiſtance; mais je les en preſſai avec des inſtances ſi réitérées, qu'elles y conſentirent, &, nos gens enfin trouvés, l'ordre fut donné pour le départ. Au moment de monter en carroſſe, nous demandâmes un valet de chambre de M. de Morſanne, pour le charger de complimens & de remerciemens pour ſon Maître. Quel fut mon étonnement, lorſque cet homme me dit en confidence que M.

de Morſanne lui-même venoit de partir à cheval dans l'inſtant, & avoit pris à toute bride la route de Paris, ſans vouloir être ſuivi de perſonne ! Cet homme m'aſſura que le Marquis n'avoit point dit le ſujet de ce bruſque départ ; mais qu'il y avoit grande apparence qu'un billet qu'il lui avoit vu remettre par un homme maſqué en domino noir, comme il rentroit dans ſon appartement, où il s'étoit retiré en ſortant du mien, lui avoit fait prendre cette réſolution. La circonſtance de la couleur du domino, la même que celle de ce maſque rencontré dans les jardins, & ſur mon paſſage à l'entrée de la maiſon ; l'air dont il m'avoit examiné, ces mots dits tout bas à M. de Morſanne, l'émotion qu'ils lui avoient cauſée, ce billet donné enſuite, ce départ ſi précipité

du Marquis, tout cela, & mes idées confuſes qui s'y joignirent, me causerent une inquiétude, dont il me fut impoſſible de me défendre.

Elle fut cependant calmée à mon arrivée chez moi, où mon premier ſoin fut de m'informer du Vicomte; lorſqu'on me dit qu'il étoit rentré le ſoir même de mon départ, qu'il n'étoit point ſorti depuis, & que ſe trouvant la veille au ſoir un peu incommodé, il s'étoit couché de très-bonne heure, & qu'il avoit donné ordre qu'on entrât chez lui à neuf heures, qui eſt l'heure ordinaire de ſon lever: cet éclairciſſement me raſſura ſur mes craintes; &, plus affermie que jamais dans le deſſein d'avoir le jour même une entiere explication avec lui, je me mis au lit, & m'endormis aſſez tranquillement: je l'étois à peine, qu'une de mes femmes

rentra brusquement dans ma chambre pour me dire, d'un air très-effrayé, que par la fenêtre de la sienne qui donne sur une cour de derriere, elle venoit de voir le Vicomte, qu'on m'avoit assuré être couché, revenir en fiacre, & rentrer dans l'instant par une porte secrette, dont lui seul a la clef; qu'il étoit pâle, que ses habits étoient tachés de sang, qu'il marchoit soutenu par un de ses valets de chambre en qui il a toute confiance, qui avec beaucoup de peine venoit de le conduire chez lui par un petit escalier dérobé qui y mene; qu'en traversant la cour, elle avoit entendu dire au Vicomte : » Il me » faut diligemment un chirurgien; je » sens que je m'affoiblis. » Peignez-vous mon état à cette nouvelle, ma chere Henriette, & la précipitation avec laquelle je volai à son appar-

tement; mais, quoi que je puſſe faire ou dire, il me fut impoſſible d'y pénétrer : j'entendis le cruel donner lui-même l'ordre de m'en défendre l'entrée. La crainte de lui cauſer, peut être, une révolution dangereuſe, m'obligea de ceſſer d'inſiſter : je me contentai de reſter dans ſon anti-chambre, à ſa porte ; encore, pour obtenir qu'on m'y laiſſât, me fallut-il prier ſes gens de lui laiſſer ignorer que j'y fuſſe.

Tant que je me figurai que ſa vie couroit quelque riſque, je ne fus, comme vous imaginez bien, occupée de rien de plus ; mais lorſqu'on eut levé le premier appareil, les Chirurgiens m'ayant aſſuré que ſa bleſſure n'étoit point dangereuſe, & que ſes jours n'étoient en aucun péril, ce fut alors, ma chere Henriette, que je commençai ſérieuſe-

ment à réfléchir ſur la part qu'il n'étoit que trop vraiſemblable que j'avois à cette aventure, que je ne pouvois attribuer qu'à la violence des ſoupçons du Vicomte ſur M. de Morſanne, que mon imprudente ſortie du bal avec lui, (à ſuppoſer toutes mes conjectures vraies,) avoit portée au dernier excès : cependant je me raſſurai ſur ce qu'une converſation avec le Vicomte, qu'il faudroit bien que tôt ou tard il m'accordât, produiroit immanquablement mon entiere juſtification. J'ignorois, hélas ! encore toutes les particularités de mon malheur ; je ne tardai pas d'en être inſtruite.

Une lettre que je reçus de Madame de Martigny, mit le comble à ma déſolation. Elle m'apprit que cette malheureuſe affaire faiſoit dans le monde le bruit le plus prodigieux,

& s'y racontoit avec les circonſtances les plus outrageantes pour moi; que tout cet éclat n'avoit d'autre cauſe que l'indignité de M. de Morſanne, qui, après avoir inutilement employé l'adreſſe, la ruſe, la lâcheté même, pour éviter d'en venir aux mains avec M. de Valmire, forcé par celui ci, qui dans ſa fuite de chez lui l'avoit ſuivi de ſi près qu'il l'avoit joint aux portes de Paris, où il l'avoit contraint de ſe battre, s'étoit vengé d'une très-dangereuſe bleſſure qu'il en avoit reçue, en déclarant que c'étoit le Vicomte qui la lui avoit faite. Elle me conſeilloit, pour parer aux ſuites de cette déclaration, de voir, ſans perdre de tems, le Duc de ***, grand oncle maternel de mon mari, dont il étoit important, me marquoit-elle, d'oppoſer le crédit aux mouvemens que

pourroit faire la famille de M. de Morſanne, s'il venoit à mourir de ſa bleſſure, ainſi qu'il y avoit tout lieu de l'appréhender. Elle me donnoit encore le conſeil de dépêcher un courier à mon beau-pere, qui étoit pour lors chez un ami à vingt lieues de Paris, pour l'inſtruire de ce qui venoit d'arriver à ſon fils; mais j'appris des gens du Vicomte que lui-même, dès la veille, lui avoit envoyé un exprès pour le preſſer ſur ſon retour, ainſi qu'à mon pere & à ma mere. Il ne me reſtoit donc qu'à voir le Duc de ***. Quoique cette démarche dans la circonſtance dût me coûter infiniment, vû le bruit public & la connoiſſance que j'ai du caractere du Duc, qui conſerve dans un âge déja fort avancé, toute la frivolité de la premiere jeuneſſe, le ton le plus léger, les mœurs les plus libres, l'opinion des

femmes la plus déſavantageuſe, & que je ne ſentiſſe que trop celle qu'il étoit ſimple que le moment lui fît prendre de moi ; déterminée par l'utilité dont il pouvoit être à ſon neveu, j'allois me réſoudre à me rendre chez lui, lorſqu'on vint m'annoncer que ſon carroſſe entroit dans la cour: j'étois toujours dans l'anti-chambre du Vicomte, dont je n'étois point ſortie encore : voulant au moins me ſauver l'humiliation d'être trouvée à ſa porte, je me retirai dans mon appartement, où j'ordonnai de conduire le Duc lorſqu'il ſortiroit de chez M. de Valmire.

J'attendis environ une demi-heure, après laquelle un des gens du Vicomte vint me prier, de ſa part, de paſſer chez lui. C'étoit la choſe du monde que, depuis deux fois vingt-quatre heures, je déſirois le

plus ; & à l'instant où elle me fut accordée, ce fut celle que je redoutai davantage : il me fallut plus d'un quart d'heure pour me rassurer & m'armer de quelque résolution. Eh ! mon Dieu ! dans quel état aurois-je donc été, si j'eusse véritablement mérité les reproches que je craignois ? Un peu remise de mon trouble, il fallut enfin se résoudre à paroître ; mais le peu de force qui me restoit pensa m'abandonner, lorsque la porte du Vicomte s'ouvrit, que je le vis pâle & défait, couché sur une chaise longue, le Duc d'un côté, le Baron de Valmire de l'autre, dont j'ignorois le retour.

Le Vicomte rougit, & détourna la tête dès qu'il m'apperçut ; son pere me lança un regard qui me glaça : jamais je n'aurois eu le courage d'avancer, sans le Duc qui,

me voyant interdite & tremblante, ſe leva, vint à moi & me conduiſit auprès de mon mari, où il me fit aſſeoir.

Nous aurions vraiſemblablement gardé long-tems le ſilence, ſans le Duc de ***, qui enfin le rompit. Eh! bien, dit-il, en s'adreſſant au Vicomte, trouverai-je plus de difficulté à conclure un racommodement entre votre femme & vous, que je n'en ai trouvé ce matin à la Cour à arranger votre affaire contre Morſanne? Allons, mon neveu, pourſuivit-il, pour prix du ſervice que je vous ai rendu, & de la grace que je vous apporte, accordez-moi celle de cette jolie coupable: devroit-elle, pour l'obtenir, avoir beſoin auprès de vous d'autres ſollicitations que celles de ſes charmes? Si M. le Duc, repris-je d'un ton qui,

quoique timide, étoit cependant un peu fier, daigne m'honorer de quelques bontés, je le ſupplie de les employer moins à ſolliciter une grace, qu'à faire valoir les raiſons que j'ai à alléguer, pour faire la preuve que je n'en ai pas beſoin. Des raiſons à alléguer, répéta le Duc en ſecouant la tête! dans le fait dont il s'agit, une explication, croyez-moi, loin de produire une réconciliation, ne fait pour l'ordinaire que brouiller davantage; & de plus, ſuppoſé qu'il dût être queſtion ici de juſtification, continua-t-il, c'eſt moins vous qui la devriez que votre mari, puiſqu'il eſt très-clairement démontré que, ſans ſon ridicule combat, belle & faite comme vous êtes, tout Paris auroit pu vous croire mille amans, mais n'auroit, peut-être, jamais eu la preuve que vous en aviez

un favoriſé : c'eſt donc lui ſeul qui eſt coupable, puiſque lui ſeul a pris ſoin d'en inſtruire ; le tort réel d'une galanterie ne conſiſtant que dans l'éclat qu'on s'aviſe d'en faire .... Et d'outrageans propos ſont apparemment la punition de paroître mériter cet éclat, interrompis-je bruſquement ? je n'eus pas la force d'ajouter rien de plus ; mes larmes, que je m'efforçois de retenir, commençoient à s'ouvrir un paſſage; la crainte de quelque nouvelle réponſe déplacée de la part du Duc me fit ſortir, & je courus dans mon appartement donner un libre cours à mes ſanglots & à mes pleurs. Mon beau-pere vint m'y joindre quelques momens après ; je me plaignis avec amertume de ce que lui & ſon fils ne m'avoient vraiſemblablement fait appeller que pour m'expoſer à l'humiliation que

je venois d'essuyer. Le Baron m'assura que l'intention du Duc n'avoit point été de m'offenser ; il excusa la liberté de ses propos par celle de son caractère, à laquelle les apparences n'avoient que trop malheureusement fou ni matiere de s'exercer ; prit occasion de-là de me demander des éclaircissemens sur lesquels il n'avoit point voulu questionner son fils en présence du Duc de ***. Je les lui donnai avec sincérité, & lui fis l'histoire suivie & vraie des torts réels du Vicomte avec moi, & des apparens, que je convins de bonne foi que j'avois eus avec lui. Quoique le Baron idolâtre son fils, sa tendresse, toute extrême qu'elle est, ne le rend point injuste : il blâma beaucoup le déreglement de sa conduite, & ne me fit que des reproches ménagés sur l'imprudence

de la mienne. Enſuite il ne me diſſimula point que l'éclat de cette malheureuſe affaire avoit fait prendre à ſon fils la réſolution de me rendre à mes parens ; que le Duc & lui avoient vainement tenté de le détourner de ce projet ; que tout ce qu'ils avoient pu dire avoit été inutile, & qu'il penſoit devoir me prévenir, pour m'éviter une ſurpriſe dangereuſe ; que de la maiſon de campagne de Monſieur de Morſanne, (car l'idée qui m'étoit venue n'étoit, hélas ! que trop vraie, & ce domino noir étoit en effet bien lui-même,) que de cette maiſon de campagne donc, & avant ſon combat, il avoit envoyé un courier à mon pere & à ma mere, pour les preſſer de revenir à Paris ; qu'ainſi je devois m'attendre à chaque inſtant à les voir arriver.

Pour bien juger de l'étonnement que dut me causer ce deſſein de ſéparation, il faut vous avouer, ma chere Henriette, combien j'étois loin de m'y attendre; j'avois regardé la jalouſie du Vicomte, & la violence qui en avoit été une ſuite, comme une marque certaine qu'il reſſentoit pour moi plus de tendreſſe que je ne lui en avois cru. De combien d'eſpérances cette erreur n'avoit-elle pas été ſuivie! Ah! vous ne ſçauriez imaginer tout ce que me fit éprouver de cruel l'inſtant qui la détruiſoit ſans retour.

Un juſte ſentiment de fierté, cependant, me fit renfermer une partie de ma douleur; mais quels que fuſſent mes efforts pour la contraindre, le Baron la pénétra aiſément; il y prit la plus tendre part, s'empreſſa de me conſoler, & s'engagea

non-ſeulement de travailler à prouver à ſon fils mon innocence, mais encore à en perſuader mes parens. Il m'a exactement tenu parole : ſes ſoins ont eu un entier ſuccès auprès de mon pere & de ma mere ; il lui en a coûté peu d'efforts pour parvenir à les convaincre ; ils avoient trop de deſir de me trouver innocente, pour douter que je ne le fuſſe. Pour mon injuſte époux, il s'eſt obſtiné à me juger coupable, ou du moins à paroître croire que je le ſuis. Mais, après tout, l'intérêt de ſa propre juſtification pouvoit-il lui permettre de recevoir la mienne ? Quels remords, quels regrets ne lui feroit-elle pas éprouver ! Ah ! tout ce que me coûte ſon odieuſe prévention, me fait ſouhaiter, pour ſon repos, qu'il ne la perde jamais. Quelle feroit l'opinion qu'il auroit de ſon

cœur, s'il venoit un jour à prendre du mien celle qui lui eſt dûe! combien d'amers reproches l'ingrat ne ſe feroit-il pas! Eh! eſt-il rien de plus cruel, ma chere Henriette, que d'avoir à s'en faire?

Heureuſement, quand mon pere & ma mere arriverent, que le Baron, qui étoit dans l'appartement de ſon fils, les vit deſcendre de carroſſe: il fut au-devant d'eux, les entretint en particulier quelques momens; de ſorte que, lorſqu'on me fit paroître, ma cauſe étoit plaidée & gagnée, & que je me trouvai quitte de toute facheuſe explication.

Je voulus partir ſur le champ ſans faire d'adieux au Vicomte, que, depuis la viſite du Duc, & d'après la déclaration que ſon pere m'étoit venu faire de ſa part, j'avois jugé

inutile de revoir ; mais Monſieur & Madame d'Alanville ont prétendu que ce ſeroit fuir en criminelle, & ont exigé de mon obéiſſance que je le verrois un moment ; il a bien fallu obéir.

Je comptois qu'une ſuite de procédés offenſans, terminée par un plus offenſant encore, en me donnant le courage de dévorer mes pleurs, déroberoit à mon cruel époux la douceur & le triomphe de m'en voir répandre. Dans cette eſpérance, je me diſpoſai à ſuivre Madame d'Alanville : mon mari, prévenu par ſon pere de notre viſite, vint juſqu'à la porte de ſon anti-chambre au-devant de ma mere, qu'il ſalua reſpectueuſement en lui baiſant la main : le Baron qui l'accompagnoit, vint à moi ; il avoit les yeux mouillés de larmes, &, malgré mes réſolutions, les miennes

commencerent à couler : ma mere, qui le remarqua, voulant m'abréger ce douloureux inſtant, refuſa la main que lui préſentoit le Vicomte pour la faire entrer chez lui, en lui diſant qu'elle étoit attendue, & qu'il ne lui étoit pas poſſible de s'arrêter; & ſans rien détailler : je viens, Monſieur, continua-t-elle, chercher Madame de Valmire, & vous aſſurer, au nom de ſon pere, que, ſans qu'il ſoit néceſſaire de donner davantage de ſcène au Public, il ſouſcrira, ainſi que moi, à tous les arrangemens qui pourront vous convenir. Que M. le Baron, ajouta-t-elle en le regardant, daigne s'en charger; nous nous en rapportons entierement à lui : ma fille n'a point mérité de ceſſer d'être la ſienne; il lui conſervera ſes bontés; c'eſt un dédommagement précieux que je lui demande

demande pour elle, & dont sa conduite, à l'avenir, prouvera qu'elle a toujours été digne. Ma mere parloit encore, que je me suis trouvée dans les bras du Baron ; il me serra quelques momens, ensuite me présenta à Madame d'Alanville : ce n'est point un bien que je vous rends, Madame, lui dit-il d'un air & d'un ton attendri ; c'en est un seulement que je vous supplie de nous conserver : mon fils un jour sera trop heureux, l'erreur du Public & la sienne dissipée, de vous conjurer de nous le rendre ; ce n'est que dans l'espérance qu'il le pourra obtenir une seconde fois, que je consens pour un tems à vous le remettre. Ma mere n'a répondu au Baron que par un tendre embrassement, m'a pris ensuite sous le bras, a froidement salué le Vicomte, & est

ſortie en m'entraînant avec elle. En traverſant la cour pour aller joindre mon pere, qui, vivement offenſé de la conduite de M. de Valmire, n'ayant pas voulu le voir, étoit remonté dans ſon carroſſe pour nous attendre, il m'a ſemblé appercevoir le Vicomte, à travers une fenêtre, qui nous ſuivoit des yeux.... Le cruel!... c'étoit, ſans doute, pour jouir plus long-tems du ſpectacle de ma douleur.... Mais depuis quatre jours j'écris de ſuite & ſans relâche... Ma chere Henriette, c'eſt vous qui m'aimez, & que j'aime, que j'entretiens de mes chagrins; voilà l'excuſe des longs détails que vous venez de lire. Il faut pourtant vous laiſſer repoſer; adieu.



LETTRE III.

DE LA MÊME.

Du 13 Août.

LE Baron ſort d'ici : de quel nouveau trait il a percé mon cœur ! Son fils eſt malade. . . . . Ma chere Henriette, on lui a trouvé ce matin une ſiévre violente, & mon beau-pere paroît perſuadé que le chagrin, & la violence qu'il ſe fait pour l'empêcher de paroître, en eſt la ſeule cauſe : il prétend en avoir eu la preuve dans un entretien qu'ils ont eu enſemble hier, où il n'a été queſtion que de moi, dans laquelle le Baron lui a rendu le compte le plus circonſtancié de ceux que j'ai eus avec lui. Le Vicomte, après l'a-

voir attentivement écouté, a tout-à-coup changé de conversation; depuis il a paru très-rêveur, très-occupé, & a même fini par supplier instamment qu'on le laissât seul. Mon beau-pere a terminé ce récit par me demander d'un air tendre, qui avoit même quelque chose de suppliant, si, à supposer tous les regrets & le repentir de son fils sinceres, je consentirois à lui rendre dans mon cœur la place qu'il n'avoit que trop mérité de perdre. M. d'Alanville, qui m'a vu interdite & émue à cette question, prévoyant à peu près ma réponse, l'a prévenue, & prenant précipitamment la parole, il dit au Baron, qu'il falloit voir ce que produiroient les réflexions du Vicomte; qu'il étoit possible qu'elles fussent suivies de l'effet qu'il leur souhaitoit, pour son bonheur & le mien; mais

qu'il n'y avoit que le tems qui pût en aſſurer ; que le paſſé devoit ſervir de leçon pour l'avenir ; que, ſans l'éclat qui venoit de ſe faire, il auroit été bien éloigné de me conſeiller jamais certaine extrémité ; mais que, puiſque le Vicomte lui-même en étoit venu là, il falloit ſçavoir la ſoutenir, pour ne pas s'expoſer à y revenir une ſeconde fois.

Ce doit être là, ſans doute, ma chere Henriette, ma façon de penſer : cependant la froide réponſe de mon pere m'a ſemblé dure, mon cœur en a ſouffert ; j'ai craint qu'elle n'affligeât celui du Baron : n'oſant en préſence de M. d'Alanville la démentir, mes careſſes réitérées à mon beau-pere, lui ont au moins donné à entendre que celle que j'aurois faite auroit été bien différente : il m'en a ſçu gré, je l'ai vu à ſon

air ſatisfait; nous ne nous ſommes ſéparés qu'avec peine. Il n'eſt, hélas! que trop vraiſemblable que nous ne nous reverrons de longtems, quelque changement même qui puiſſe ſe faire dans le cœur de ſon fils: comme ce ſera moins moi que mes parens qu'il aura à en perſuader, qu'ils ſont étonnamment aigris & prévenus contre lui, il faudra une conduite bien ſoutenue, pour les convaincre & les faire revenir.

Au reſte, comme, malgré les aſſurances du Duc de *** ſur les ſuites que pourroit avoir pour mon mari ſon affaire contre M. de Morſanne, j'avois conſervé à ce ſujet beaucoup d'inquiétude, je me ſuis fait exactement informer tous ces jours paſſés, de ce qu'on penſoit de l'état du Marquis. Sa bleſſure, qui d'abord avoit été jugée mortelle, ne s'eſt

trouvée que dangereuſe ; on le croit hors de péril, quoiqu'il ſoit encore fort mal ; j'aurois bien ſouhaité pouvoir différer de quelques jours notre départ, moins pour être abſolument tranquille à cet égard, que pour voir ce que deviendra cette fiévre du Vicomte.... O ma chere Henriette, ſi réellement il alloit être malade !... à plus de quatre-vingt lieues de lui... hélas ! mon Dieu ! que deviendrois-je ?... J'ai, il y a deux heures, envoyé un de mes gens en demander ſecrettement aux ſiens des nouvelles... il ne revient point.... je ſuis d'une impatience !... Ma mere m'appelle : c'eſt peut-être pour m'en donner ; j'y vole.



LETTRE IV.

DE LA MÊME.

9 heures du soir.

HÉ bien ! la fiévre est réellement très-considérable ; elle est même actuellement accompagnée d'un peu de délire..... Dieu ! que je suis effrayée !.... chere amie, s'il étoit vrai..... si son pere avoit deviné juste..... que ce fût effectivement le chagrin.... le regret..... Ah ! qu'il auroit tort d'en avoir, & de s'y abandonner !.. Un mot, un séul mot suffiroit pour me faire tout oublier... S'il connoît mon cœur.... s'il lui rend enfin justice, ce mot peut-il lui coûter à prononcer ?... Ma chere Henriette, je suis dans une inquiétude, un trouble, une émotion !....

non, décidément je ne veux point partir. . . . Je vais faire des repréſentations à M. & à Madame d'Alanville ; ils ſont trop juſtes pour ne s'y pas rendre ; quelque tort que puiſſe avoir le Viconte, il eſt mon époux ; je lui dois des ſoins, s ils lui ſont néceſſaires, & s'il me permet de lui en donner : déterminément donc je ne m'éloignerai point qu'il ne ſoit bien prouvé qu'il n'y a rien à craindre. Je ne vous dis point adieu, ma chere Henriette ; je finirai ma lettre quand j'aurai parlé à mon pere & à ma mere.



LETTRE V.

DE LA MÊME.

14 *Août*, 11 *heures du ſoir.*

IL étoit ſi tard hier, ma chere Henriette, quand j'ai quitté mon pere & ma mere, (qui, après bien des ſollicitations, ont enfin conſenti à un retard de 24 heures ;) j'étois d'ailleurs ſi fatiguée, ſi malade même, que je me ſuis fait mettre au lit, ſans avoir ſeulement la force de fermer ma lettre : je n'en ſuis pas fâchée ; l'état de trouble où j'étois vous auroit ſûrement donné bien des inquiétudes ; celui de tranquillité, où je puis vous proteſter que je ſuis actuellement, les diſſipera : je dois cet heureux changement au court délai

qui m'a été accordé, que je me ſçais gré d'avoir ſi vivement ſollicité pour l'obtenir.

La fiévre du Vicomte l'a abſolument quitté hier ſur le minuit; le reſte de la nuit a été tranquille: ſur les dix heures ce matin, il étoit aſſez bien pour que ſon pere, qui avoit affaire à quatre lieues d'ici, ait cru pouvoir y aller. Immédiatement après ſon départ, Madame de Berval s'eſt préſentée pour voir le Vicomte: non-ſeulement elle a été reçue, mais elle a paſſé avec lui toute la journée, & ne s'en eſt ſéparée qu'à dix heures du ſoir, qui étoit l'heure du retour du Baron.

Or, jugez de-là, ma chere Henriette, ſi cette fiévre d'hier, qui m'a ſi vivement allarmée, pouvoit être une ſuite de ce prétendu chagrin auquel on l'attribuoit.

Quoi ! recevoir publiquement ſa maitreſſe dans ſa maiſon, & cela au bout de huit jours que j'en ſuis ſortie !... après l'état où il m'a vue.... après tout ce que lui a dit ſon pere.... moi, étant encore à Paris, en devant partir le lendemain .... n'avoir pu différer de vingt-quatre heures.... Quelle conduite !.... Oh ! vous imaginez aiſément, ma chere Henriette, que c'eſt enfin ſans retour qu'elle anéantit à jamais ces vaines chimères ſur l'avenir, que les propos du Baron avoient ſi facilement fait renaître au fond de mon cœur : ne vous figurez pas que je les regrette ; non, en vérité, non : il eſt certain que j'aurois aimé toujours, ſi toujours j'euſſe pu conſerver l'idée que je pourrois l'être : je me crois, d'après cela, ſincerement obligée au Vicomte de me l'avoir fait perdre ; il n'eſt point

d'amour ſans eſpérance. Helas! puiſqu'il n'eſt plus poſſible que j'en conſerve, bientôt je n'aimerai donc plus.... Mais, ceſſons de parler de lui; je veux même faire en ſorte de n'y plus penſer, & d'en oublier, s'il ſe peut, juſqu'aux outrages. Aſſez heureuſe pour ne les avoir pas mérités, ce témoignage qu'il m'eſt permis de me rendre, ne doit-il pas, après tout, ſuffire pour m'en conſoler? Adieu, ma chere Henriette; j'attends de vos nouvelles; adreſſez-les au Château de * * * *: nous partons demain matin à ſix heures.



LETTRE VI.

DE LA MÊME.

En Bourgogne, 25 Novembre.

QUoi ! plus de quatre mois ſans entendre parler de vous, ma chere Henriette ! une lettre que je reçois à l'inſtant de M. Hyde, en réponſe d'une très-preſſante que je lui ai écrite à votre ſujet, ajoute beaucoup à mes allarmes : il me marque que vous n'êtes point à Londres, dont lui-même a été abſent depuis le commencement d'Août ; qu'à ſon retour il vient d'apprendre que vous en êtes partie fort peu de jours après lui, avec Milord d'Herford & toute ſa ſuite, pour vos Terres dans le Cornouaille : il eſt, ainſi que moi, très-

vivement inquiet de n'avoir point, depuis ce tems, reçu aucune de vos nouvelles; il n'a pu en demander à perſonne, Milord d'Offémond, Milady d'Helfeld, le Chevalier Holfold, les Carpenter, Sir Thomlay même étant tous en campagne. Mon Dieu! que peut ſignifier ce ſilence? Que vous eſt-il donc arrivé? . . . M. Hyde, dans ſa lettre, m'offre, lorſqu'il aura terminé quelques affaires à Londres, d'aller s'en informer lui-même, & de partir pour le Cornouaille. Je ne balance point à accepter ſa propoſition, d'autant mieux que votre vieux Intendant reſté à Londres, qu'il a vu, dont il n'a pu tirer aucune lumiere ſur ce qui vous regarde, lui a ſeulement dit qu'en partant vous lui aviez expreſſément recommandé de garder toutes les lettres qui pourroient vous venir, de quelqu'endroit qu'elles ſuſ-

ſent, de vous les apporter lui-même ; ou de ne les confier qu'en mains ſûres : il ajoute que, dans le nombre qu'il avoit retiré pour vous, il y avoit un paquet de Paris : c'eſt ſûrement une de mes lettres. Je vais écrire au Chevalier, lui adreſſer toutes celles-ci, le prier de ſe charger de l'autre, & de vous porter le tout. O mon Dieu ! ma chere Henriette, avec quelle impatience je vais attendre ſa réponſe! Je connois trop votre cœur, pour le ſoupçonner d'une négligence dont le mien auroit à ſe plaindre. Il n'eſt donc que trop prouvé que votre ſilence renferme quelque triſte myſtere ; mais quel peut-il être ? Je brûle & je tremble d'en être éclaircie.

Pour ce qui me regarde, vous penſez bien que, dans ma ſituation, j'ai peu de choſes nouvelles à vous apprendre. Mes jours s'écoulent ici

dans une uniformité dont, malgré ce goût ſi vif que vous m'avez connu pour le plaiſir, je ne m'accommode point mal. Je ſuis ſouvent aſſez triſte, mais jamais ennuyée.

Mon pere & ma mere m'accablent chaque jour de marques touchantes de bonté ; ils ont pour moi des attentions infinies; il n'eſt point de moyens qu'ils n'imaginent pour m'amuſer, ou tout au moins pour me diſtraire. Je me prête avec complaiſance à leurs efforts ; mais qu'il eſt difficile qu'ils aient ici l'effet qu'ils en attendent & que je leur deſire ! Ces lieux, hélas ! ſont les mêmes, ma chere Henriette, où ont pris naiſſance les ſentimens qui auroient dû faire le bonheur de ma vie, & qui, je l'appréhende bien, en feront long-tems le ſupplice: raiſon qui auroit dû m'en faire craindre & éviter le ſéjour, & qui, ſi je voulois

bien m'examiner, eſt ſans doute celle qui me l'a fait choiſir & préferer. J'y ai vu par-tout le Vicomte, & crois par-tout le voir encore ; je me rappelle, juſqu'au moindre mot, ces converſations que nous y avons eues enſemble, lorſqu'il ſe croyoit mon frere : quelle connoiſſance ne m'avoit-il pas fait acquérir de ſon caractère, de ſon cœur ? Combien ne m'auroit-elle pas été utile, ſi j'avois ſçu en profiter, ſi au moins j'avois ſuivi vos conſeils !... Ah ! ma chere Henriette, qu'un malheur mérité eſt difficile à ſoutenir ! Il eſt certain que je ſupporterois le mien avec plus de courage, ſi je n'étois forcée de m'avouer que mon inconſéquente façon de penſer, & la conduite légere qu'elle m'a fait tenir en eſt l'unique cauſe. Il y a grande apparence que M. & Madame d'Alanville ont démêlé que le ſouvenir dans lequel ce

ſéjour m'entretient, pouvoit beaucoup contribuer à augmenter la mélancolie à laquelle ils voient, avec chagrin, que je me livre. Malgré tout le deſir que je leur ai marqué de reſter en Bourgogne, ils ont déterminé de partir inceſſamment pour la Champagne, & d'y fixer leur demeure, le tems qu'il leur conviendra de reſter en Province.

C'eſt donc là où je deviendrai mere! Je vois approcher avec plaiſir l'inſtant qui doit me le rendre : peut-être que le nouveau ſentiment qu'il fera naître dans mon ame, y abſorbera celui que j'ai tant de peine à y détruire. Quelle que ſoit cependant la vivacité qu'il conſerve, j'ai depuis peu été inſtruite de la vie que le Vicomte mene à Paris, & elle m'a inſpiré plus de pitié que de colere.

Le Baron de Valmire, chargé de

ſecrettes commiſſions pour une Cour étrangere, eſt parti, il y a un mois, ſi précipitamment, qu'il n'a pu ſatisfaire le deſir qu'il avoit de venir paſſer ici quelques jours avec moi. Son abſence ayant laiſſé ſon fils en pleine liberté, le premier uſage qu'il en a fait a été de donner dans ſa maiſon un aſyle a Madame de Berval, qu'une ſcène ſcandaleuſe a miſe en fuite de celle de ſon mari. Comme je ne connoiſſois que très-ſuperficiellement cette femme, pour l'avoir vue pluſieurs fois chez une de mes amies, & une ſeule chez moi, où cette amie l'avoit amenée à ce certain malheureux ſouper, cauſe premiere de tout ce qui m'eſt arrivé de facheux depuis ſon intrigue déclarée avec le Vicomte, ayant donné ſouvent occaſion de parler d'elle ici, voici ce que m'en a appris mon pere.

Elle eſt fille d'un riche Marchand de drap de la rue Saint Denis. M. de Berval eut, on ne ſçait comment, occaſion de la voir, & en devint éperduement amoureux. Pendant plus d'un an il vécut avec elle avec beaucoup d'intimité, de ſecret & de bonheur; mais comme il eſt peu d'intrigue que le tems à la fin ne découvre, le pere de la jeune perſonne eut quelques ſoupçons: il épia ſa fille & la ſurprit une nuit avec ſon amant dans un tête-à-tête des moins équivoques. Il n'y eut point de milieu; il fallut que le Maître des Requêtes optât, entre être jetté ſur le champ par les fenêtres, ou donner une parole d'honneur d'épouſer, que le pere jura, qu'au péril de ſa propre vie, il trouveroit bien le moyen de faire tenir, ſuppoſé que, hors de danger, on eût le projet d'y manquer: cent mille écus de dot

comptant mis à côté de cette menace, firent résoudre de bonne grace M. de Berval à en prévenir l'effet.

Il épousa donc peu après sa maîtresse, dont le pere, au bout de trois mois, étant venu à mourir, & sa succession ne s'étant pas, à beaucoup près, trouvée aussi considérable qu'on se l'imaginoit, un fils qu'il a laissé, obligea Madame de Berval de rapporter sa dot, qui, de cent mille écus qu'elle étoit, fut réduite à quatre-vingt mille francs. Cette prodigieuse diminution donna de l'humeur au Maître des Requêtes, dont l'espece de violence qui lui avoit été faite pour épouser sa femme, avoit commencé d'amortir les feux; cet échec à sa fortune acheva entierement de les éteindre; il eut des regrets sur son mariage, qui firent naître la froideur, ensuite le dégoût, & bientôt le mé-

pris. Madame de Berval d'abord affligée, enſuite furieuſe, ſe crut autoriſée à chercher des moyens de vengeance, capables de lui en fournir de conſolation. Elle avoit dix-ſept ans, étoit très-belle; il s'en préſenta beaucoup; & gens qui ſe prétendent bien inſtruits, aſſurent qu'elle n'en refuſa aucun: la tolérance de ſon mari, ou, pour mieux dire, ſon inſenſibilité ſur ſes déſordres, l'a fait continuer de s'y livrer ſans aucun ménagement; avec cette difference, que le goût, ou, pour parler plus juſte, la fantaiſie déterminoit dans les commencemens le choix de ſes amans, & que, depuis environ trois ans, c'eſt l'intérêt ſeul qui le détermine. Dans le nombre preſqu'infini qu'on lui en compte, depuis ſix ans qu'elle eſt mariée, on en cite deux fort riches, qu'elle a abſolument ruinés. Du ca-

ractère facile & de l'humeur généreuſe dont je connois le Vicomte, je parierois bien qu'il ne tardera pas de faire le troiſieme; mes parens l'appréhendent fort; moi, vous l'avouerai-je? je le deſire: ce ſeroit peut-être un moyen de réunion.... Ah! ſi, pour obtenir ſon cœur, il ne m'en coûtoit que ſa fortune, ne ſerois-je pas trop heureuſe?... Enfin, il faut voir, prendre patience, attendre l'effet du tems ſur lui ou ſur moi; il faudra bien qu'il opere quelque changement dans l'un ou dans l'autre.

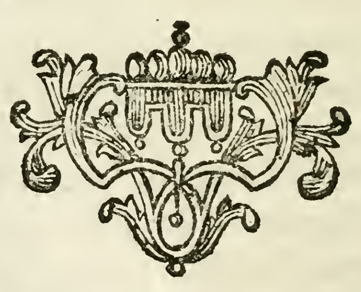
Mais, à propos de changement, ma prophétie ſur mon frere & ma belle-ſœur, eſt accomplie; il eſt très-décidé qu'ils quittent leur Terre de Gaſcogne; la ſanté de la Comteſſe d'Alanville en eſt le prétexte; & ſurement l'ennui, la raiſon: ils ont écrit à mon pere pour le ſupplier de les

recevoir chez lui, jusqu'à ce qu'ils aient pris d'autres arrangemens; nous les attendons cette semaine.

Je suis curieuse de voir comment ils sont actuellement ensemble; bien des gens prétendent qu'après s'être aimés trop, ils pourroient bien à présent ne se point aimer assez; l'on entend à ce sujet citer tous les jours tant d'exemples, que j'appréhenderois pour eux, si je pouvois me persuader que ce pouvoir destructif qu'on donne à l'habitude sur l'amour, ait pu produire son effet dans le court espace de huit à neuf mois. Quoi qu'on puisse donc dire, ou qu'on prétende même prouver à cet égard, je pense moi, que ces inconstances si subites marquent seulement que c'est un échauffement de tête, dont on revient, & non une passion de cœur, dont on guérit. Ainsi, si mon frere & ma belle-

sœur ne s'aiment plus, ou s'aiment moins, j'en tirerai la conclusion qu'ils ne se sont jamais véritablement aimés beaucoup.

Adieu, ma chere Henriete ; je vais compter les jours, les heures, les momens mêmes, jusqu'à ce que je reçoive la réponse de M. Hyde : j'espere que vous y joindrez un mot ; il me seroit bien nécessaire pour me rassurer sur votre santé ; car j'ai beau rêver, je ne vois qu'elle qui ait pu si long-tems vous empêcher d'écrire ; & imaginez les allarmes où cette idée me jette.



LETTRE VII.

DE LA MÊME.

*Du Château de *** en Champagne, 15 Décembre.*

JE reçois dans l'inſtant, ma chere Henriette, une lettre de M. Hyde, adreſſée en Bourgogne, & renvoyée ici, où nous ſommes depuis huit jours. Les affaires du Chevalier l'ont arrêté à Londres plus qu'il ne comptoit ; il n'a pu vous aller joindre plutôt : ſelon ce qu'il me mande, il doit actuellement être parti.

Je lui dois ſans doute bien de la reconnoiſſance de ſon attention à me raſſurer ſur votre ſanté, qu'il ſçait, à n'en pouvoir douter, me marque-t-il, être bonne : ce point eſt eſſentiel pour moi, & eſt certainement de tous,

celui qui me touche davantage ; mais, malgré cela cependant, je ne puis vous cacher qu'il s'en faut bien que je ſois entierement tranquille. Il regne dans la Lettre de M. Hyde une obſcurité & un air d'inquiétude ſur des bruits de Londres, qu'il ne m'explique pas, qui me cauſent les plus vives allarmes. Sûrement il vous eſt arrivé quelque choſe d'extraordinaire ; il eſt mal-adroit au Chevalier, ne voulant pas me l'apprendre, de me donner occaſion de le craindre. Peut-il ignorer que le plus grand de tous les maux, le plus difficile à ſupporter, eſt l'incertitude ? Ma chere Henriette, qu'une lettre de vous me ſeroit néceſſaire ! quels triſtes momens je vais paſſer à l'attendre !

Je viens d'être accablée par un nouveau malheur, qui met le comble à tous les autres. Mon beau-pere eſt

mort, il y a ſix ſemaines, à Turin, d'une fluxion de poitrine. Mon pere & ma mere, qui connoiſſoient tout mon attachement pour lui, avoient réſolu d'attendre après mes couches pour m'annoncer cette affligeante nouvelle : l'imprudence d'un parent du Vicomte, qui nous eſt venu voir avant notre départ de Bourgogne, me l'a appriſe : j'en ai été pénétrée ; c'eſt un véritable ami, un tendre pere que j'ai perdu, & que je regretterai toute ma vie. On dit que M. de Valmire a fait éclater auſſi la plus violente douleur ; qu'il eſt reſté un mois enfermé, ſans vouloir recevoir perſonne ; mais depuis huit jours il voit Madame de Berval, qui ne le quitte pas. Ah ! puiſqu'il ſe permet ſitôt des conſolations, qu'il les ſouffre, il n'eſt pas loin d'en trouver. Je doute cependant que, dans ſa poſition actuelle, ſa mai-

treſſe continue long-tems encore à lui en donner. Le Baron laiſſe ſes affaires en très-mauvais état : les exceſſives dépenſes de ſon fils dans ſes voyages, & depuis ſon retour en France, qu'il n'a jamais eu la force de régler, ont conſidérablement dérangé ſa fortune; ſa ſucceſſion eſt chargée de dettes immenſes; le Vicomte n'eſt pas capable d'y mettre l'ordre néceſſaire pour les payer; je ſuis ſûre qu'il en fera au contraire de nouvelles, & ſon entiere ruine peut être l'ouvrage de peu de tems. Mes parens, qui la croient certaine, travaillent, pour aſſurer mes droits, à une ſéparation en forme. La mort du Bàron détruit, hélas! toute eſpece d'eſpoir ſur le retour de ſon fils; je ſuis d'ailleurs au moment de devenir mere; ainſi je laiſſe agir ma famille, & penſe devoir me prêter aux précautions qu'elle ſe figure être obligée de prendre.

Mon frere & ma belle-ſœur ſont arrivés il y a trois ſemaines : effectivement, j'ai trouvé la Comteſſe très-changée, très-maigrie ; mais elle eſt à préſent plus belle que jamais.

Ils partiront le mois prochain pour aller s'établir à Paris : je ſuis perſuadée que ma belle - ſœur y fera un grand effet ; c'eſt réellement une brillante figure.

Au reſte, mon frere & elle ſe prétendent toujours auſſi tendres ; mais, malgré leurs efforts pour le perſuader, Madame d'Alanville paroit actuellement ſi fort occupée du ſoin de plaire aux autres, qu'en dépit de tout ce qu'elle peut dire, elle fait imaginer à bien des gens que ſon mari lui plaît beaucoup moins.

Pour lui, on obſerve qu'il n'a plus pour elle que des attentions d'éclat ; qu'il ne lui tient plus que des propos

galants ; qu'il s'abſente d'elle ſans peine, la rejoint ſans empreſſement ; & d'après tout cela, jugez de la concluſion qu'on en tire. Ah ! qu'eſt-ce que les hommes ? qu'eſt-ce que les femmes ? qu'eſt-ce que l'amour enfin ? ce goût paſſager, ce bonheur d'un inſtant, qui ne ſçait, ni ſupporter la douleur, ni ſoutenir le plaiſir, que les obſtacles rebutent, que la jouiſſance affoiblit, que le tems détruit néceſſairement, mérite-t-il le nom de ſentiment qu'on lui donne ? Be au champ à réflexions que je vous laiſſe à parcourir, ma chere Henriette ! Pour moi, tout le chemin que je pourrois y faire, eſt à peu près fait ; je le ſens à la tranquillité qui commence à renaître dans mon cœur. Adieu ; mes inquiétudes ſur ce qui vous regarde, ſont, pour le moment, ſon plus cruel ſupplice ; faites-les ceſſer au plutôt, je vous en conjure.

LETTRE VIII.

D'HENRIETTE.

1. Janvier, de Lanceſton.

J'Arrive ici à l'inſtant, ma chere Sophie ; j'y trouve M. Hyde qui ſe diſpoſoit à en partir, pour me venir joindre à la Terre de mon pere, dont, depuis ſix mois que nous y ſommes, je ſuis ſortie ce matin pour la premiere fois. Quel plaiſir notre ami ne me cauſe-t-il pas ? Il m'apporte vos lettres : je comprends aiſément combien vous avez dû être piquée de n'en point recevoir de moi ; mais avant de vous expliquer pourquoi & comment ce prétendu ſilence, je vais vous parler de vous, ma chere Sophie.

Avec quel vif intérêt, quel déchirement de cœur j'ai lû la relation que vous me faites de ce qui vous eſt arrivé ! Vos douleurs me ſont preſque auſſi ſenſibles que les miennes ; je les partage tendrement : cependant je conſerve encore l'eſpérance de les voir terminer un jour par une heureuſe réunion.

Une vie retirée, ſimple, réguliere, telle enfin que vous avez réſolu de la mener, effacera bientôt l'impreſſion qu'a pu faire dans le monde, & ſur votre mari, ces petites inconſéquences & ces étourderies que vous avez à vous reprocher. Dans le pays où vous êtes, ma chere Sophie, toutes les apparences, quelles qu'elles puiſſent être, ſoit en bien ou en mal, frappent également : la réputation s'y perd, il eſt vrai, avec facilité ; mais nombre d'exemples prouvent qu'elle

s'y recouvre de même. Combien ne pourrois-je pas vous citer de femmes à Paris, que des aventures du plus grand éclat avoient rendu l'objet du mépris public, & qui paroiſſent l'être actuellement de ſon eſtime ? Ce qu'elles ſont devenues efface le ſouvenir de ce qu'elles ont été. Si le tems peut faire oublier des torts réels, à plus forte raiſon parviendra-t-il à détruire une prévention injuſte, légerement priſe, à laquelle vous êtes bien loin de donner occaſion davantage. Attendez donc tout de lui, ma chere Sophie, & du tendre titre de mere que vous allez acquérir. Que le nouveau ſentiment dont il remplira votre ame, ſoit l'ouvrage du préjugé, ou celui de la Nature ; vous éprouverez qu'il eſt certain qu'il exiſte, qu'il a des droits particuliers

ſur les cœurs, que les circonſtances quelquefois peuvent affoiblir, mais qu'il eſt impoſſible qu'elles faſſent jamais perdre. Ce qui ſe paſſe dans mon ame pour Milord d'Herford, eſt une preuve de cette vérité : vous en conviendrez, lorſque je vous aurai inſtruite à mon tour de ce qui m'eſt arrivé depuis ſix mois : mais je reviens à vous.

M. de Valmire ſe ſouviendra un jour qu'il eſt pere ; & ce ſouvenir, croyez-moi, vous rendra votre époux : il reviendra alors de ſes erreurs, & je répondrois bien que votre conduite, ſoutenue, aura beaucoup contribué à l'en guérir : car enfin, par le détail que vous m'en faites, il eſt clair qu'il étoit jaloux, & jaloux juſqu'à la fureur. Or, à ſon âge, léger & diſſipé comme il eſt, le ſeroit-il

devenu, s'il eût été abſolument ſans amour pour vous? Soyez donc ſûre, ma chere Sophie, qu'il en avoit; ſoyez-le de plus, qu'il en a encore : les fantaiſies qui ont paru, & qui paroiſſent encore l'occuper, ne ſignifient rien. Dans le pays que vous habitez, ne voit-on pas tous les jours des maris avoir, ainſi que le vôtre, une femme charmante, n'oſer, par honte, paroître l'aimer, & s'afficher, par air, avec une autre qu'ils n'aiment point?

Voilà, à peu près, l'hiſtoire de tous vos jeunes gens, & c'eſt certainement là celle du Vicomte. Ah! vous ne ſouhaitez pas plus ardemment que moi, de pouvoir y ajouter l'heureuſe concluſion que je vous annonce. Mais occupée de vous, ma chere Sophie, j'ai oublié que je n'avois que peu de momens dont je pouvois diſ-

poſer. Mon pere & Madame Hervins, avec leſquels je ſuis ici, vont rentrer ; il ne faut pas qu'ils me ſurprennent à écrire : ſi j'ai un inſtant de libre ce ſoir, je vous en expliquerai la raiſon. Adieu.



LETTRE IX.

DE LA MÊME.

8 heures du ſoir.

MOn pere & Madame Hervins ſoupent en ville ; j'ai heureuſement trouvé un prétexte pour me diſpenſer de les accompagner : me voilà, pour quelques heures, ſeule avec vous, ma chere Sophie, je me hâte d'en profiter : je commence par la raiſon qui vous a fait être ſi longtems ſans recevoir de mes nouvelles : la voici en deux mots. Depuis mon ſéjour ici, je vous ai écrit trois fois très-amplement, comme à mon ordinaire : mes deux premieres lettres ont été interceptées ; je vous apprendrai dans quelques momens le ſort

de l'autre. Depuis, dans la crainte d'une nouvelle ſurpriſe, je n'ai oſé écrire davantage. Combien cette privation ne m'a-t-elle pas été pénible! combien n'a-t-elle pas ajouté à mes peines! La liberté de m'en plaindre & d'en gémir avec vous, m'eſt un adouciſſement précieux. Que ne dois-je point au Chevalier Hyde pour me l'avoir rendue?.. Mais profitons des inſtans; j'ai un long récit à vous faire; c'eſt une hiſtoire de ſix mois à vous compter; vous allez trouver qu'il s'eſt fait bien du changement dans mon caractère; je ne ſuis plus cette foible & timide Henriette, qui, quoiqu'elle eût à elle une façon de penſer, n'oſoit agir que d'après celle des autres: j'ai eu enfin le courage, non ſeulement de former une réſolution, mais je me trouve encore tout celui qu'il me faut pour la ſoutenir. Vous verrez par là

ſuite comment s'eſt opéré ce miracle, & ce qu'il me coûte.

Je vous ai marqué dans la derniere lettre que vous avez reçue de moi, le départ de Sir Thomlay pour l'Irlande; ſon abſence me procura un peu de tranquillité; il ne fut en aucune maniere queſtion de lui pendant plus de ſix ſemaines: au bout de ce tems, mon pere en parla un jour à dîner, annonça ſon retour comme prochain; & le ſoir de ce même jour, en ſortant de ſouper, il déclara que nous partirions le lendemain pour le Cornouaille, & donna ordre que tout fût prêt pour les neuf heures du matin. Cela dit, il paſſa dans ſon appartement, accompagné de Madame Hervins, qui eut ſoin d'en fermer la porte ſur elle, dans le deſſein ſans doute de m'empêcher de la ſuivre. Reſtée ſeule, je fus dans ma cham-

bre, où je paſſai une bonne partie de la nuit en conjectures ſur ce que pouvoit renfermer de myſtérieux ce voyage ſi précipité, dont l'ordre, pour le départ, avoit été la premiere nouvelle; mais j'eus beau rêver, je ne trouvai rien de plus que mon mariage avec Sir Thomlay, pour lequel je jugeai qu'on avoit déterminé mon pere à ſe ſervir de toute ſon autorité.

Repréſentez-vous de-là les idées affligeantes & les réflexions dont je fus tourmentée: un billet de Milord d'Offémond, qui me fut rendu un moment avant le départ, ajouta encore au trouble dont j'étois agitée. Sans entrer dans aucun détail, il me marquoit ſimplement qu'il avoit une choſe de la plus grande importance à me communiquer; qu'il falloit abſolument qu'il m'entretînt; que ce ne pouvoit être chez

les Carpenter, lieu ordinaire de nos rendez-vous ; qu'il m'en diroit la raiſon ; mais qu'il me ſupplioit d'engager Sara à nous ménager un quart-d'heure d'entrevue chez mon pere. J'allois répondre au Comte, & l'inſtruire de l'impoſſibilité où je me trouvois de le voir & de lui parler, lorſque Madame Hervins vint elle-même m'avertir qu'on m'attendoit, & que mon pere étoit déja en carroſſe. J'eſſayai, ſous différens prétextes, de l'éloigner un inſtant ; mais mon air d'émotion & d'embarras en ayant été remarqué, elle ſoupçonna qu'elle m'étoit importune, & ce lui fut une raiſon pour s'obſtiner à l'être. Ne pouvant donc m'en défaire, ni par conſéquent écrire, il fallut me contenter de charger en ſecret le bon-homme Henry, qui, par bonheur, ſe trouva ſur mon paſſage, &

qui reſtoit à Londres, d'aller ſur le champ chez Milady d'Helfeld, apprendre au Comte mon départ pour la Province. J'ajoutai à cette commiſſion la recommandation expreſſe de ne remettre qu'en mains très-ſûres, les lettres qui me ſeroient adreſſées, & de les garder plutôt que de les riſquer imprudemment. En donnant cet ordre, je n'avois en vue que de mettre à couvert celles de Milord d'Oſſémond, s'il s'aviſoit de m'écrire. Depuis quelque tems, pluſieurs propos indirects de Madame Hervins m'avoient fait entrevoir qu'elle commençoit à ſoupçonner que l'amour pouvoit bien autant que la haine avoir part à l'oppoſition que je marquois pour mon mariage : il m'étoit important de ne lui point laiſſer à ce ſujet acquérir de certitude ; une lettre haſardée pouvoit la lui donner, &

c'eſt ce qui, malgré mon impatiente curioſité, me fit réſoudre à courir le riſque d'un long retard. Je partis donc l'eſprit & le cœur déchirés de crainte, & d'autant plus affligée, que Charlotte abſente toujours de chez mon pere, où ſon injuſte mere ne vouloit plus la ſouffrir depuis la mort de Béty, n'étoit point de notre voyage.

Arrêtés à Lanceſton, Capitale du Cornouaille, par un ami de mon pere qui nous retint chez lui pluſieurs jours, mon premier ſoin fut de vous écrire, ma chere Sophie, avec ma confiance ordinaire. Notre commerce établi depuis plus d'un an, connu & approuvé de Milord d'Herford, ne me laiſſant aucune méfiance ſur le ſort de cette lettre, je la donnai ſans précaution pour être miſe à la poſte. De Lanceſton nous nous rendîmes à Wartel, cette Terre de ma mere qui

m'appartient actuellement, où Milord d'Offémond a été élevé, que par cette raiſon, je vis avec plaiſir, & où j'aurois déſiré qu'on eût fixé notre ſéjour; mais nous n'y reſtâmes qu'une ſemaine, pour des arrangemens à prendre avec les fermiers, & nous en partîmes pour Herwal, Terre de mon pere, à ſix milles de Wattel, où je ſçus que le projet étoit d'y paſſer au moins une année, & où ſe devoit conclure mon mariage avec Sir Thomlay, que j'appris alors y devoir arriver inceſſamment. Croiriez-vous bien, ma chere Sophie, que, dans l'eſpace d'un mois qu'on mit à l'attendre, il me fut impoſſible de joindre mon pere un inſtant ſeul ? Nous fûmes d'abord accablés de tant de viſites, & dans les intervalles Madame Hervins l'obſéda tellement, que, quelque deſſein que j'euſſe de lui parler en particu-

reil, je n'en pus trouver le moment. Dans ce tems je vous écrivis encore ; cette ſeconde lettre eut, ainſi que la premiere, le ſort que vous apprendrez bientôt.

Enfin, fort heureuſement pour moi, un accident arrivé en Irlande à Sir Thomlay, retarda ſon retour en Angleterre. J'avoue que je ne pus me défendre de mouvemens de joie lorſqu'on en reçut la nouvelle : un malheur différé, eſt un bonheur pour les malheureux.

Dans une courſe de chevaux, où il s'agiſſoit de gagner une gageure conſidérable, Sir Thomlay avoit fait une chûte dangereuſe, s'étoit fracaſſé un bras, & conſidérablement bleſſé à la tête ; on craignoit pour ſa vie. Je ne me permis certainement point de vœu contre ; mais vous penſez bien que je n'en formai pas pour ſa prompte guériſon.

A cet évenement, qui me donnoit un peu de relâche, en succéda un qui me fit éprouver un sensible chagrin, mais dont les suites me causerent un très-vif plaisir.

Charlotte, depuis la mort de sa sœur, avoit été, ainsi que je vous l'ai déja dit, reléguée chez une amie de mon pere, femme fort âgée, très-infirme, & par conséquent peu en état de veiller par elle-même sur la conduite d'une jeune personne : sans méfiance d'ailleurs sur celle qui lui étoit confiée, elle la laissoit jouir d'une liberté entiere, sans dessein d'en abuser. Charlotte en profitoit souvent pour voir le jeune Carpenter. Une femme de chambre, d'intelligence, facilita d'abord des entrevues de jour ; mais la crainte qu'elles ne devinssent à la fin suspectes, engagea à les remettre au soir : insensiblement,

&

& toujours dans la vue d'en aſſurer davantage le ſecret ; elles furent différées juſqu'à la nuit. Malheureuſement l'effet de la vertu eſt plus d'éviter l'occaſion, que de lui réſiſter : celle de Charlotte cependant ſe ſoutint quelques ſemaines encore ; enfin, elle eut le ſort que ne peuvent manquer d'avoir toutes celles qui s'y expoſent ; l'Amour fut vainqueur. Après avoir pleuré & gémi de ſon triomphe, Charlotte s'y accoutuma ; mais une circonſtance embarraſſante, où elle ne tarda pas à ſe trouver, renouvella ſes regrets, & lui coûta de nouvelles larmes. Cet incident ſi ordinaire, que l'aveuglement de la paſſion empêche toujours de prévoir, fut pour ſon amant & pour elle un coup de foudre. Que faire ? que devenir ? Le jeune Carpenter dépend entierement de ſa mere ; il n'a de

ſecours à eſpérer & à attendre que d'elle ; un engagement formé ſans ſon conſentement, ne pouvoit manquer de l'irriter, d'autant plus qu'elle avoit depuis peu des vues d'établiſſement pour ſon fils ; que d'ailleurs ayant, par je ne ſçais quelle voie, été informée de ſon amour, elle lui avoit expreſſément défendu, depuis la ſortie de Charlotte de chez mon pere, d'entretenir avec elle aucune eſpece de commerce, ſous peine d'encourir toute ſon indignation. Un entier abandon, une exhérédation même, pouvoit punir cette déſobéiſſance : Sir Carpenter l'appréhenda, mais ne ſe crut pas pour cela diſpenſé d'offrir à Charlotte la ſeule réparation qui dépendoit de lui, & qui pouvoit au moins rétablir ſon honneur : c'étoit encore ſe rendre plus coupable auprès de ſa mere; mais c'étoit ceſſer

de l'être avec ſa maitreſſe ; l'Amour & la Nature lui en impoſoient la loi : au riſque de tout ce qui pouvoit en arriver, il ne balança pas à la ſuivre : un Miniſtre donc ſanctifia ſecrettement leurs tendres nœuds, & les rendit indiſſolubles. Le jour de leur mariage fut précíſément celui de mon départ de Londres : Milord d'Offémond en fut inſtruit par Sir Carpenter l'inſtant d'après qu'il venoit de ſe conclure. Ce billet ſi preſſant que m'écrivoit le Comte, & qui m'avoit donné tant d'inquiétudes, où il me preſſoit de lui accorder un moment d'entretien, auroit pu parer bien des inconvéniens, s'il m'avoit expliqué ce qu'on avoit à me dire ; mais Sir Carpenter ne voulut jamais conſentir que ſon ami confiât ce ſecret au papier ; leur deſſein étoit de me l'apprendre, & de conſulter avec

moi les moyens à employer pour prévenir Milord d'Herford, ſur cette affaire, & l'engager à appaiſer la mere de l'époux de Charlotte. Notre bruſque départ rompit toutes ces meſures; il reſtoit à tenter à me faire parvenir une lettre : Sir Carpenter & Milord d'Offémond la vouloient haſarder; Charlotte s'y oppoſa : les conſéquences d'une coupable conduite ne ſe font jamais mieux ſentir, que lorſqu'il n'eſt plus poſſible d'y remédier.

Charlotte, effrayée des ſuites que pouvoit avoir la ſienne pour ſon amant (car pour ce qui la regardoit, elle penſoit devoir compter ſur l'indulgence de ſa mere; à ſeize ans, on ne ſçait point encore que celles qui devroient en avoir le plus, ſont aſſez communément celles qui en ont le moins:) Charlotte donc crai-

gnant tout du reſſentiment de Madame Carpenter, ſe réſolut de différer un humiliant & dangereux éclat, autant que ſa ſituation pourroit lui permettre; mais ce retard ne ſervit précisément qu'à en augmenter la honte & le péril. Au bout de quelques mois, ſon état, malgré toutes les précautions qu'elle pût prendre pour le cacher, fut pénétré par les domeſtiques de la maiſon où elle étoit; ils en avertirent leur Maitreſſe, qui, en paroiſſant refuſer de les croire, ne négligea rien pour approfondir la vérité. Charlotte fut eſpionnée, & ſurpriſe une nuit avec ſon époux. Une lettre auſſitôt fut envoyée à Madame Hervins pour la prier de reprendre ſa fille, & lui en expliquer la raiſon; & dès le lendemain, Madame Carpenter fut informée de ce qui regardoit ſon fils. L'a-

veu qu'il ſe trouva obligé de faire de ſon mariage, & l'inébranlable réſolution qu'il fit paroître de le ſoutenir, mirent ſa mere dans la plus violente colere : il fut chaſſé de chez elle, avec défenſe d'y reparoître davantage. Pour comble d'infortune, il ne put revoir ſa maitreſſe, qu'on gardoit à vue, en attendant la réponſe de Madame Hervins, qui fut, d'abandonner cette malheureuſe, dont, marquoit-elle, elle ne vouloit plus entendre parler. Cette aventure fit dans Londres & dans notre Province le bruit le plus ſcandaleux, par les imprudentes clameurs des deux meres. Ce qu'il y eut de plus ſingulierement ridicule, c'eſt que Madame Hervins, précisément dans la même ſituation où ſe trouvoit ſa fille, & qui, indépendamment de cette raiſon, en avoit en-

core mille autres pour ſe taire, fut précisément celle qui parla davantage. Heureuſement pour Charlotte, que mon pere, dont elle eſt tendrement aimée, ſe rappella alors la propoſition que je lui avois faite pour elle, quelques jours auparavant, & jugeant, d'après mes idées, que le mal n'étoit peut-être pas ſans remede, il s'occupa du ſoin d'y en apporter. A cet effet, après avoir inutilement tenté d'adoucir Madame Hervins, ou tout au moins, de l'engager au ſilence, il prit le parti de la laiſſer dire, de s'adreſſer à Madame Carpenter, & de la ſonder ſur un arrangement. Démêlant aiſément à ſa réponſe, que c'étoit moins le défaut de naiſſance, que celui de fortune, qu'elle reprochoit à Charlotte, il propoſa de joindre aux cent livres ſterling de rente qu'il lui a déja aſſu-

rées, les cent livres qu'il faiſoit à ſa ſœur; de rendre, en faveur du mariage, ces rentes foncieres, de viageres qu'elles étoient; de faire de plus, en billets de banque, un préſent de trois mille livres ſterling; de me permettre d'y en ajouter un du tiers de cette ſomme, & de donner aux nouveaux époux une habitation au château de Wartel, ſuppoſé qu'il ne leur convînt point de demeurer à Londres. Ces offres, ſans beaucoup de difficultés, furent acceptées de Madame Carpenter: on en trouva davantage à y faire ſouſcrire Madame Hervins. Le blâme général que lui attira ſa réſiſtance, l'obligea enfin de céder. Nos amans, époux déclarés, ſont actuellement à Wartel, où Charlotte a voulu ſe retirer, malgré les prieres de ſa belle-mere, qui a paru vivement déſirer de la retenir

auprès d'elle. Son humeur intéressée satisfaite, l'a subitement fait passer d'une extrémité à l'autre : elle applaudit autant actuellement au choix de son fils, qu'elle l'a blâmé d'abord. Je n'ai vu, ni ma jeune amie, ni son mari, depuis leur mariage. Madame Hervins ne veut point qu'ils viennent ici, sous prétexte que la perte de Béty est encore trop récente, & que la vue de sa sœur aigrit & renouvelle sa douleur. Je ne pourrai solliciter la permission d'aller à Wartel, que lorsque Milady d'Helfeld, Lady Walmer & Milord d'Offémond, qui sont depuis quatre mois dans une Terre du voisinage, appartenante à Milady, & qui voient beaucoup nos nouveaux mariés, seront retournés à Londres.... Mais minuit sonne, mon pere & Madame Hervins vont rentrer ; je me suis dit malade ; il

faut qu'ils me trouvent au lit. L'hiſtoire de Charlotte a rempli tout mon tems ; il me reſte la mienne à vous faire ; ce ſera pour une autre fois.

Adieu, mon aimable Sophie ; ſelon mon calcul, je dois inceſſamment recevoir l'intéreſſante nouvelle de votre heureux accouchement, qui a dû être ſur la fin du mois paſſé : vous jugez de l'impatience avec laquelle je déſire l'apprendre ; ſans doute que vous n'aurez pas différé d'un inſtant à me la faire ſçavoir.



LETTRE IX.

DE LA MÊME.

A Lanceſton, 4 Janvier, 9. heures du matin.

OH ! combien je vais barbouiller de papier !

Toute la journée à moi, ma chere Sophie! Mon pere & Madame Hervins ſont allés dîner à la campagne, avec l'ami chez lequel nous ſommes, & ne doivent revenir que ce ſoir après ſouper. Prévenue dès hier ſur cette partie, je n'ai pas manqué d'avoir toute la nuit la fiévre. M. Hyde qui, comme vous ſçavez, ſe prétend Médecin, a aſſuré gravement mon pere, que j'en avois encore conſidérablement ce matin, & qu'il ſeroit très-imprudent de me faire

ſortir ; de ſorte qu'on a conſenti de me laiſſer avec le Chevalier, qui s'eſt offert d'être mon garde-malade : il eſt allé de ſon côté vous écrire ; me voilà donc ſeule, en pleine liberté ; je puis m'entretenir avec vous ; vous ouvrir toute mon ame ; vous confier toutes mes penſées..... Ah ! ma chere Sophie, quelle deſtinée que la mienne ! il ſembloit que je la prévoyois quand j'ai quitté la France : je n'ai point éprouvé, en rentrant dans ma Patrie, ce mouvement intérieur de plaiſir & de joie qu'on dit être ſi naturel à tous les hommes, en revoyant les lieux qui les ont vu naître : j'ai au contraire ſenti un ſerrement de cœur, une ſorte d'effroi même, qui, loin de ſe diſſiper avec le tems, n'a fait qu'augmenter chaque jour. Vous allez encore vous récrier ſur mon foible pour les preſſentimens; mais ſi,

juſqu'à préſent, l'événement les a toujours juſtifiés, la frayeur qu'ils me cauſent n'eſt - elle pas bien pardonnable ?

Il eſt vrai que peut-être dépend-il de moi d'éviter une partie de ce qu'ils me font craindre ; qu'en conſentant d'être malheureuſe, j'échapperois aux dangers de devenir coupable : c'étoit-là la réſolution que je m'étois formée ; c'eſt même celle que je forme encore : il y a ſix mois que je n'imaginois pas que je puſſe jamais y manquer ; actuellement je l'appréhende. Ah ! ma chere Sophie, eſt - ce qu'aujourd'hui au fond du cœur je m'en jugerois capable ? Je ne le crois cependant pas. Faſſe le Ciel que je ne me trompe point! Mais pourſuivons mon récit.

Les ſuites de l'accident de Sir Thomlay, qui furent très-dangereuſes

& très-longues, par l'incapacité des Chirurgiens auxquels il confia plusieurs opérations douloureuses qu'il lui fallut essuyer, en éloignant mon mariage, me donnerent le tems de rêver aux expédiens pour le rompre. J'eus beau en chercher, je n'en trouvai point d'autres, que d'oser déclarer une seconde fois à mon pere mon invincible aversion pour cet homme; de tâcher, par mes efforts, d'émouvoir sa tendresse, ou tout au moins sa pitié. Tout ce que je désirois, hélas! étoit de me mettre à couvert d'une autorité absolue, à laquelle j'appréhendois de n'avoir pas le courage de résister; mais pour cela il falloit voir & parler seule à mon pere: le soin qu'on apportoit à m'en ôter les moyens, l'humiliation des refus que j'essuyai plusieurs fois de Madame Hervins, qui sembloit

s'être établie le Cerbere de l'appartement de Milord d'Herford, pour m'en défendre l'entrée, donnerent lieu à bien des scènes entre nous, qui m'attirerent souvent de dures & mortifiantes réprimandes de mon pere, dont la froideur pour moi étoit parvenue au point de m'en faire craindre la haine.

Quoique, dans l'état où se trouvoient les choses, je dûsse attendre peu de fruit d'une derniere explication, ne pouvant plus supporter l'inquiétude dans laquelle il étoit visible qu'on se plaisoit à me tenir, souffrant d'ailleurs tous les malheurs que je redoutois; un jour que nous nous trouvâmes n'avoir point de monde, & que le matin j'avois eu une dispute des plus vives avec Madame Hervins, où cette femme avoit osé s'emporter jusqu'à la me-

nace, je conjurai avec tant d'importunité mon pere de m'écouter un moment, qu'après dîner lui ayant encore renouvellé, avec larmes, mon instante priere, & Madame Hervins, par bonheur, ne se trouvant point dans cet instant auprès de lui, il me permit de le suivre dans son cabinet. Lorsque nous y fûmes, j'eus soin d'en fermer la porte en dedans, dans la crainte qu'on ne vînt nous interrompre ; précaution dont j'eus lieu de m'applaudir : car nous y étions à peine, que Madame Hervins se présenta pour y entrer : il me fallut employer de nouvelles supplications pour gagner sur Milord qu'il ne lui ouvrît point : enfin il y consentit, & se disposa à m'entendre.

Cette audience avoit été trop difficile à obtenir, pour que je n'en misse

pas à profit tous les inſtans. Je débutai d'abord par de reſpectueuſes plaintes ſur ſa froideur, & le ſoin qu'il ſembloit prendre de m'éviter ; de-là je fis naturellement ſuivre les ſujets eſſentiels de chagrin que s'étudioit à me donner ſans ceſſe Madame Hervins : tant que ſa haine pour moi, pourſuivis-je, n'a pu donner atteinte aux droits que j'ai ſur votre cœur, j'ai pu la ſoutenir, peut être même la dédaigner ; l'impuiſſance de ſes efforts pour me faire perdre vos bontés, m'étoit une vengeance ſuffiſante, & vous ſçavez, Milord, s'il m'eſt arrivé jamais de vous implorer contre elle ; mais, ajoutai-je, puis-je continuer à me taire, quand je ne vois que trop que vous m'aimez moins, & que j'ai lieu d'appréhender que bientôt vous ne m'aimiez plus ? Eh !

ſur quoi fondez-vous cette appréhenſion, me dit mon pere d'un ton & d'un air qui me glaça ? Eſt-ce ſur ma patience à ſouffrir vos délais, & ma foibleſſe à tolérer votre déſobéiſſance ? Mais, ſans entrer ici dans l'inutile détail des plaintes qu'à mon tour je pourrois former contre vous, & dont votre cœur, ſi vous l'interrogez, ſuffira pour vous inſtruire ; je n'ai qu'un mot à vous dire, & vous, un ſeul à me répondre. Quelle eſt votre derniere réſolution touchant Sir Thomlay ? La ſeule que je ſois capable de former, répliquai-je ... Et c'eſt, me demanda-t-il vivement. De mourir plutôt que de vous déplaire, répondis-je, en tombant à ſes pieds. Oui, Milord, continuai-je, ma ſoumiſſion me coûtera certainement la vie. Je ne vous ai point diſſimulé mon inſurmontable répu-

gnance pour l'engagement que vous voulez me faire prendre ; qu'elle ſoit fondée ou non, il eſt certain qu'elle eſt invincible, puiſque le deſir de vous plaire ne peut me la faire vaincre ; cependant quelle qu'elle puiſſe être, & quelqu'aſſurée que je ſois que ma mort ſuivra de près ce nœud fatal que vous exigez que je forme, je ne balance plus à m'y réſoudre, ſi mes prieres & mes pleurs n'ont pas l'effet que j'oſois, je l'avoue, m'en promettre. Non, je n'oppoſerai point une opiniâtre & criminelle réſiſtance à cette autorité, que mon cœur, bien plus que la Loi, me fait reſpecter & chérir en vous. Mais, ſouffrez que je vous repréſente, que c'eſt à votre volonté ſeule que je m'engage à me ſoumettre ; que c'eſt à elle que je remets mon ſort; qu'enfin, ce doit être à elle à en décider.

Ah! mon pere, ajoutai-je, en embraſſant ſes genoux avec force, il n'eſt pas poſſible que je puiſſe m'y méprendre. Vous ne pouvez vouloir que je ſois malheureuſe. Tout ordre qui m'y condamneroit ne peut donc venir de vous. Ce diſcours prononcé avec chaleur, ſouvent entrecoupé de ſanglots, & toujours accompagné des plus vives careſſes, cauſa à Milord d'Herford, une émotion que je remarquai aiſément. Je me crus à l'inſtant de remporter une entiere victoire; j'en devins plus tendre & plus preſſante : la douceur avec laquelle j'étois écoutée, me fit étendre mes confidences : je cherchai à juſtifier mon averſion pour Sir Thomlay, & détailler les ſujets de plaintes que me donnoit chaque jour Madame Hervins. Enfin, à l'exception de mon amour pour

Milord d'Ossémond, j'ouvris à mon pere mon ame toute entiere : ce secret même à lui cacher, me faisoit une véritable peine ; mais quel risque n'aurois-je pas couru à le lui confier ? car je n'étois déja que trop fondée à l'en croire instruit : vous en allez juger par la suite de notre entretien. Henriette, me dit-il, en me forçant à me relever, ma conduite avec vous, depuis votre retour de France, a dû vous être une preuve que mon dessein n'a jamais été de vous contraindre. La Nature ne m'a point fait votre pere pour être votre tyran ; ce seroit moins user, qu'abuser des droits qu'elle me donne, que de les trop étendre : je connois les bornes qu'elle a prescrites à mon autorité, je ne les passerai point. Puisque votre répugnance pour Sir Thomlay est toujours la même,

malgré l'avantage que je voyois pour vous dans ce mariage, je consens de n'y plus penser : mais, continua-t-il, cette condescendance de ma part, doit me mériter quelques complaisances de la vôtre. Il est important à votre situation que vous acceptiez un époux : vos éternelles dissensions avec Madame Hervins, & une circonstance que vous ignorez, dont, avec le tems vous serez instruite, m'oblige, pour votre intérêt à venir, autant que pour votre tranquillité présente, à vous presser sur un établissement : à la place de Sir Thomlay, que vous semblez haïr, je vous offre le Chevalier Holfold, que vous paroissez estimer : il est homme de qualité ; sa fortune, sans être aussi considérable que celle de Sir Thomlay, l'est assez pour vous suffire : quoiqu'il ait passé la premiere jeu-

neſſe, ſon âge n'eſt point aſſez loin du vôtre pour en être diſproportionné. Les vûes déclarées de Sir Thomlay, l'ont empêché de me confier les ſiennes; mais je ſçais, à n'en pouvoir douter, qu'il vous aime; vous vous en êtes ſûrement apperçue : j'ai obſervé dans pluſieurs occaſions que vous receviez ſes ſoins ſans répugnance, & que vous leur donniez une préférence très-marquée ſur ceux que vous rendoit ſon rival..... C'eſt, interrompis-je, effrayée de cette nouvelle propoſition, que je déteſtois l'un, & que l'autre ne m'étoit qu'indifférent. Il ceſſera de vous l'être, reprit mon pere, ſans paroître remarquer mon trouble : l'eſtime que vous ne lui pouvez refuſer, & ſon amour pour vous, vous inſpireront par la ſuite les tendres ſentimens que vous lui de-

vez. D'ailleurs, continua-t-il, en me fixant, à un cœur libre, tel que je dois croire le vôtre, cette eſtime, & l'amitié qui en eſt néceſſairement une ſuite, ſuffiſent pour un époux. Je vais donc travailler à l'arrangement de cette affaire. Un voyage du Chevalier dans une Province éloignée, dont il ne ſera de retour que dans un mois, me laiſſe le tems d'y préparer les eſprits, & à vous, de réfléchir, ajouta-t-il en ſe levant, qu'une confiance entiere en moi ſur les moyens de vous rendre heureuſe, peut ſeule me dédommager des juſtes reproches où je vais m'expoſer, en rompant un engagement, que ma parole, ſans doute, auroit dû rendre ſacré. En achevant ces mots, il ſortit ſans attendre de réponſe, & me laiſſa pénétrée du plus vif chagrin. J'eus recours à ma reſſource ordinaire

naire ; ce fut de voler dans ma chambre, pour répandre dans votre ſein ma douleur : la clef ne ſe trouvant point à ma porte, &, baignée de larmes comme j'étois, ne voulant point deſcendre pour l'aller demander, j'entrai dans le premier appartement que je vis ouvert : y trouvant une écritoire, je me mis à vous écrire. Cette Lettre, le fruit de l'amertume du premier mouvement, ne contenoit que des plaintes & des murmures, que n'oſant directement les former contre mon pere, je faiſois tomber ſans ménagement ſur Madame Hervins, à laquelle je m'en prenois du changement ſenſible qui s'étoit fait pour moi dans le cœur de Milord d'Herford : ce m'étoit une eſpece de conſolation, que de me trouver un motif de haïr cette femme, en me rappellant tous ceux qu'elle me four-

niſſoit d'ailleurs de la mépriſer. Je n'oubliois pas de vous parler de l'état où elle étoit, qui ſeul, ſelon les apparences, avoit donné lieu à notre exil en Province; état qu'elle avoit au reſte l'impudence de laiſſer appercevoir, ſans uſer d'aucune précaution pour le cacher. J'ajoutois à cela, comme une ſuite des obſervations que j'avois déjà faites ſur ſa conduite, quelques remarques ſur l'intérêt que mon pere avoit la bonté de prendre à ſa ſituation, & ſur celui qu'avec plus de raiſon le Public prétendoit qu'y devoit prendre Sir Thomlay. Lorſque j'eus à peu près épuiſé tout ce que je pouvois dire à ce ſujet, je vous parlois de Milord d'Oſſémond : il eſt certaine diſpoſition d'eſprit, où tout devient ſujet de chagrin. Affligé à un certain point, il ſemble qu'on ne cherche

qu'à l'être davantage: c'eſt ce que j'éprouve depuis deux mois. Le Comte étoit avec Miladi d'Helfeld dans cette Terre de Miladi qu'elle a à cinq milles au plus de celle de mon pere que nous habitons. Après bien de tendres prieres de la part du Comte, j'avois conſenti à des entrevûes dans une petite ferme, à un demi-mille de Herval, qui termine un bois, lieux ordinaires de ma promenade, où mon Amant déguiſé venoit ſouvent me joindre. Sara, qu'il a ſçu enfin entierement gagner, & qui m'accompagnoit toujours à ces rendez-vous, nous en ayant fait ſentir & craindre le danger, avoit obtenu qu'ils ſeroient moins fréquens; moi-même je l'avois exigé de Milord d'Oſſémond, qui, perſuadé par mes repréſentations, avoit conſenti de les fixer à quinze jours de diſtance: cette

convention avoit été faite il y avoit un mois ; j'avois jusqu'alors trouvé tout simple que le Comte s'y fût soumis ; mais dans ce moment je m'avisai de lui en faire un crime. Il sçavoit que, pour peu que le tems pût le permettre, je ne passois jamais un jour sans aller à la ferme ; comment l'envie ne lui avoit-elle pas pris de m'y venir surprendre ? & comment, s'il m'aimoit autant qu'il vouloit me le faire croire, avoit-il eu la force d'y résister ? Etoit-il naturel qu'un amour sans bornes, tel qu'il prétendoit le sien, pût se contenter si facilement des simples permissions accordées, & qu'il ne cherchât pas à les étendre ? A cette réflexion, que je fus étonnée de n'avoir pas faite plutôt, succéderent plusieurs autres, sur des bruits qui couroient dans le voisinage, de la

paſſion de Ladi Walmer pour le Comte, qui n'étoit ignorée de perſonne, excepté de Miladi, qui paroiſſoit toujours ne s'en point appercevoir; je ſuis, comme vous ſçavez, de mon naturel peu méfiante, & point jalouſe : cependant, en me ſouvenant de m'être pluſieurs fois entretenue de ces bruits avec Milord d'Oſſémond, je me rappellois avec inquiétude, qu'il avoit toujours détourné la converſation & évité de me répondre; enfin, que vous dirai-je? pour la premiere fois depuis que j'aime, & pour qu'il ne manquât rien aux peines qui déchiroient mon cœur, je ſoupçonnai celui du Comte d'inconſtance : à cette cruelle penſée, ſe joignit celle de l'abandon où vous aviez l'air de me laiſſer; (j'ignorois encore le ſort de mes deux premieres Lettres); je me

crus donc trahie par mon Amant, oubliée de mon amie : ces accablantes idées, que je ſaiſis avec autant d'empreſſement, que dans un autre tems j'en aurois eu à les rejetter, me firent tout à coup interrompre ma Lettre. La tête appuyée ſur les deux mains, je me mis à rêver ſi profondément, que je n'entendis point ouvrir la porte de la chambre où j'étois, ni perſonne s'approcher de moi : vraiſemblablement on ſeroit ſorti ſans que je m'en fuſſe apperçue, ſi quelques-unes des feuilles que je venois d'écrire s'étant trouvé arrêtées par un de mes bras qui portoit deſſus, le mouvement qui ſe fit en les tirant, ne m'eût arraché à mes réflexions. Repréſentez-vous, ma chere Sophie, ma ſurpriſe & mon effroi, lorſqu'ayant bruſquement tourné la tête, je vis Ma-

dame Hervins, qui s'étant emparée de ma Lettre, se retiroit précipitamment. Machinalement je me levai pour courir après elle; mais j'étois troublée & tremblante; les jambes me manquerent; une d'ailleurs s'embarrassa dans ma robe, je tombai, & cette chûte fut si violente, qu'elle me fit rester étendue sur le pavé, sans aucune connoissance. Madame Hervins, que je ne perdis de vûe qu'en tombant, le vit, & dédaigna de me secourir. Je ne sçais combien dura mon évanouissement; mais revenue à moi, je tentai quelques efforts pour me relever, qui furent inutiles: celle de mes jambes qui s'étoit engagée sous moi, me faisoit une douleur si aigue, que tout ce que je pus faire, fut de me traîner, appuyée sur mes mains, vers la porte qui se trouva fermée. Dans l'impossibilité

où j'étois de l'ouvrir, il me fallut attendre qu'il vînt à paſſer quelques Domeſtiques, dont mes douloureux gémiſſemens puſſent être entendus. Ils le furent à la fin de la pauvre Sara, qui me cherchoit par-tout avec empreſſement, pour m'inſtruire d'un ordre que Madame Hervins venoit de lui ſignifier de la part de mon pere. L'état où elle me trouva, lui fit oublier ce qu'elle venoit me dire; elle ne ſongea qu'à me faire promptement procurer des ſecours: je fus portée dans mon lit, où je perdis connoiſſance une ſeconde fois, & elle ne me revint que lorſque le Chirurgien du Village qu'on fit appeller, me remit une jambe qu'on s'apperçut que j'avois démiſe. Je reſtai au lit près de trois ſemaines, bien plus tourmentée par mes inquiétudes que par les douleurs que je ſouffrois.

Pendant ce tems, où je fus jugée aſſez dangereuſement malade, je ne vis point Madame Hervins, & je m'en embarraſſai aſſez peu : mais ce qui me fut infiniment ſenſible, c'eſt que je ne vis point mon pere. Cet abandon, joint au bouleverſement qui ſe fit dans la maiſon, ne m'annonça que trop combien il étoit irrité : la plûpart des Domeſtiques furent chaſſés ; Sara même, malgré ſes ſoixante & dix ans, dont elle en avoit paſſé plus de cinquante dans la maiſon, où elle avoit nourri & élevé le Maître, eut ordre de ſe retirer. Je l'envoyai à Wartel auprès de Charlotte ; mais la pauvre femme, qui adoroit mon pere, pénétrée de douleur, mourut de regret, quinze jours après avoir quitté Herval.

Pour moi, je vins en convaleſcence : ma jambe, foible encore, ne

me permettant pas de quitter ma chambre, ce ne fut que près d'un mois après, lorſqu'elle fut entierement guérie, & que je voulus enfin deſcendre, qu'une nommée Jenni, qui occupoit la place de Sara auprès de moi, me ſignifia de la part de mon pere, que j'étois priſonniere dans mon appartement, & qu'il y avoit expreſſe défenſe de m'en laiſſer ſortir. J'en reſſentis plus de plaiſir que de chagrin : ne redoutant rien tant qu'une premiere entrevûe avec Milord d'Herford : je fus auſſi enchantée de la voir différée, que ſi ce retard eût dû détruire les ſujets que j'avois de la craindre.

Cependant, cette rigueur de mon pere, & le peu de tendreſſe qu'il m'avoit marquée dans ma maladie, opéra un effet oppoſé à celui que ſans doute il en attendoit.

Il eſt des caractères que l'autorité révolte, & que la douceur ſeule pourroit ſoumettre : le mien eſt de ce nombre : j'avois plus craint d'affliger mon pere que de l'irriter. De tendres repréſentations m'auroient trouvée ſans force; je ſentis que des ordres abſolus m'en inſpireroient. J'oſai donc dès-lors prendre la réſolution d'oppoſer une reſpectueuſe, mais ferme réſiſtance, à tout ce qu'on pouvoit exiger de contraire à l'intérêt de mon cœur. Qu'en pouvoit-il après tout réſulter ? Etoit-il poſſible que ma déſobéiſſance pût me rendre jamais auſſi malheureuſe que me le rendroit ma ſoumiſſion ? Cela conſidéré, & mon plan formé en conſéquence, je pris le parti d'attendre les évenemens, & je me trouvai beaucoup plus tranquille.

J'eus, au reſte, pendant mon eſ-

pece de priſon, un adouciſſement auquel je ne m'attendois pas. Jenni, qui m'y ſervoit de Géoliere, touchée de mon état, ſenſible à mes bontés, plus encore peut-être à mes préſens, que je ne lui faiſois pourtant dans aucune vûe de la ſéduire, me parla un jour avec attendriſſement de ma ſituation, m'en plaignit avec intérêt, & m'offrit avec empreſſement ſes ſervices. Son zèle me parut d'abord ſuſpect; je crus que c'étoit un nouveau piége de Madame Hervins. Cette fille étoit à elle depuis plus de trois ans : quelle apparence qu'elle l'eût fait placer auprès de moi, ſans être bien aſſurée de ſa fidélité ! Malgré donc toutes ſes avances, je ne fus avec elle que plus réſervée ; elle en démêla la cauſe, travailla à la détruire, & y réuſſit.

La confiance une fois établie de

part & d'autre, je ſçus d'elle que Madame Hervins avoit intercepté les deux premieres Lettres que je vous avois écrites. Il eſt à obſerver que dans ces deux Lettres-là je n'avois, contre ma coutume, parlé de cette femme en aucune maniere. Cela donna lieu à une étourderie de ſa part, au ſujet de la troiſieme qu'elle me ſurprit, qui auroit pû avoir pour elle de dangereuſes ſuites. Voici ce que m'en apprit Jenni, que ſa Maitreſſe, imprudente, comme le ſont ordinairement toutes les femmes à intrigues, en avoit inſtruite, moins par confiance que par indiſcrétion.

Madame Hervins, en ſortant de l'appartement où elle m'avoit laiſſée, rencontra mon pere, à qui elle remit la Lettre en queſtion, dont elle n'avoit eu le tems que de parcourir

quelques feuilles , qui vraiſemblablement ne ſe trouverent point celles où je parlois d'elle avec ſi peu de ménagement. Milord d'Herford , en ſa préſence , la lut tout haut d'un bout à l'autre. Il eſt né méfiant & jaloux. Le long article qui traitoit de l'état actuel de Madame Hervins , & de la part que le Public y donnoit à Sir Thomlay , le frappa. Quelque effort qu'il ſe fît pour cacher l'impreſſion qu'il en recevoit , la pénétrante Hervins , accoutumée à lire dans ſon ame , la démêla aiſément : imaginez l'inquiétude qu'elle en a dû prendre. Mon pere , dit-on , lui avoit promis de l'épouſer , ſi elle accouchoit d'un fils. Quoi qu'il en ſoit , & quelque fondées que fuſſent ſes craintes , habile dans l'art de feindre , elle ſçut les diſſimuler ; & comptant ſur ſon adreſſe , peut-être même plus en-

core ſur la foibleſſe de ſon Amant, ſans lui donner lieu de lui expliquer ſes ſoupçons, elle s'appliqua à les détruire. Rien n'y contribua davantage, que la modération qu'elle fit paroître à mon égard. Loin de montrer du reſſentiment, & d'aigrir celui de mon pere contre moi, elle travailla à l'appaiſer : elle fit plus ; la rupture de mon mariage avec Sir Thomlay ayant éclatée, elle parla vivement en faveur de Milord d'Oſſémond. Mon pere n'ayant rien voulu entendre à ce ſujet, elle le preſſa avec tant d'inſtance de m'accorder au moins un délai pour me réſoudre à épouſer le Chevalier Holfold, qu'elle me fit obtenir ſix mois. Je ne ſçais pas bien ſi tout ce manége, & une infinité d'autres petits moyens, qu'il eſt inutile de vous détailler, ont détruit, ſans retour, tout ſoupçon

dans le cœur de Milord d'Herford ; c'eſt ce dont inſtruira la ſuite de l'événement qui ſe prépare. Quoi qu'il en réſulte, rien ne me ſurprendra ; je m'attends à tout.

Mais, pour en revenir à ce qui me regarde, ce fut encore à Madame Hervins que je dus la fin de ma priſon, & la permiſſion de reparoître devant mon pere, après quinze jours d'exil dans ma chambre : je m'attendois de ſa part, aux plus amers & aux plus ſanglans reproches, & je n'en eſſuyai qu'une réprimande ſéche & froide, qui ne me punit que davantage. Depuis, il n'a été queſtion ni du paſſé ni de l'avenir : on ne parle pas plus de Sir Thomlay, que ſi on ne l'avoit jamais connu ; on ne dit rien non plus du Chevalier Holfold : je ſçais cependant qu'il eſt attendu ici ; qu'il y a même long-

tems qu'il y ſeroit, ſans un grand procès qui le retient depuis plus de ſix mois, dans je ne ſçais quelle Province : mais qu'il demeure ou qu'il vienne, cela m'eſt à peu près égal; mon parti eſt pris. La déſeſpérante froideur dont mon pere continue de m'accabler, m'y affermit chaque jour. Je ne craignois rien au monde que la perte de ſa tendreſſe; je l'ai faite, je n'ai plus rien à ménager.

A l'égard de Madame Hervins, ſa conduite avec moi ne ſe reſſemble plus; elle y met autant d'égard & d'attention; qu'elle y en mettoit peu auparavant. Vous croyez bien que je ne m'en tiens avec elle que plus ſur mes gardes. Sa haine, voilée & contrainte, ne m'en paroît que plus à redouter : elle connoît ma façon de penſer pour elle; elle la

mérite ; elle ne me la pardonnera jamais...... Monſieur Hyde m'envoye dire par Jenni, que c'eſt aſſez d'avoir paſſé près de neuf heures de ſuite à écrire, qu'il me ſupplie de diſcontinuer un inſtant, qu'il a néceſſairement à me parler. Comment trouvez-vous qu'il ne prenne pas la peine de venir, & qu'il me donne celle de l'aller joindre ? Mais j'y cours : c'eſt peut-être une Lettre de vous qu'il a à me donner. Sans adieu, ma chere Sophie. Ne voilà que ſix heures : malgré le cahier bien rempli, vous n'en êtes pas encore quitte ; il me reſte bien du tems juſqu'à minuit, & je n'en compte point perdre.

LETTRE X.

DE LA MÊME.

Onze heures du ſoir.

CE n'eſt point de vous qu'il vient d'être queſtion, ma chere Sophie; & quand je vous aurai dit ce que c'eſt, vous ne croirez peut-être pas que je m'en trouve à peine dédommagée : rien cependant de plus réel. Mais écoutez mon aventure de ce ſoir.

Je deſcends avec le plus grand empreſſement, dans la perſuaſion que c'eſt une de vos Lettres que le Chevalier va me remettre : j'arrive dans une grande ſalle baſſe, où on me dit qu'il m'attend : je ſuis à peine entrée, que la porte ſe ferme, & que deux figures d'homme m'embraſſent tour à tour, avec une vivacité ſans

égale, tandis qu'une troiſieme à mes genoux, ſaiſit mes mains, & les accable d'autant de baiſers qu'il lui plaît, ſans que l'étonnement, la frayeur même, me permette d'oppoſer à tout cela la plus foible réſiſtance.

Mais figurez-vous quel ſentiment a dû ſuccéder à ma ſurpriſe, lorſque Monſieur Hyde, qui, ſans doute, en redoutoit l'effet, après avoir été prendre ſur la cheminée l'unique bougie qui éclairoit l'appartement, eſt venu gravement, ſans prononcer un ſeul mot, & de l'air que vous lui connoiſſez, ſa bougie à la main, éclairer l'endroit de la ſcène & m'en faire reconnoître les acteurs, pour Charlotte & ſon mari dans les bras deſquels j'étois, & Milord d'Oſſémond à mes pieds : il y a plus de ſix mois que je n'avois vû les uns,

près de trois que je n'ai vû l'autre. Jugez de la joie & de la satisfaction de tous.

C'est au Chevalier à qui nous la devons : il sçait que Sir Carpenter & sa femme ne sont connus de personne à Lanceston. Instruit hier matin de la partie de campagne d'aujourd'hui, ainsi que du projet que j'avois formé de n'en point être, il a secrettement envoyé à Wartel, qui n'est qu'à trois milles d'ici, en prévenir Charlotte, qui a saisi cette occasion de me voir. Milord d'Ossémond se trouvant chez elle, a cru pouvoir aussi en profiter. A cause de lui, & pour être moins remarquée, Charlotte a imaginé de se mettre en homme, & de n'arriver ici que le soir avec ses deux compagnons de voyage. Ils ont bien fait de ne se montrer que la nuit ; la grossesse

avancée de la jeune Ladi rendant ſon déguiſement très-apparent, & dans le vrai, fort ridicule.

Monſieur Hyde les a fait paſſer dans la maiſon pour trois de ſes amis, qui partent pour s'aller embarquer à Plimouth. Hélas! peut-être Milord d'Oſſémond s'y embarquera-t-il effectivement bientôt. Depuis long-tems Miladi d'Helfeld ſollicite pour lui un poſte conſidérable dans nos colonies, qu'elle eſt, dit-on, au moment d'obtenir : cependant, comme depuis plus d'un an il en eſt queſtion, que cette affaire a toujours été à l'inſtant de ſe conclure, & qu'elle ne l'eſt pas encore, j'eſpere toujours qu'elle ne le ſera point. Loin de faire des queſtions ce ſoir à ce ſujet, j'ai au contraire prié qu'on ne m'en parlât pas : la ſeule idée de ce voyage me déſeſ-

pere; ce ſera bien aſſez de s'en occuper, s'il doit avoir lieu. Mais à propos de colonies, Charlotte m'a informée en particulier d'une choſe que Miladi lui a appriſe, qui, en me confirmant dans l'idée que je m'étois formée de celle de mon pauvre oncle, m'a renouvellé tous les regrets de ſa perte.

Rappellez-vous, ma chere Sophie, ce que je vous ai mandé de ſes dernieres volontés; la condition à laquelle il m'a inſtituée ſon héritiere, le refus de Milord d'Herford de s'y ſoumettre, & ce Fréderic Will, Négociant à la Jamaïque, nommé, en ce cas, héritier à ma place.

Hé bien! cet homme, auſſitôt qu'il a eu reçu la renonciation à la ſucceſſion de mon oncle, que mon pere m'a fait faire, a écrit à Miladi d'Helfeld, & lui marque qu'il ſe trouve

obligé de lui révéler que le Teſtament en queſtion, qui le déſigne héritier, n'eſt qu'un moyen dont s'étoit ſervi mon oncle, pour voiler ſes véritables intentions; que, pour de ſecrettes raiſons, qu'il n'avoit point expliquées, ſon deſſein avoit été que ſa fortune, au défaut de la clauſe qui me l'aſſuroit, paſſât en entier à Milord d'Oſſémond; qu'en conſéquence, il ſupplioit Miladi d'engager le Comte à lui preſcrire l'emploi des fonds appartenans à Milord d'Ormond, qu'il ſe trouvoit avoir entre les mains, provenans d'une ſomme qui lui avoit été confiée il y avoit plus de vingt ans, & qu'il avoit fait valoir dans ſon commerce avec tant de bonheur, que ce capital, qui, dans ſon principe, n'avoit été que de ſept mille livres ſterling, ſe trouvoit actuellement monté à près de cinquante

cinquante mille ; qu'aussitôt qu'il auroit reçu des ordres, il prendroit des mesures pour faire passer ces fonds en Angleterre, ou en tout autre lieu qu'il conviendroit de lui indiquer. Cette lettre communiquée à Milord d'Osfémond, il y répondit sur le champ, par un refus de la succession offerte, qu'à supposer qu'il fût vrai qu'elle le regardât, ajouta-t-il, il n'accepteroit que pour la remettre à l'héritiere naturelle ; qu'au reste, d'après le procédé de Monsieur Will, il ne croyoit point lui devoir rien prescrire ; qu'ainsi, il restoit entierement le maître de faire à cet égard ce que sa probité ne pouvoit manquer de lui inspirer. Le résultat de cette déclaration & de cet abandon de part & d'autre, selon une seconde lettre du Négociant à Milord d'Osfémond, doit être que

cet homme ſaiſira la premiere occa-
ſion ſûre qui ſe préſentera pour me
faire paſſer le dépôt qu'il prétend
lui avoir été confié, auquel il doit
joindre un déſiſtement en forme de
la qualité d'héritier que le Teſta-
ment lui donne. Je ſuis fort aiſe que
Charlotte m'ait prévenue à ce ſujet ;
je vais très-diligemment écrire à
cet honnête-homme, pour lui décla-
rer à mon tour, que rien au monde
ne me déterminera à aller contre ce
que je connois des intentions de mon
oncle ; qu'ayant mis une condition
à ſes bienfaits, je ne puis, je ne
dois ni ne veux en jouir qu'elle ne
ſoit remplie : (Eh ! mon Dieu ! qu'en
ferois-je ſans elle ?) qu'ainſi, je le
ſupplie, par le reſpect qu'il doit aux
dernieres volontés de ſon ami, de
continuer au moins d'être dépoſi-
taire de la fortune qu'il refuſe ; le

tems amenera peut-être un évenement qui engagera Milord d'Offémond à l'accepter. Mais pour le coup, il est tems de vous laisser tranquille ; voilà, de bon compte, près d'onze heures que je vous étourdis : je commence à m'appercevoir que c'est assez : je souhaite que vous ne trouviez pas que c'est beaucoup trop. . . . Un Exprès vient dans l'instant annoncer de la part de mon pere qu'il n'arrivera pas aujourd'hui, parce que Madame Hervins s'est trouvée fort mal : tant pis pour vous, ma chere Sophie. En mettant demain matin en ordre l'*In-folio* pour le faire partir, je pourrai bien l'augmenter encore de quelques pages ; mais pour ce soir, adieu.



LETTRE XI.

DE LA MÊME.

5. Janvier, 10. heures du matin.

AH! que je ſuis triſte, affligée, ma chere Sophie! Je viens d'apprendre une nouvelle qui me déſole. Milord d'Oſſémond ſort d'ici; il y eſt depuis ſept heures du matin. Hier en s'en retournant avec Charlotte & ſon mari, ils ont rencontré ſur la route l'Exprès de mon pere, ont reconnu ſa livrée, l'ont queſtionné; & ayant appris de lui le ſujet de ſon meſſage, le Comte, malgré tout ce que Charlotte a pu lui dire, a rebrouſſé chemin, & eſt revenu à Lanceſton, où il a couché; & ce matin, dès les ſix heures, il s'eſt, ſous je ne

ſçais quel nom, fait annoncer à M. Hyde, qui a été très-ſurpris de le revoir, & qui l'a fort ſérieuſement grondé de ſon imprudence : mais, hélas ! la circonſtance le rend bien excuſable. Bientôt nous ne nous verrons plus. Des mers, un eſpace immenſe va nous ſéparer. Cette place dans les Colonies, dont je vous parlai hier, que Miladi ſollicitoit depuis ſi long-tems, que j'eſpérois qu'elle n'obtiendroit jamais, eſt accordée, ma chere Sophie. Milord d'Oſſémond, ce matin, n'a pu me le cacher, non plus que les préparatifs qu'on fait pour ſon départ. Dans quinze jours il va à Londres remercier la Cour : dans ſix ſemaines il doit s'embarquer. Cette cruelle abſence, dont la ſeule idée me glace d'effroi, ſera cependant mon ouvrage ; puiſqu'il eſt certain qu'il dépen-

droit de moi de l'empêcher. Mais le puis-je, & le dois-je? Miladi d'Helfeld la regarde comme la voie la plus sûre, non-seulement pour conduire Milord d'Offémond à la plus brillante fortune, mais encore pour le faire rentrer dans tous les droits de sa naissance. La réhabilitation de la mémoire de son pere, à laquelle on travaille depuis tant d'années sans succès, sera, assure-t-on, le prix des services du fils. Mais c'est trois ans d'expatriation qu'on exige.... Trois ans! Eh! les pourrai-je vivre? Quels dangers ne va-t-il pas courir?... A deux mille lieues de moi! dans un climat mal sain, qui m'a déja coûté mon oncle! Dieu! s'il alloit encore me coûter mon amant! Cette crainte affreuse me déchirera sans cesse: la supporterai-je?.... Le désespoir dont le Comte m'a vu

pénétrée, l'a touché jusqu'au fond de l'ame. Nous avons long-tems été à nous regarder en silence. Mes larmes, à la fin, se sont ouvert un passage : en vain j'ai voulu les retenir ; elles ont échappé avec violence. Milord d'Ossemond n'a pu s'empêcher d'y mêler les siennes : ensuite se faisant effort pour parler, l'état où je vous vois est au-dessus de mes forces, m'a-t-il dit, ma chere Henriette ; de grace, ménagez ma foiblesse ; & par pitié, cachez-moi vos pleurs. Mais après tout, pourquoi en répandre ? N'est-ce pas vous qui faites ma destinée ? ne dépend-elle pas de vous ? Vous désapprouvez ce voyage : hé bien ! il le faut rompre. Quels que soient les avantages qu'il doit me procurer, doutez vous que je balance un instant à les sacrifier à votre repos ? Eh ! dans quelle espé-

tance me suis-je résolu à le faire ? Est-ce dans la vue d'acquérir des biens que je méprise ? de mériter des honneurs que je dédaigne ? Est-ce même cette raison qui, sans vous, auroit été si puissante sur mon cœur, de travailler à rendre à la mémoire d'un pere sa gloire indignement flétrie ? Que je rougirois de l'avouer, si j'aimois une autre que vous ! C'est l'amour seul qui m'a déterminé : j'ai cru qu'en fournissant à un cœur comme le vôtre une nouvelle raison de m'estimer, c'étoit lui en fournir une de m'aimer davantage. J'ai cru encore ôter à votre pere un de ces prétextes de haine, que possédant une fortune, qu'étant rétabli au rang de mes ancêtres, il vous pourroit à la fin pardonner mon bonheur, & y consentir peut-être. Voilà mes seuls motifs, ma chere

Henriette, a-t-il ajouté ; je les ſoumets à votre jugement : prononcez au reſte ; & quoi que vous décidiez, ſoyez ſûre d'être exactement obéie.

M. Hyde, témoin de ce triſte entretien, & qui aime le Comte de la plus ſincere amitié, craignant ſans doute de notre mutuel attendriſſement que la raiſon, moins que l'amour, ne préſidât à notre derniere réſolution, nous a fait, quoiqu'avec ménagement, les repréſentations les plus fortes ſur le danger d'écouter l'un, au préjudice de l'autre. Je ne vous rapporte point tout ce qu'il nous a dit à ce ſujet. Il ſuffit que vous ſçachiez, ma chere Sophie, que s'il n'a pu réuſſir à nous conſoler, il eſt parvenu au moins à nous convaincre. L'amour de Ladi Walmer, & ce que nous avions à en craindre, a été un de ſes plus forts

argumens, & celui, je l'avoue, qui m'a le mieux persuadée, d'autant plus que j'ai appris par Jenny, que depuis le séjour de Miladi d'Helfeld dans notre Province, sa sœur entretient un commerce secret avec Madame Hervins. Sans imaginer les raisons de leur intimité, ni comment elle nous pourroit nuire, je m'en méfie, & je la crains.... J'entends un carrosse. C'est mon pere. Quoi! déja!... Adieu donc: je suis peu en état de paroître: je vais me faire mettre au lit. Ah! pour le coup aujourd'hui, en disant que je suis malade, je dirai vrai. Si rien n'est changé aux arrangemens qui ont été pris, nous devons retourner demain à Herval. Je le voudrois; la Terre de Miladi d'Helfeld en est moins loin que d'ici.

Fin de la troisieme Partie.

MÉMOIRES,

EN FORME

DE LETTRES,

DE DEUX JEUNES PERSONNES

DE QUALITÉ.

Par l'Auteur du *Danger des Liaisons.*

QUATRIEME PARTIE.

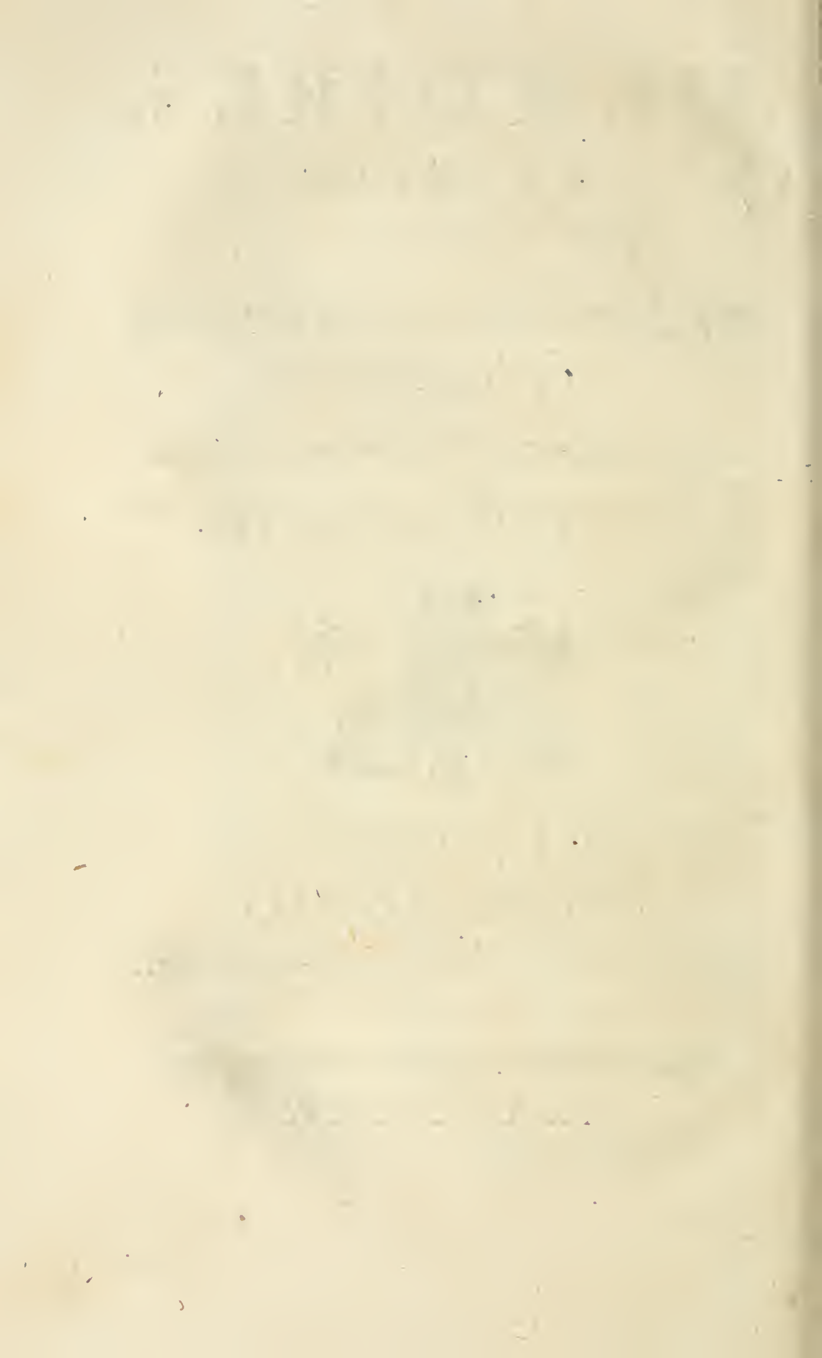


A LA HAYE;

Et se trouvent A PARIS,

Chez ROBIN, Libraire, rue des Cordeliers, près celle de la Comédie Françoise.

M. DCC. LXV.





MÉMOIRES, *EN FORME* DE LETTRES, DE DEUX JEUNES PERSONNES DE QUALITÉ.

PREMIERE LETTRE.

D'HENRIETTE.

Au Château d'Herval, 25 Janvier.



DE quelle vive joie mon cœur est pénétré, mon aimable Sophie! le Chevalier vient de me remettre à l'instant, avec votre lettre du 15 Décembre,

le petit billet que vous avez eu la tendre attention de me faire écrire le 29 : recevez-en un million d'actions de graces : quel plaiſir il me cauſe ! enfin, la voilà donc reçue cette nouvelle ſi impatiemment attendue, & ſi ardemment déſirée ! vous êtes mere, &, ſelon mes ſouhaits, vous l'êtes d'un fils ; il ſe porte bien, & nul accident fâcheux n'eſt plus à redouter pour vous. Vous avez prévu à cet égard mes inquiétudes, & me les avez épargnées, en ne me faiſant écrire que le neuvieme jour. Que vous êtes bonne, & que je ſuis reconnoiſſante !

Puiſſe cet heureux évenement, dont je vous félicite de toute mon ame, faire & votre conſolation préſente, & votre bonheur à venir ! Je ſuis aſſurée de l'une, j'ai prédit l'autre, & continue à l'eſpérer. Qu'a

paru penſer, & qu'a dit M. de Valmire ? A-t-il montré de la ſenſibilité & de la joie ? Je compte bien-tôt recevoir une ſeconde lettre qui m'inſtruira des détails, & me confirmera votre parfait rétabliſſement. Notre Chevalier eſt, à ſa maniere, tout auſſi enchanté que je le ſuis ; il a l'air preſque gai ; il m'a même ſemblé l'avoir vû ſourire en liſant l'intéreſſant billet : jugez de l'impreſſion qu'il lui a faite ; jugez auſſi de celle qu'il m'a faite à moi : je l'ai reçu un inſtant avant le dîner : Madame Hervins, du commencement à la fin, n'a ceſſé de parler du départ de Milord d'Oſſémond pour les Colonies, dont la nouvelle eſt répandue : dans toute autre circonſtance que n'aurois-je pas ſouffert ? Hé bien ! j'ai penſé à vous, & j'ai eu le courage de l'entendre ſans montrer trop de triſteſſe,

ſans même, je crois, trop en ſentir.

Le Comte cependant doit être parti ce matin pour Londres: il va faire des remerciemens, & recevoir des ordres pour ſon voyage. . . J'ai tout riſqué pour le voir: l'expédient eſt de l'invention de Jenni; il eſt imprudent, il eſt dangereux; je m'en ſervirai pourtant encore: hélas! j'en ferai ſi peu uſage! . . . . Mais nous nous entretiendrons de cela une autre fois.

Nous ſommes de retour ici du 8; le Chevalier Holfold y eſt attendu le 30: il vient de perdre ſon procès; il va manquer ſon mariage; en vérité, cet homme n'eſt point heureux.

Mon pere, ſans autre explication, en me l'annonçant, m'a conſeillé de le bien recevoir; mais ce conſeil, par le ton dont il a été donné, a valu toutes les explications du monde: heureuſement, j'ai deux mois encore

du délai qui m'a été accordé, & j'ai imaginé un moyen qui le prolongera peut-être.

Quoique ma réſolution ſoit ſûrement inébranlable, j'appréhende les violentes ſecouſſes. Malgré toute l'indifférence de Milord d'Herford, je ſens qu'une déſobéiſſance formelle coûteroit à mon cœur autant qu'à mon caractère : j'éviterai d'en venir là, ſi je puis, & je crois le pouvoir ; l'opinion que j'ai de l'ame du Chevalier Holfold, m'en donne l'eſpérance . . . . mais vous ſaurez tout cela un autre jour, ma chere Sophie; je ne veux point vous aſſommer aujourd'hui d'une trop longue lettre. Adieu; ménagez bien votre ſanté ; faites-m'en ſouvent donner des nouvelles, & auſſitôt que vous le pourrez, donnez-m'en vous-même ; deux mots ſeulement, que je voye de vo-

tre écriture, & je ſerai contente.

Le Chevalier, toujours très-circonſpect, n'oſe vous écrire, de crainte d'être incommode ; mais quoiqu'il *ne diſe mot, il n'en penſe pas moins*, & me charge de vous en aſſurer. Un baiſer à l'enfant de ma part; j'en envoie mille à ſa charmante mere.



LETTRE II.

DE LA MÊME.

Au Château d'Herval, le 6 Mars.

JE reçois un billet qui m'aſſure que vous vous portez bien, ma chere Sophie; mais ce billet n'eſt point de vous; jugez s'il peut me tranquilliſer : c'eſt un mal de bras, dit-on, qui vous empêche d'écrire; mais, mon Dieu ! qu'eſt-ce donc que ce mal-là ? une ſuite de couches ſans doute. Vous ne vous ſerez point aſſez ménagée; vous aurez pris l'air trop tôt. . . . . . Ma chere Sophie, que je ſuis inquiette! faites-moi écrire ſouvent, mais très-ſouvent, je vous conjure. . . . . . Ce pauvre Hyde, il m'a vu ſi allarmée, que, ſi j'avois

voulu l'en croire, il ſeroit parti ſur le champ pour m'aller chercher de vos nouvelles ; & il s'en eſt fallu de très-peu, mais de très-peu, en vérité, que je n'aye accepté ſa propoſition. Guériſſez vîte, ſinon je ne réponds pas qu'il ne ſe trouve un matin à la poſte, à la place d'une lettre : il feroit, j'eſpere, plus de diligence que le billet que je viens de recevoir ; il eſt du 13 Janvier, nous ſommes au 6 Mars : pourquoi donc ce retard ?

Hé bien ! le Chevalier Holfold eſt ici depuis cinq ſemaines : la bonne, l'honnête, la vertueuſe créature! qu'il eſt digne d'eſtime ! que je lui dois de reconnoiſſance ! Chaque jour on lui découvre de nouvelles vertus ; j'ai toujours à-peu-près rendu juſtice à ſon caractère, & vous ſavez que je vous en ai dit du bien ; mais il faut convenir que j'étois loin de la rendre

à son esprit : le jugement que j'en porte, à présent que je pense le connoître, est qu'on peut en avoir autant, & qu'il ne se peut pas qu'on en ait davantage. La simplicité de son extérieur, jointe à celle de ses discours, m'a d'abord fait m'y méprendre ; je ne lui ai cru précisément que celui qu'il laissoit paroître.

L'erreur étoit excusable ; j'arrivois nouvellement de France, où tout l'esprit qu'on semble avoir n'est pas toujours tout celui qu'on a : j'avois à ce sujet trouvé souvent à rabattre, & il ne m'étoit point arrivé encore d'avoir à augmenter.

Mais je reviens au Chevalier Holfold : tout a changé de face à Herval depuis son arrivée : très-peu de temps après, mon pere a commencé à me marquer de la bonté, & je suis sûre, qu'avant qu'il soit peu,

il me marquera de la tendresse. Charlotte est venue voir sa mere; & en a été reçue, au moins en apparence, assez bien. J'ai eu la permission d'aller à Wartel passer deux jours, & la jeune Carpenter, après ses couches, reviendra ici passer quelques mois.

Tout cela est l'effet des soins du digne ami de mon pere: il n'est point d'homme au monde qui possede, comme lui, le secret de faire mouvoir les autres; on diroit qu'il dispose des volontés, & qu'elles n'ont la liberté d'agir qu'autant que la sienne la leur laisse.

Cet ascendant, au reste, qu'il sçait prendre, ne se laisse ni appercevoir, ni ne se fait sentir: on croit toujours avoir fait seul le bien qu'il engage à faire.

Tel est le Chevalier Holfold; si

je n'aimois pas Milord d'Osſémond, en vérité, je penſe que je pourrois l'aimer. Mais cet homme qui peut tout ſur les eſprits, malheureuſement pour lui, & pour moi peut-être, ne peut rien ſur les cœurs. Hélas! ma chere Sophie, c'eſt que le ſentiment ne ſe raiſonne point; qu'il s'inſpire, & ne ſe perſuade pas; qu'il eſt indépendant de nous-mêmes: comment pourroit-il dépendre d'un autre?

Quoi qu'il en ſoit, je ſuis actuellement aſſurée que je n'ai rien à redouter de celui que reſſent pour moi Sir Holfold: je vois ſon amour avec chagrin, parce qu'il le tourmente. Que je l'eſtime! je peux même dire que je l'aime, & que, les droits de Milord d'Osſémond réſervés, il n'eſt rien que je ne fiſſe pour le voir auſſi heureux que je déſire qu'il le ſoit, & que, dans le

vrai, il mérite de l'être. Mais pour ce qui me regarde, je ſuis ſans aucune inquiétude. Il ſçait le ſecret de mon cœur. Dès Londres, dans le tems où Milord d'Oſſémond étoit reçu chez mon pere, il l'avoit pénétré. Peut-être bien ſe flatte-t-il que ſa tendreſſe pour moi, ſur-tout ſa conduite, & la reconnoiſſante amitié que je lui témoigne, jointe à la circonſtance de l'éloignement du Comte, à la longueur de ſon abſence, au peu d'apparence d'obtenir jamais le conſentement de Milord d'Herford; que tout cela enfin pourra, avec le tems, opérer en moi quelque changement favorable pour lui. Je ne chercherai certainement pas à fortifier cet eſpoir; ne le voulant point remplir, je croirois faire une indignité : mais ce ſeroit auſſi commettre une imprudence que de

travailler à le détruire entierement.

Le Chevalier Holfold eſt, ſans contredit, le plus honnête-homme qui ſoit au monde, & l'eſt dans toute la ſignification du mot ; mais il eſt mon amant, & amant très-paſſionné ; & j'avoue qu'il faut toute la haute opinion que le premier de ces titres m'inſpire, pour calmer les craintes que l'autre me donne. Cependant, après ſon procédé, il y auroit eu de l'injuſtice à en conſerver à un certain point.

Sur la déclaration que j'avois réſolue de lui faire, & qu'en effet je lui ai faite, il y a quinze jours, de ce qu'un engagement me coûteroit actuellement à prendre, il a, ſans héſiter, parlé ſur le champ à mon pere, & en a obtenu, qu'il le laiſſeroit abſolument le maître du tems de notre union ; c'eſt-à-dire,

me dit-il en me rapportant ſa réponſe, que vous en voilà abſolument maitreſſe Je vous remets, ſans aucune réſerve, tous les droits que me peut donner ſur vous, & la volonté, & la parole de Milord d'Herford. Croyez que je n'ai reçu l'une, que dans la vue de vous ſouſtraire à l'autre, & de vous garantir pour jamais de toute eſpece de perſécution. . . . . Point de remerciement, je vous ſupplie, charmante Henriette, continua-t-il vivement, jugeant à mon air ſatisfait, que je me diſpoſois à lui en faire : ah! en me faiſant connoître tout le prix que vous attachez au ſervice que je viens de vous rendre, vous m'allez peut-être faire regretter de vous l'avoir rendu. En achevant ces mots, il me quitta bruſquement, & me laiſſa réfléchir que contraindre ma reconnoiſſance, étoit

en effet la meilleure preuve que je pouvois lui en donner : auſſi n'en a-t-il point été queſtion. Lui, de ſon côté, ne m'étourdit point trop de ſon amour. Il eſt vrai que j'évite, autant que je puis, les occaſions de me trouver ſeule avec lui, & qu'il a la délicate honnêteté de ne les point trop chercher.

Telle eſt ma ſituation actuelle, ma chere Sophie. Vous voyez que, ſans ce maudit voyage de Milord d'Oſſémond, elle ne ſeroit point trop malheureuſe. Mais ce voyage, mon Dieu ! qu'il me tourmente ! le ſoutiendrai-je ? je ne le crois pas.... Il eſt au reſte différé juſqu'à la fin du mois prochain ; c'en eſt près de deux encore : hélas ! qu'ils paſſeront vîte ! Avant celui qu'il a fait à Londres, j'ai riſqué de le voir..... C'eſt d'une imprudence impardonnable : mais

je comptois qu'il alloit partir, & partir tout de ſuite. . . . Il y a un grand parc à Herval. Ce parc a une iſſue dans la campagne. Jenni, par un Jardinier, a trouvé le moyen d'en avoir une clef : elle en a fait faire une, qui nous a ſervi deux fois avant le départ pour Londres, & une depuis le retour ; mais qui, j'eſpere bien, ne nous ſervira pas davantage. . . . . Ah ! ma chere Sophie, qu'on prévoit peu, dans les commencemens d'une paſſion, tout le chemin qu'elle nous engagera de faire! Qui m'eût dit que la mienne m'auroit conduite auſſi loin, & que je pourrois imaginer qu'il eſt poſſible qu'elle me mene beaucoup plus loin encore ?... Mais heureuſement je ſuis ſur mes gardes; je connois ma foibleſſe . . . . je ne l'expoſerai plus. Déterminément, & quoi qu'il m'en

coûte. je ne reverrai le Comte que la veille de son départ, à moins que, d'ici là, nous ne puissions nous voir chez Charlotte, en sa présence, & celle de son mari. Si vous sçaviez l'idée qui lui est venue, la proposition qu'il a osé me faire, combien ses larmes, son désespoir, la rendoient dangereuse, & mon refus difficile! . . . . Mais l'accepter, ce seroit le perdre. Mon pere a du crédit: que ne feroit il pas ? . . . que ne se permettroit pas sa haine? . . . Non, nous ne serons jamais l'un à l'autre par ce moyen. . . . Qu'il parte seul. . . . qu'il suive le plan de fortune qui lui est tracé; qu'il obtienne la justification de son pere; je travaillerai pendant ce tems-là à gagner le mien. . . . Peut-être que le Chevalier Holfold se contentera, à la fin, des sentimens qu'il est en mon pou-

voir de lui accorder. Je ne ſcais ; mais je l'eſpere ; & ſi cela arrive, il a ſur l'eſprit de Milord d'Herford un ſi prodigieux aſcendant, qu'il n'eſt rien que je n'en puiſſe attendre.... Mais adieu ; j'oublie que vous êtes malade ; qu'une trop longue lettre peut vous fatiguer. Mon Dieu ! mon Dieu ! quand en recevrai-je donc une de vous ? Ce mal de bras m'allarme prodigieuſement : je crains qu'il ne ſerve de prétexte à un mal plus dangereux. Embraſſez cent fois votre enfant pour moi. Prononcez-lui ſouvent le nom d'Henriette : il faut de bonne heure l'accoutumer à l'entendre, ainſi que ſon cœur à l'aimer. Adieu, adieu.

LETTRE III.

DE LA MÊME.

Au Château d'Herval, 15 Mars.

C'Eſt ſans fin, ſans ceſſe , que je vous étourdis , ma chere Sophie. Mais, hélas ! les ſeuls plaiſirs que je puiſſe goûter , ſans aucun mélange d'amertume , ſont ceux que notre amitié me procure. Paſſez-moi donc de les multiplier auſſi ſouvent qu'il m'eſt poſſible.

Mon pere eſt à la campagne d'hier matin, avec le Chevalier Holfold : Madame Hervins eſt malade d'hier au ſoir. Selon les bruits publics, l'évenement qui doit terminer cette maladie, peut en amener un bien glorieux pour elle. On prétend être ſûr que Milord d'Herford l'épouſera,

ſi elle accouche d'un fils ; &, dans le vrai, je n'en doute pas, un des plus vifs regrets de mon pere ayant toujours été de ne point avoir d'héritier de ſon nom. Ce que peut la vanité ſur les hommes, ma chere Sophie ! Voyez combien ce qu'elle leur inſpire, l'emporte ſur ce que doit même leur inſpirer la Nature ! Quel que puiſſe être cet enfant, Milord d'Herford eſt ſans doute perſuadé qu'il lui appartient. Comment, dans cette perſuaſion, peut-il croire devoir à une eſpece, ce qu'il penſe pouvoir refuſer à l'autre ? . . . Mais j'oublie que c'eſt mon pere qui donne lieu à cette réflexion, & que je ne devois pas me permettre de la faire.

Le Chevalier Holfold juge ce mariage, ainſi que tout le monde ; mais la crainte que la circonſtance du mien avec lui ne faſſe naître à

mon pere un ſoupçon injurieux ſur le motif de ſes repréſentations à cet égard, l'empêche de lui faire connoître tout ce qu'il en penſe. Il lui en a aſſez dit cependant, pour l'engager à tenir ſecrette cette ridicule union, tant que l'intérêt de l'objet qui le doit déterminer à la former, n'exigera pas qu'elle éclate. Je crois, au reſte, que vous me connoiſſez aſſez, pour être certaine que, ſi elle pouvoit honorer Madame Hervins, ſans deshonorer mon pere, j'en ſerois peu affligée.... Jenni, dans l'inſtant, m'annonce qu'il arrive; il ne peut revenir plus à propos: à l'inſtant même auſſi, Madame Hervins vient d'accoucher, & c'eſt d'un fils.... Adieu; je vais au-devant de mon pere. Ce ſoir je fermerai ma lettre.

LETTRE IV.

DE LA MÊME.

A une heure après minuit.

MOn pere eſt d'une joie de l'évenement du jour, qui ſe démêle aiſément, malgré tous les efforts qu'il ſe fait pour en cacher une partie. En vérité, cette joie eſt ſi vive, & paroît ſi tendre, que je ne doute preſque plus, qu'elle ne ſoit auſſi fondée que lui-même ſe l'imagine. Quelle apparence qu'il la reſſentît, ſi tout ce qu'on a prétendu étoit vrai?

Le Chevalier Holfold cependant, en me conduiſant ce ſoir à mon appartement, m'a appris que la derniere réſolution de Milord d'Herford étoit de différer d'un an ſon mariage, voulant

voulant, lui a-t-il dit, laisser assurer la vie de l'enfant, avant d'assurer son état. Je reconnois là l'effet des soins de Sir Holfold : je suis bien sûre, quoiqu'il n'en convienne point, que cette idée vient de lui, & qu'il l'a inspirée : elle n'operera, au reste, vraisemblablement qu'un retard. Cet enfant, qui n'a encore que quelques heures, a l'air, pour la force, d'avoir plusieurs jours. Je ne suis pas la seule qui en ai fait la remarque, & qui en ai été étonnée.... Enfin, quoi qu'il en soit, il vient d'être baptisé secrettement cette nuit, sans aucune cérémonie. Mon pere m'a fait sonder, pour sçavoir si je voudrois bien le nommer avec Sir Holfold. J'ai accepté la proposition de bonne grace ; il a paru m'en sçavoir gré. Je lui ai donné le nom de Fréderic; c'est celui de Milord d'O--

ſémond. Il faut bien me forger des raiſons pour aimer cet enfant; j'ai eſperé que ce nom en pourroit être une. A propos de Milord d'Oſſémond, il eſt parti ce matin pour Helfeld, près de Douvres, avec Milady & ſa ſœur: ils reviendront quelques jours avant l'embarquement du Comte, qui ſe doit faire à Plimouth. Sans doute que je dois regarder comme un bonheur, la néceſſité où il s'eſt trouvé de faire ce voyage. Il a été au-deſſus de mes forces de tenir contre les perſécutions qu'il m'a faites pour me revoir.

Cette clef, dont je m'étois ſi bien promis de ne plus faire uſage, nous a donc encore ſervi; & l'avant-derniere nuit, mon pere étant abſent, & Madame Hervins malade, je l'ai paſſée entiere dans le

parc...... Que je rougis de l'avouer! mais qu'il s'en est peu fallu que l'ingrat ne m'ait donné occasion de me repentir à jamais de ma coupable complaisance! Comment se peut-il que je lui pardonne le criminel abus que je ne vois que trop qu'il seroit capable d'en faire?.... En vain s'excuse-t-il sur les craintes que l'avenir lui donne. Après tout ce que j'ai fait, tout ce que je fais encore pour les détruire, ces craintes ne sont-elles pas elles-mêmes un crime?.... Les peut-il conserver, sans outrager mon cœur?... Une seule preuve, a-t-il eu l'audace de me dire la derniere fois, est capable de dissiper pour jamais ces allarmes.... Ah! si j'oublie que, pour s'assurer de ma constance, il la croit nécessaire, je fais bien plus peut-

être que de la lui accorder. . . . Mais ne parlons point de lui : hélas ! ne parlons donc de rien. Adieu : de vos nouvelles. Vous pouvez actuellement m'adresser directement vos lettres ; il n'y a plus rien à craindre. Adieu encore.



L E T T R E V.

DE SOPHIE.

A Paris, 22 Avril.

JE me ſuis à peu près doutée, ma chere Henriette, de l'inquiétude que vous cauſeroit ce billet d'une main étrangere : l'appréhenſion d'y ajouter encore, m'a fait attendre que je fuſſe en état de vous écrire moi-même. A préſent, que je me porte preſque bien, je puis vous avouer que j'ai été malade, mais très-ſérieuſement, d'un lait, dit-on, répandu ; j'ai manqué en perdre un bras ; & ce n'eſt que depuis quelques jours que je commence à m'en ſer-vir. Si j'en euſſe été crue, cet acci-dent ne me ſeroit point arrivé : j'a-

vois le plus vif desir d'être la nourrice de mon fils. M. & Madame d'Alanville s'y sont opposés, prétendant que j'étois de beaucoup trop jeune : ils auroient donc dû me le juger de beaucoup trop aussi pour devenir mere. Mais dans le vrai, l'usage, l'embarras, l'ennui, tant pour moi, que pour les autres, de l'emploi que je voulois prendre, voilà, je pense, le motif réel de leur opposition. Qu'en a-t-il résulté? J'ai d'abord couru risque de la vie; ensuite, celui d'être estropiée, & ils ne m'ont rien sauvé de cet ennui & de cet embarras qu'ils ont voulu m'éviter. Mon fils s'éleve dans mon appartement, dans ma chambre même : je ne m'en rapporte à personne, ni le jour, ni la nuit, pour les services qu'il y a à lui rendre : l'innocente créature n'est encore suf-

ceptible que de douleurs : ma continuelle attention ne va qu'à lui en épargner : je ſuis, mille fois au-delà de leur valeur, payée des petites peines que je prends pour lui : premierement, parce que ma tendreſſe en augmente; en ſecond lieu, parce que j'entends dire, qu'on n'a jamais vu un enfant moins pleurer, & moins crier que le mien. Je me perſuade que c'eſt l'effet de mes ſoins; & c'eſt avec un nouveau plaiſir que je les redouble.

Obligée de venir ici, pour ſatisfaire mon pere & ma mere, qui, très-inquiets de mon état, ont abſolument voulu m'y amener, mon fils, comme vous imaginez bien, a été du voyage, & l'a ſoutenu à merveille. Je me ſuis logée près du Luxembourg, croyant, pour lui, cet air le meilleur de Paris.... Mais

voilà l'heure où on le leve pour l'y mener promener. Permettez que je vous quitte un inſtant, ma chere Henriette ; je ſuis toujours le premier & le dernier objet qui frappe ſes yeux : je veux faire en ſorte qu'il ne me puiſſe diſtinguer d'avec ſa nourrice. Si je parviens, ainſi que je l'eſpere, à l'empêcher de l'aimer de préférence, je ſerai moins ſenſible au chagrin d'avoir été forcée de lui en donner une.



SUITE

DE LA MÊME LETTRE.

4 heures après midi.

MOn fils eſt actuellement à la promenade ; je ne puis l'y accompagner : on ne veut point que je prenne l'air. Si ce n'étoit pour lui que je me conſerve, j'aurois bien de la peine à me ſoumettre aux ennuyeux ménagemens qu'on exige : mais ma vie, ma ſanté même, lui ſont néceſſaires ; puis-je n'en pas avoir ſoin ? Le voilà ſorti pour une heure ; je viens paſſer ce tems avec vous, ma chere Henriette. Parlons un peu de vos affaires. Je vois, en reliſant ce que je vous ai écrit, que je ne vous ai encore entretenue que

des miennes, & je vous en demande pardon. Croyez pourtant que les vôtres continuent de m'intéresser vivement; que j'y prends, & y prendrai toujours la plus tendre part. Jugez donc avec combien de plaisir j'ai reçu les bonnes nouvelles que vous m'annoncez, & avec quelle satisfaction je remarque que vous êtes enfin plus tranquille. Selon ce que vous me dites du Chevalier Holfold, je me trouve fondée à en tout espérer, & vous l'êtes à en tout attendre. Je regarde aussi (pour plus d'une raison, je l'avoue,) comme un très-grand bonheur l'éloignement où se voit contraint Milord d'Ossémond. Premierement, lui absent, il est certain que les délais apportés à votre mariage, frapperont moins M. votre pere, & qu'il se prêtera plus aisément à les prolonger : c'est

beaucoup; c'est tout même dans votre position, que d'obtenir du tems. En second lieu, je ne puis vous dissimuler que ces rendez-vous, la nuit, seule dans un parc, (car sans doute vous ne comptez pas Jenny pour un témoin,) me donnent une inquiétude, dont je conviens que je désire ardemment d'être quitte. Ma chere Henriette, avez-vous oublié ce que vous me disiez si bien au sujet de Charlotte, que *la vertu consistoit plus à fuir l'occasion d'en manquer, qu'à triompher de cette occasion*? Comment est-il possible que l'exemple de votre jeune amie ne vous fasse pas trembler? Je trahirois votre confiance, & mes propres sentimens pour vous, si je ne vous faisois pas réfléchir sur le péril où vous avez la témérité de vous exposer. Imaginez l'idée que je m'en forme: j'ai de vous

toute celle que je dois avoir. En vous croyant tout ce que vous devez être, je ſuis très-perſuadée que je ne vous crois ſimplement que ce que vous êtes. Hé bien ! malgré cette juſtice que je vous rends, je ſuis bien plus ſurpriſe de votre victoire, que je ne le ſerois de celle de votre amant : mais, quels que puiſſent avoir été juſqu'à ce jour vos ſuccès, ne vous en méfiez que davantage de vous-même : comptez que le trop fréquent uſage des forces, ne peut manquer de les épuiſer à la fin. Avoir réſiſté juſqu'à préſent, n'eſt point du tout une raiſon pour s'aſſurer qu'on réſiſtera toujours. Vous ne verrez plus, me dites-vous, Milord d'Oſſémond qu'une fois; mais c'eſt cette fois, qui doit être la derniere, qui eſt le plus à redouter. Combien ſon déſeſpoir, & le vôtre, n'aug-

menteront-ils pas le danger de vos adieux ? Rien n'ajoute tant à la ſenſibilité, que la douleur : s'il eſt vrai qu'elle nous rend plus tendres, ne doit-elle pas nous rendre auſſi plus foibles ? Concluez de-là, ma chere Henriette, & achevez de vous dire tout ce que je ne vous dis point ; & ſûrement, tout ce que vous penſez auſſi-bien que moi. . . . . Mais j'entends mon fils, je vais encore vous quitter pour lui. Je vous rejoins dans un moment.



SUITE
DE LA MEME LETTRE.

7 heures du soir.

IL y a deux heures que je brûle de vous rejoindre, ma chere Henriette; & un des plus grands sacrifices que j'aye encore faits à mon fils, & que je lui ferai peut-être jamais, est d'avoir différé à venir vous faire part de la joie vive & tendre qui transporte mon ame : imaginez ce qu'elle doit être. Je crois, oui, je crois que vous avez deviné juste, & qu'il est possible en effet, que mon enfant devienne un jour l'heureux moyen de cette réconciliation que vous m'avez prédite, dont, depuis si long-tems, je ne vous parle

plus ; mais que, connoiſſant mon cœur, vous me rendez bien la juſtice de penſer que je n'ai pas ceſſé de ſouhaiter un ſeul moment.

Ecoutez, mon aimable amie, écoutez ce qui donne lieu à cette eſpérance, ſans ceſſe combattue, jamais détruite, & décidez ſi c'eſt à tort que j'oſe enfin m'y livrer.

Cet après-midi, mon fils étant à la promenade, un jeune homme charmant, à ce que m'ont rapporté mes femmes, (& ſur le champ j'ai reconnu ſon pere), qu'elles n'ont pu me nommer, ne l'ayant jamais vu, après avoir quelques inſtans ſuivi la nourrice, l'a abordée, & tirée à l'écart; les autres n'ont point entendu ce qu'il lui diſoit; ſeulement elles ont obſervé qu'il avoit embraſſé l'enfant pluſieurs fois; qu'il avoit l'air très-attendri, les yeux même

mouillés de larmes ; & qu'en quittant la nourrice, il lui avoit donné de l'argent. Je conjecture que cet argent n'étoit que pour l'engager au silence ; car j'ai eu toutes les peines du monde à le lui faire rompre : mais ayant, par bonheur, imaginé de me servir, pour la faire parler, de l'expédient qu'on avoit employé pour la faire taire, il m'a réussi, & j'ai sçu d'elle enfin, que le jeune homme dont il s'agissoit, lui avoit fait cent questions sur la vie que je menois en Province, sur celle que je menois à Paris, & sur le degré d'attachement que je marquois pour mon fils. Cette femme m'a ajouté, que chaque réponse qu'elle faisoit, valoit à l'enfant une nouvelle caresse, & que c'étoit avec beaucoup de peine qu'il s'en étoit séparé, après lui avoir fait promettre à elle, que chaque fois

qu'elle l'ameneroit promener, elle viendroit à la même heure, dans le même endroit, où il ne manqueroit pas de ſe trouver, pourvu qu'elle ne parlât à perſonne, & ſur-tout à moi, ni de ſa rencontre, ni de ſa converſation avec elle. Hé bien! mon aimable amie, qu'en penſez-vous? Tout cela n'eſt-il pas d'un favorable augure pour l'avenir? Quoi! il ſe pourroit qu'un jour réunis..... Et ce bonheur ſi doux..... ſi ardemment ſouhaité, je le devrois à mon fils!.... Je le lui devrois, ma chere Henriette!.... Ah! concevez-vous combien il augmenteroit de prix; combien il ajouteroit à ma tendreſſe pour mon enfant? Je penſois l'aimer autant qu'il eſt poſſible, & j'ai éprouvé cet après-midi, le recevant dans mes bras, en ſortant de ceux de M. de Valmire, que je peux l'aimer da-

vantage : l'idée des carresses qu'il venoit d'en recevoir, a rendu les miennes mille fois plus vives qu'elles n'avoient coutume d'être : en le pressant contre mon sein, en l'accablant de baisers ; on eût dit que je cherchois la trace de ceux de son pere ; & en me voyant l'en accabler encore, on eût cru que je l'avois trouvée. Un je ne sçais quel sentiment délicieux, inexprimable, a pénétré & rempli tout mon cœur ; l'amour, la Nature, y ont confondu leurs droits ; c'étoit mon époux que j'adorois dans mon enfant ; c'étoit ce même enfant que je chérissois dans mon époux : aucune réflexion attendrissante en faveur de l'un, qui ne tournât à l'avantage de l'autre. . . . . Ah ! puisse, puisse le Vicomte un jour connoître, sentir, partager tous les transports que lui & son fils m'inspirent ! C'est

ſon bonheur, oui, ſon bonheur, bien plus que le mien, qui me le fait ſouhaiter. Adieu, ma chere Henriette ; je ne ferai partir que demain cette lettre : je vous dirai ſi le Vicomte a été exact au rendez-vous : il n'y manquera pas ſans doute : il a vu ſon fils : peut-il ne pas déſirer de le revoir encore ?



SUITE

DE LA MÊME LETTRE.

23 *Avril.*

JE viens de le voir..... oui, de le voir..... tenant ſon fils dans ſes bras.... lui prodiguant les baiſers les plus tendres..... Dieu! ô Dieu! comment ai-je pu me contenir.... ne pas voler à ſes pieds?... Car c'eſt moi, oui, c'eſt moi qui ſuis coupable. Ah! l'amour m'auroit conduit à lui demander grace, & me l'auroit peut-être fait obtenir, ſi le ſaiſiſſement ne m'en avoit ôté la force, ou ſi lui-même, par une fuite précipitée, ne m'en avoit fait manquer le moment..... Ma chere, ma tendre, ma bien-aimée Henriette,

ah ! pour un inſtant, pour un inſtant ſeulement , faites diverſion à tout ce qui vous environne. N'écoutez. . . . ne voyez que moi. . . . ouvrez tout votre cœur à ma joie. . . . Le mien ne la peut contenir : qu'elle ſe répande dans le vôtre. . . . partagez-la ; ſoyez heureuſe. . . . . ſoyez - le de mon bonheur. . . . . c'eſt le moyen de l'augmenter encore. . . . Ecoutez , mon amie.... ſi le délire où je ſuis me permet de m'exprimer. . . . . écoutez l'intéreſſant récit de la délicieuſe ſcène dont je viens d'être le fortuné témoin. . . . Votre ame eſt ſenſible , vous êtes digne de l'entendre.

Mon pere & ma mere ſont ſortis de ce matin ; & en me levant , il m'eſt venu une idée. . . . Ah ! que je me ſçais gré de l'avoir ſuivie ! . . . . Cet après - midi , je me ſuis fait habiller très-ſimplement , & envelop-

per de coëffes, de façon à n'être pas apperçue, accompagnée d'une seule femme inconnue à M. de Valmire, ainsi que celle que j'ai actuellement auprès de moi, qui sont toutes deux de Province : je me suis fait conduire à une porte du Luxembourg, opposée à celle par où on mene ordinairement mon fils, que j'ai donné ordre d'y porter quelques momens après moi. Arrivée à peine au lieu désigné, qui est le plus retiré & le plus solitaire, je l'ai apperçu..... lui.... le Vicomte..... lui-même..... Il paroissoit rêveur, occupé; levoit les yeux de tems en tems; sembloit, des regards, parcourir le jardin; a, dans l'espace de cinq ou six minutes, tiré deux ou trois fois sa montre, avec l'air que donnent l'attente & l'inquiétude.... Comme j'étois attentive à tous ses mouvemens, & comme je

l'en remerciois au fond de l'ame! ... Enfin, l'heure convenue a ſonné, & mon enfant a paru. Le Vicomte a doublé le pas: le plaiſir s'eſt peint ſur ſon viſage: il a avancé vers la nourrice avec empreſſement, &, ainſi que la veille, l'a tirée à part, a pénétré avec elle ſous l'épaiſſeur des arbres, où ayant trouvé un banc, il l'a fait aſſeoir, & s'eſt placé auprès d'elle. J'étois environ à quatre-vingts ou cent pas: j'aurois bien voulu m'approcher plus près; mais il me fut impoſſible. Un banc, heureuſement, s'eſt trouvé ſur mon paſſage; & il étoit tems. Un tremblement univerſel, une palpitation de cœur violente, m'ont miſe à l'inſtant de me trouver mal: mais mes forces ſe ſont ranimées, quand j'ai vu tout-à-coup le Vicomte prendre ſon enfant dans ſes bras, l'y ſerrer avec

vivacité, & l'embraſſer mille fois, avec une ardeur, dont je penſois qu'il n'y avoit que moi au monde de capable. On eût dit que la petite créature ſentoit le prix de ſes tendres careſſes, & qu'elle cherchoit à y répondre. Aucun cri, aucune preuve d'impatience ne lui eſt échappée; j'en avois une frayeur qui ne s'imagine pas: mais elle remplit au-delà de mes deſirs: aucun mouvement même ne ſe fit remarquer, pour retourner à ſa nourrice, qui fit pluſieurs fois cependant ſemblant de s'éloigner. Pendant cet innocent badinage, qui dura près d'une heure, j'étois, ma chere Henriette, dans une ſituation que j'eſſayerois inutilement de vous rendre. Des larmes couloient de mes yeux, tandis que le ſourire ſe marquoit ſur mes levres: j'articulois à demi-voix des félicitations à mon

fils,

fils, des remerciemens à ſon pere. Enfin, un mouvement non réfléchi, dont je n'ai pas été maitreſſe, m'a fait me lever, je ne ſçais dans quel deſſein, ni quelle en auroit été la ſuite : je ſentois ſeulement, & ne penſois pas. Mais le Vicomte, qui peut-être juſques-là ne m'avoit point remarquée, me voyant avancer vers lui à grands pas, s'eſt à ſon tour levé précipitamment, a remis l'enfant, & a diſparu comme un éclair. S'il fût reſté, ſans doute que le ſentiment qui m'animoit m'eût ſoutenue : mais, ne le trouvant plus, je ſuis tombée ſans connoiſſance. On m'a portée dans le carroſſe de mon fils, qui étoit le plus près : le mouvement de la voiture m'a fait revenir. Hélas! en ouvrant les yeux, j'ai cru n'avoir fait qu'un doux ſonge. Puiſſé-je n'en avoir point fait un en

effet, & que ce ne ſoit pas réellement une illuſion! Quand j'y penſe, ma chere Henriette, je n'oſe me perſuader le contraire..... Le Vicomte, par tant d'expériences, m'a appris à me méfier des plus tendres apparences.... Enfin, il faut attendre & voir les ſuites de celle-ci. Oh! comme je croirai au pouvoir de la Nature, ſi elles ont en effet toutes celles que je ſouhaite! En rentrant je n'ai point trouvé mon pere ni ma mere : j'en ai été fort aiſe; & j'ai bien défendu qu'on les inſtruisît de cette ſcène; ils ne l'approuveroient pas, j'en ſuis ſûre· Ils ont pris pour le Vicomte un éloignement, que je veux bien que ſa conduite juſtifie en partie, mais qu'il eſt certain qu'ils menent beaucoup trop loin. Chaque jour il leur échappe devant moi des traits qui le regardent, que,

par reſpect pour le nœud qui nous unit, ils devroient bien me taire.... Mais je crois les entendre ; je ne les ai point vus d'aujourd'hui: je vais les embraſſer, ma chere Henriette : j'aime, dans ce moment, cent fois plus qu'à l'ordinaire, tout ce que je dois aimer. Vous-même que j'aime tant toujours, j'imagine ſentir que je vous aime auſſi davantage.



LETTRE VI.

DE LA MÊME.

Du 28 Août.

JE l'avois pressenti ; ce n'est, hélas ! qu'un songe, ou une erreur aussi peu durable, qui m'a ravie, enchantée quelques heures. Voilà cinq jours de suite qu'on mene mon fils à la promenade, & son pere, ma chere Henriette, n'y a pas paru une seule fois... le cruel !... Il m'a reconnue, sans doute : c'est moi qu'il fuit, qu'il veut éviter ;... mais qu'il n'appréhende plus de surprise, jamais il ne m'arrivera d'en tenter. Qu'il continue de voir son fils ; pourquoi se priveroit-il de ce plaisir ?... Pour-

quoi ? . . . Hélas ! ce me feroit une confolation de fçavoir qu'il en jouit ; & fi l'ingrat peut s'en douter, c'en eft affez pour qu'il fe le refufe . . .

Onze heures du foir.

MON frere & ma fœur font venus cet après-midi comme je vous écrivois, ma chere Henriette, & m'ont interrompue. Nouvelles peines qu'ils m'ont annoncées. Le Vicomte, le lendemain de ce jour le plus heureux de ma vie, ... de ce jour que je regardois comme pouvant être le terme de mes chagrins, & le commencement de mon bonheur, eft parti pour la campagne.

Vous voyez bien qu'il n'y a plus à en douter, & que j'en ai fûrement été connue ; fa fuite de Paris en eft une

preuve... Mais, mon Dieu! il me hait donc bien, puiſqu'il immole à cette haine ce ſentiment ſi doux, ſi tendre, dont mes yeux, mes propres yeux l'ont vu pénétré!... Ah! il n'y faut plus penſer...... Il ne me reſte actuellement auprès de lui aucune reſſource à faire valoir.... C'en eſt fait, c'en eſt fait pour la vie.... Pour la vie, ma chere Henriette!... Que je ſuis malheureuſe! Je commençois à être tranquille; j'avois pris mon parti; je le croyois du moins; cette nouvelle lueur d'eſpérance a ranimé toute ma tendreſſe, & , je penſe, l'a augmentée encore: nouveaux combats à lui livrer. Ah! que ne puis-je quitter Paris, le quitter pour toujours? Mais j'en preſſe en vain mon pere & ma mere; ils ont la cruauté de me refuſer: ma ſanté, prétendent-ils, les

y arrête. Hé! comment, dans l'agitation continuelle où ils me voient, dont certainement ils pénetrent la raiſon, peuvent-ils ſe figurer qu'elle pourra ſe rétablir ?

Adieu, ma chere Henriette ; j'ai un ſi violent mal de tête, que je ne ſçais ni ne vois ce que j'écris : demain je raſſemblerai mes griffonnages de cette ſemaine, & les ferai partir. Pardonnez-moi ce retard ; j'ai été ſi peu à moi, qu'en vérité je n'ai pu m'occuper de rien.



LETTRE VII.

DE LA MÈME.

Du 25 Mai.

JE tremble, ma chere Henriette, que des circonſtances, toujours plus affligeantes, qui m'ont forcée de différer l'envoi de mes Lettres, ne mettent le comble aux peines qui déchirent mon cœur, en donnant lieu au vôtre de me ſoupçonner d'une coupable négligence. Ah ! que je ſerois touchée, ſi vous m'en pouviez croire capable pour vous !

Il y a près d'un mois que je vous ai écrit ; mes Lettres ſont toujours reſtées ſur ma table : d'abord j'ai été très-malade d'une fiévre qui m'a duré pluſieurs jours ; premiere cauſe

de mon délai à les faire partir : enſuite j'ai cru devoir attendre le dénouement d'une aventure cruelle, dont je ne voulois vous inſtruire que lorſqu'elle ſeroit terminée ; enfin elle vient de l'être, & je commence à reſpirer.

Ah ! ma chere Henriette, quelle nouvelle peine vient de m'accabler ! & ce qui y a ajouté encore, c'eſt le peu de conſolation que j'ai trouvé dans tout ce qui m'environne. Ce n'eſt qu'avec vous, mon aimable amie, qu'il m'eſt librement permis de gémir & de me plaindre ; vous ſeule dans la Nature daignez compatir à ce que je ſouffre. Tous les cœurs ici me ſont fermés ; les objets qui me ſont les plus chers, ceux à qui je dois le plus l'être, loin de chercher à adoucir, à calmer mes douleurs, ſemblent ſe plaire à les

aigrir, à les augmenter. Mon frere, ma belle-sœur, mon pere, ma mere même, que j'ai toujours trouvés si tendres, à qui je croyois des ames si sensibles, m'ont vue au désespoir, & les sollicitations les plus importunes n'en ont pu arracher les plus foibles secours. En vérité, je ne les conçois pas; & quand je vous aurai appris ce qui vient d'arriver, vous excuserez mes murmures, & ne comprendrez pas mieux que moi le motif de leur dure conduite.

Je vous ai mandé que le Vicomte étoit parti pour la campagne le lendemain que je l'avois vu à la promenade avec son fils: j'acquis bientôt la certitude que j'en avois été reconnue: un de mes gens, qui a été à lui, me dit huit jours après, qu'il l'avoit vu sur mon passage, à ma sortie du Luxembourg, lorsque mes

femmes, après d'inutiles efforts pour me faire reprendre connoiſſance, m'avoient fait tranſporter chez moi toute évanouie que j'étois.

Il ne me fut donc plus poſſible de me diſſimuler la part que javois à l'abſence de M. de Valmire; quoique je m'en fuſſe à peu près doutée, j'y fus auſſi ſenſible que ſi je n'en avois pas eu le moindre ſoupçon .... Ah! l'état où il m'avoit vue devoit-il le porter à me fuir? Etoit-ce-là l'effet qu'il auroit dû produire? Quoi qu'il en ſoit, le vif chagrin que j'en reſſentis fut bientôt effacé par un mille fois plus vif encore.

Il y a environ trois ſemaines que Meſdames de Martigny & de Verſeil (ces femmes ne ſemblent faites que pour m'attirer des malheurs, ou m'en annoncer,) s'aviſerent, après un tems conſidérable que je ne les

avois vues, de me venir rendre une visite : mon pere & ma mere étoient sortis, &, contre mon ordinaire, j'avois oublié de faire fermer ma porte. L'abbattement où elles me trouverent leur firent imaginer, sans doute, qu'une nouvelle, répandue depuis 24 heures, & qui faisoit le plus grand bruit à Paris, étoit venue à ma connoissance. Je compris peu d'abord ce que pouvoient signifier les consolations qu'elles s'empresserent à l'envi de me donner l'une & l'autre ; je n'y prêtai même qu'une attention très-médiocre : mais à la fin, les mots de duel, de Bastille, mêlés avec les noms de Messieurs de Morsanne & de Valmire, m'ayant tirée de ma distraction, de l'air le plus allarmé je leur demandai l'explication de ce qu'elles venoient de me dire. Il leur fut alors facile de s'ap-

percevoir de l'indiſcrétion qu'elles venoient de commettre ; leur embarras, & le ſilence qu'elles voulurent s'obſtiner à garder, loin de la réparer, en furent une nouvelle qui augmenta mes inquiétudes. Je redoublai d'inſtances pour les faire parler, & les y déterminai enfin.

Formez-vous, s'il eſt poſſible, une idée, ma chere Henriette, de ce qui ſe paſſa dans mon ame, lorſqu'après un long préambule qu'il me fallut eſſuyer, qui n'excita que mon impatience, ſans me préparer à recevoir les coups qu'elles alloient me porter, elles m'apprirent que M. de Valmire avoit été arrêté dans la nuit; qu'on ne ſçavoit pas poſitivement le lieu où il avoit été conduit; qu'on le croyoit cependant à la Baſtille, ou à Vincennes; que la cauſe de

cet emprisonnement étoit, disoit-on, la mort de M. de Morsanne, arrivée la veille; qu'au reste il n'y avoit, touchant cette mort, que des probabilités & des soupçons, sans aucune certitude, M. de Morsanne, qui seul auroit pu donner des éclaircissemens, ayant été porté chez lui percé de deux coups d'épée, sans connoissance, & étant mort deux heures après sans qu'elle lui fût revenue.

Pour juger combien ces soupçons paroissoient fondés, il faut sçavoir qu'indépendamment du premier démêlé du Marquis & du Vicomte, & de la haine déclarée & connue qui en avoit été une suite, Madame de Berval, toujours maitresse de mon mari en apparence, étoit en liaison secrette avec M. de Morsanne de-

puis deux mois ; que pendant ce voyage de huit jours, que le Vicomte fit dernierement à la campagne, cette femme avoit ſaiſi la circonſtance pour rompre abſolument avec lui, & s'étoit retirée à Paſſy dans une maiſon que M. de Morſanne lui avoit fait préparer ; que ce fut préciſément le lendemain du retour de M. de Valmire, que l'accident du Marquis arriva au bois de Boulogne, où il alloit tous les matins ſe promener ſeul à cheval. Deux eſpeces d'ouvriers, qui le rapporterent chez lui, & qu'on arrêta, dépoſerent que, paſſant dans le bois ſur les dix heures, un homme à cheval, enveloppé d'une grande redingotte griſe, le chapeau très-enfoncé ſur ſa tête, & ſe cachant le reſte du viſage de ſon mouchoir, les avoit priés d'aller

donner du ſecours au Marquis qu'il leur avoit nommé, & dont il leur avoit enſeigné la demeure ; qu'après leur avoir indiqué l'endroit où ils le trouveroient bleſſé, & leur avoir jetté quatre louis, en leur recommandant de ne point l'abandonner, il avoit à toute jambe ſuivi la route de Paris. Il étoit donc bien prouvé que ce n'étoit point un aſſaſſinat, & par conſéquent que ce ne pouvoit être qu'une affaire. M. de Morſanne étoit connu pour les craindre : de pluſieurs qu'il s'étoit trouvé occaſion d'avoir, & que ſa fatuité lui avoit attirées, le Vicomte ſeul l'avoit ſçu contraindre à en venir à la concluſion ; toutes les idées s'étoient donc fixées ſur lui. Mais comment, & pourquoi, s'il étoit vrai qu'il n'y eût point réellement de preuve, ainſi que me le diſoient Meſ-

dames de Verſeil & de Martigni, s'étoit-on aſſuré de la perſonne du Vicomte ? Peu ſatisfaite de ce qu'elles me répondirent à ce ſujet, & allarmée au-delà de l'imagination, j'ordonnai ſur le champ qu'on mît mes chevaux au carroſſe, & j'allois me rendre chez le Duc de ***, ce grand-oncle de mon mari dont je vous ai déja tant parlé, pour prendre des éclairciſſemens & le ſolliciter en faveur de ſon neveu, lorſque mon pere & ma mere rentrerent... Mais on m'avertit pour dîner ; à tantôt, ma chere Henriette : auſſi-tôt que mon fils ſera couché, je reviens finir, & pour le coup fermer toutes mes Lettres.



Sept heures du ſoir.

J'EN ſuis reſtée ce matin à l'arrivée de mon pere & de ma mere ; je vais me dépêcher de terminer : je veux ce ſoir faire mettre mes Lettres à la poſte. Le trouble & l'effroi peints ſur mon viſage, firent aiſément deviner à Monſieur & à Madame d'Alanville que j'étois informée des bruits publics. Me voyant prête à ſortir, ils me demanderent où j'avois deſſein d'aller ; je le leur dis. Mon pere voulut s'y oppoſer : ne vous mêlez point de cette affaire, me dit-il ; ce ſeroit d'ailleurs ſans aucun fruit. La famille de votre mari a décidé de ſon ſort ; ſa vie, ſon honneur, ne courent aucun riſque ; &, par les arrangemens qu'on va prendre, l'une &

l'autre ſeront à jamais en ſûreté. Je m'informai quels étoient ces arrangemens. Une priſon perpétuelle, répondit froidement mon pere ; je ſçais que le Duc de * * * la ſollicite ; la conduite de ſon neveu ne lui fournira que trop de moyens pour l'obtenir .... Une priſon perpétuelle, répétai-je en l'interrompant d'une voix à demi étouffée ! Eh ! qu'a donc fait le Vicomte pour la mériter ? ... Mais l'ordre qui l'y condamne n'eſt pas donné peut être encore ; mes prieres & mes pleurs le pourront prévenir ou le faire révoquer. Eh ! ſuppoſé que cela fût, reprit Monſieur d'Alanville en continuant de m'arrêter, de quoi cela garant'roit-il le Vicomte ? Il doit immenſement ; ſes créanciers ont des meſures priſes pour le faire enfermer : ne vaut-il pas mieux pour lui que ſa famille les

prévienne ?...... Et vous l'abandonnez donc entierement, Monſieur? lui dis-je, en joignant les mains avec une expreſſion ſi touchante, & en même tems ſi déſeſpérée, qu'il en fut ému ſans doute, car il détourna les yeux comme pour ne me pas voir. Et que voulez-vous que je faſſe pour lui, me répliqua-t-il, après un moment de ſilence ? Ses affaires ſont dans un déſordre affreux. A peine ce qu'il poſſede de bien pourra-t-il ſuffire à acquitter & ſes dettes, & celles que la condamnable foibleſſe de ſon pere lui a fait contracter pour lui. Dois-je vous ruiner ? dois-je ruiner votre fils, pour tirer Monſieur de Valmire de l'embarras où il ſe trouve, & où immanquablement il ſe trouveroit bientôt après ? Croyez-moi donc, ajouta-t-il, livrez cet homme à ſa deſtinée : ſon-

gez à ſes procédés avec vous : méritent-ils, & l'intérêt que vous voulez m'inſpirer, & celui que je vous y vois prendre ? Cet homme, quel qu'il ſoit, répondis-je en me faiſant effort pour parler, eſt mon mari ; je l'ai reçu de vous ; il fut votre choix avant d'être le mien ; il eſt le pere de mon enfant. . . . . cet enfant l'eſt de votre fille. . . . . De plus, il eſt malheureux. . . . . voilà ſes titres . . . Peut-être ne ſuis-je pas la ſeule à qui ils impoſent des devoirs. . . Mais quoi qu'il en ſoit, je vole remplir les miens. En achevant ces mots, je m'échappai de mon pere, qui vouloit encore me retenir. Montée en carroſſe, j'ordonnai qu'on me conduisît chez le Duc de ***.

Quelque frivole que ſoit le Duc ; l'état où je parus devant lui en impoſa à ſa légereté. Je ne vous ré-

pere point ma converſation avec lui, ma chere Henriette. A peine en conſervé-je l'idée. Tout ce dont je me ſouviens, c'eſt que, vraiment touché de mes larmes, Monſieur de *** après être convenu du moyen qu'il étoit réſolu d'employer, pour s'aſſurer à l'avenir de la conduite de ſon neveu, me promit & de différer d'en faire uſage, & de travailler à ſon élargiſſement, auſſitôt qu'on auroit pris des meſures pour le mettre à l'abri des recherches & des mouvemens que pouvoit faire la famille de Monſieur de Morſanne. C'étoit, à ce qu'il m'apprit, pour en prévenir les ſuites, que, la nouvelle à peine répandue de la mort du Marquis, à laquelle, ſelon ce qu'on en diſoit, il ne douta point que ſon neveu n'eût part, il avoit demandé une Lettre de cachet pour faire mettre le Vicomte

à la Baſtille ; mais qu'il étoit ſûr de ſa révocation auſſitôt qu'il la ſolliciteroit. Ainſi, me dit-il obligeamment, n'ayez aucune inquiétude ſur le ſort de votre mari : puiſqu'il eſt vrai que vous l'aimez, peut-il manquer d'être heureux?

Cependant, malgré toutes les aſſurances qu'il put me donner, & que je lui fis me réitérer bien des fois dans les trois ſemaines que le Vicomte eſt reſté à la Baſtille, ſa ſortie ſeule de ce lieu ſi redoutable, put parvenir à me tranquilliſer. Heureuſement les héritiers de Monſieur de Morſanne, plus empreſſés à recueillir les fruits de ſa mort, qu'à la pourſuivre, après quelques vaines recherches, ne trouvant que de foibles indices, & aucune preuve, redoutant d'ailleurs le crédit de la famille de Monſieur de Val-

mire, ont cessé toute pourſuite, & le Duc de * * * fidele à ſa parole, a fait ſortir ſon neveu il y a deux jours, qui s'eſt ſur le champ retiré à Auteuil, où il a une petite maiſon.

Je continuerai très aſſiduement de voir ſon oncle. Ce que mon pere m'a dit de cette priſon où on vouloit faire enfermer le Vicomte, ne me ſort point de la tête. Qui ſçait ſi ſa famille ne prend point de ſecrettes meſures? Je crois le Duc de bonne foi: mais c'eſt un grand Seigneur, un homme de Cour; je m'en méfie.

D'un autre côté, les créanciers du Vicomte me tiennent en allarme: il en a beaucoup, je le ſçais: il eſt énorme, incroyable, ce que lui a coûté cette Madame de Berval, qui, au reſte, ne coûtera plus rien à perſonne. On a ſi bien aiguillonné

ſon

ſon mari, que, huit jours après la mort de Monſieur de Morſanne, il l'a fait enfin enlever de chez une femme de ſon eſpèce où elle s'étoit réfugiée : actuellement elle eſt dans une maiſon de force.

Mais dix heures ſonnent : adieu, mon aimable amie; je vous promets bien de n'être plus ſi long-tems ſans vous écrire. Soyez raſſurée ſur ma ſanté. Si j'avois l'eſprit tranquille & le cœur ſatisfait, je ſens qu'elle ſeroit à préſent entierement rétablie.



LETTRE VIII.

D'HENRIETTE.

Au Château d'Herval, le 15 Juin.

TROIS mois ſans recevoir de vos nouvelles, ma chere Sophie ! Non ſeulement vous ne m'écrivez point, mais vous ne me faites plus écrire : ainſi donc tout me manque à la fois. Le Chevalier Hyde s'eſt trouvé forcé de retourner à Londres : ſans cela, ſoyez ſûre qu'il ſeroit actuellement en France : & Milord d'Oſſémond, hélas ! Milord d'Oſſémond doit être embarqué depuis deux jours. Je l'ai vû, il y en a trois, pour la derniere fois. . . . On m'apporte des Lettres. . . . Un paquet de Paris. . . . . Il eſt de votre écriture. . . Oh ! comme je vous re-

mercie de tout le plaiſir que je vais avoir !....

Je viens de lire & relire tout ce que vous m'écrivez, ma chere Sophie : mille & mille graces vous ſoient rendues, des douces larmes que vous venez de me faire répandre. Que vous m'avez touchée & pénétrée ! Ah ! que vous avez raiſon de croire que je partage tous vos ſentimens & toutes vos ſituations ! En vérité, j'en ſuis affectée preſqu'auſſi vivement que vous-même. Mais prenez courage, ma tendre, ma digne amie; tant de vertus ne peuvent manquer de trouver à la fin leur récompenſe : le Ciel vous la doit ; il eſt juſte ; il vous l'accordera. Cet enfant chéri, l'objet de ces ſoins qui vous rendent auſſi reſpectable qu'intéreſſante, vous rendra encore un jour auſſi heureuſe que vous méritez de

l'être. D'après ce que vous me racontez du Vicomte, j'en ſuis plus ſûre que jamais. Puiſſe ce jour, que je déſire auſſi impatiemment que s'il devoit éclairer mon propre bonheur, combler bientôt le plus ardent de mes vœux, en rempliſſant tous les vôtres! Quel ſoulagement ne feroit-ce pas pour moi, ſi je n'avois plus à gémir que ſur mon ſort? Tant que vous aurez à vous plaindre du vôtre, ma chere Sophie, ſoyez certaine que je ſerai doublement malheureuſe.

Par ce que je vous ai mandé du départ de Milord d'Oſſémond, au commencement de cette Lettre, vous verrez que les vôtres, & les ſages conſeils que vous m'y donnez, ſont arrivés trois jours trop tard; mais je vous avouerai franchement, que, fuſſent-ils venus trois jours plûtot, il

y a grande apparence qu'ils n'auroient pas été mieux ſuivis. Eh ! comment vouliez-vous, ma chere Sophie, que, dans cette cruelle circonſtance, nous euſſions le courage de nous refuſer le douloureux plaiſir de nous en affliger en liberté enſemble ? Je l'ai donc vu une fois encore dans le Parc d'Herval, où ferme dans mes réſolutions, il n'avoit point été reçu depuis ſon retour dans la Province, quoiqu'il y ait paſſé cinq ſemaines, ſon embarquement s'étant fait un mois plus tard qu'on ne comptoit. Il eſt vrai que Charlotte eſt accouchée, que j'ai été trois ſemaines chez elle, que j'y ai vû le Comte ſept ou huit fois, mais toujours, ainſi que je me l'étois promis, en préſence de Sir Carpenter & de ſa femme. Cette précaution priſe contre lui, l'a mis au dé-

ſeſpoir ; il s'en eſt ſi tendrement plaint, m'a fait tant de ſermens qu'elle lui étoit injurieuſe, & à moi inutile, m'a juré tant de fois un reſpect inviolable, m'a, en un mot, ſi perſécutée pour un dernier rendez-vous, qu'il a bien fallu le lui accorder. Mais ſoyez tranquille ; quoiqu'il ſoit peut-être vrai qu'il ne m'ait pas exactement tenu parole ſur tous les points, il eſt enfin parti, & je ne pleure que ſon abſence ; elle ſera au reſte vraiſemblablement bien moins longue qu'elle ne devoit être: le Procès de ſon pere ſe revoit ; il y a toute apparence qu'on rétablira ſa mémoire : la reſtitution des biens qui, par une ſuite néceſſaire, doit être faite au fils, ſuſpend ſeule le jugement : le crédit & la faveur de Sir Thomlay le different ; mais Miladi d'Helfeld le pourſuit avec une

ardeur inconcevable, & l'obtiendra ſûrement. La place qui vient de lui être accordée pour le Comte, eſt une preuve des favorables diſpoſitions où on eſt pour lui : nous en eſpérons tout. Cette grande affaire terminée, le Comte ſur le champ repaſſera en Angleterre; ce ſera peut-être dans ſix mois, dans un an tout au plus : c'eſt beaucoup ſans doute; mais c'eſt infiniment moins que nous ne comptions, & je prends toujours à bonheur, tout le malheur qui ne m'arrive pas.

Je continue, au reſte, à être très-contente du Chevalier Holfold : ſa conduite avec moi, toujours la même, entretient & ma tranquillité préſente, & mes eſpérances pour l'avenir. Il n'eſt point d'effort généreux dont cet homme ne ſoit capable : plus je le vois, plus je l'ap-

profondis, plus je me trouve fondée à en tout attendre.

Mon pere a enfin repris avec moi l'air & le ton de la tendresse. Il me parle quelquefois de mon mariage comme d'une chose qu'il désire, mais à laquelle cependant il est déterminé à ne me contraindre jamais : voilà l'effet des soins de Sir Holfold. Je suis bien certaine aussi que sans lui, le mariage de Milord d'Herford & de Madame Hervins seroit actuellement terminé : cette femme emploie sous main tous les ressorts imaginables, pour engager mon pere à le conclure ; Ministres, gens de Loix s'en sont mêlés, & ont fait parler la Nature & la Religion ; mais les déclamations, d'une part, contre un commerce scandaleusement public, &, de l'autre, les risques de laisser, par une mort im-

prévue, un enfant ſans nom & ſans état, n'ont eu juſqu'à préſent aucun effet : mon pere perſiſte à vouloir attendre au moins l'année révolue. Je ſçais bien à qui il faut faire honneur de cette fermeté. En attendant, Frédéric gagne des mois, & ſe porte à merveille. En honneur, je ſouhaite qu'il vive; mais je voudrois bien cependant ne voir jamais ſa mere Miladi d'Herford. . . . . . Miladi d'Herford ! . . . . elle. . . . . Madame Hervins ! . . . . Oh ! non, cela eſt impoſſible : le Ciel, le juſte Ciel ne le permettra pas.

A propos, me voilà enfin déclarée héritiere de mon oncle; il n'y a pas eu moyen de s'en défendre. Ce Monſieur Wil, de la Jamaïque, malgré une Lettre très-preſſante que je lui ai écrite pour le prier d'être dépoſitaire de cette ſucceſſion, vient

d'adreſſer à mon pere tout ce qu'il s'en trouvoit entre les mains, avec une renonciation au Teſtament; ... On m'annonce Charlotte & ſon mari, je vais les recevoir : ſans adieu, ma chere Sophie : quoique cette Lettre ſoit déja fort longue, vous n'en êtes pas quitte : je vous dirai encore que je vous aime, en venant la fermer.

Minuit.

UNE étrange nouvelle ſe répand; le bruit qu'elle commence de faire, a obligé Charlotte à venir ici aujourd'hui. Ladi Walmer a diſparu de Plimouth, où elle étoit allée avec ſa ſœur conduire Milord d'Oſſémond qui s'y eſt embarqué, & on ignore ce qu'elle eſt devenue.... De Plimouth...... Milord d'Oſ-

ſémond s'eſt embarqué le ſoir .... & c'eſt le lendemain matin que Ladi Walmer ne ſe trouve point ! ...... Quelle circonſtance ! ... Quel ſoupçon elle fait naître ! ... Elle l'aimoit.... Dieux ! ... Mais non, cela eſt impoſſible. .... Le Comte m'auroit trompée, trahie ! .... Il porteroit le déſeſpoir dans mon cœur ! ... le deshonneur dans la Maiſon de Miladi d'Helfeld.... de ſa bienfaitrice. ..... qui eſt pour lui cent fois plus qu'une mere, puiſqu'elle lui en a tenu lieu !.. Non, encore une fois, cela ne ſe peut pas.... Sir Carpenter part demain matin, pour aller s'informer chez Miladi..... Avec quelle impatience je vais l'attendre ! Hélas ! il ne reviendra peut-être que trop-tôt !



LETTRE IX.

DE LA MÊME.

16. *Juin.*

LE retour de Sir Carpenter eſt inutile. . . . Ma chere Sophie, je ne ſuis que trop éclaircie. . . . Ah ! Dieu ! qui l'auroit pu croire ? . . . qui auroit ſeulement oſé le penſer ? . . . Une Lettre que mon pere vient de recevoir, d'un homme qui quitte Miladi d'Helfeld, confirme tous mes ſoupçons. . . . Il eſt public. . . . il eſt prouvé que Milord d'Oſſémond. . . . eſt le plus perfide & le plus ingrat des hommes. . . . Mais, pour le moment, il ne m'eſt pas poſſible de vous éclaircir cet odieux

& incompréhenſible myſtere. . . . .
Je ſuis dans un état. . . . . hors de
moi - même. . . . je ne me connois
plus. . . . je me meurs. . . . Ah !
plût au Ciel! . . .



LETTRE X.

DE LA MÊME.

13. *Juin.*

SIr Carpenter eſt de retour d'hier au ſoir..... Il m'a apporté la mort..... oui, la mort, ma chere Sophie; mon malheur.... La honte de Milord d'Oſſémond eſt confirmée; il ne m'eſt plus permis d'avoir aucun doute.... Hélas! je refuſois encore de le croire, malgré tout ce que j'entendois dire, malgré cette Lettre écrite à mon pere, que j'ai lue moi-même.... &, plus que tout cela, malgré la maligne joie qui éclatoit dans les yeux de Madame Hervins: preuve certaine que je ne devois plus conſerver d'eſpérance..... En un

mot, il eſt ſûr que Milord d'Oſſémond a enlevé Ladi Walmer. . . . . Et quel tems a-t il choiſi pour exécuter cet infâme projet ? celui où Miladi d'Helfeld lui a fait confidence qu'elle eſt au moment de terminer pour ſa ſœur un mariage que depuis long-tems elle ménage, & déſire : ajoutez à cela tout ce que ſa tendreſſe, dans ce tems, lui faiſoit faire pour lui. Quel comble d'horreurs ! . . . . quel monſtre d'ingratitude ! . . . Je ne parle point de moi. . . . J'aurois des titres cependant à faire valoir. La fille de Miladi d'Herford. . . . devoit-elle s'attendre, pouvoit-elle craindre d'être un jour. . . . . ſi cruellement. . . . . ſi indignement jouée. . . . par Milord d'Oſſémond ?

Mais, quel a été ſon but ? à quelle fin cette odieuſe manœuvre ? pour-

quoi feindre un amour qu'il ne sentoit pas, & auquel, d'ailleurs, mille obstacles sembloient s'opposer? pourquoi en dissimuler un qu'il ressentoit, & qui lui auroit été si facile de faire réussir? Un mot à Miladi d'Helfeld auroit suffi pour lui faire rompre tout autre engagement: le vœu de son cœur auroit été, que Milord d'Ossémond eût pu s'attacher à sa sœur; elle me l'a dit elle-même: il n'avoit donc point d'opposition à redouter. D'où vient donc recourir à la violence, se perdre, deshonorer une maison respectable? En vérité, plus j'y pense.... plus j'examine, moins je comprends......
Ladi Walmer est emportée, violente, artificieuse, hardie, ayant peu de principes, point de préjugés.... Je n'ai point assez questionné:

Sir Carpenter.... je vais lui parler encore....

Six heures après midi.

IL eſt vrai, très-vrai..... qu'ils s'aimoient.... que depuis trois ou quatre mois leur amour n'étoit plus un ſecret que pour Miladi d'Helfeld; que toute ſa maiſon en étoit inſtruite; que Ladi Walmer a été pluſieurs fois apperçue ſortant la nuit de l'appartement de Milord d'Oſſémond. De plus, une Lettre d'elle, trouvée dans ſa chambre, à Plimouth, adreſſée à ſa ſœur, ne laiſſe plus aucun lieu de douter de leur coupable intelligence...... Hélas! juſques-là j'en doutois encore.... Voici, à peu près, le contenu de cette Lettre, dont Sir Carpenter, trop perſuadé de la difficulté

qu'il auroit de me convaincre, a tiré une copie, qu'il m'a apportée.

Elle marque à Miladi, que le Comte n'ayant pu se résoudre, sans fortune, sans état, à déclarer ses sentimens, il avoit exigé qu'elle contraindroit ceux qu'elle avouoit avoir pour lui, jusqu'à ce que, rétabli dans ses biens & les droits de sa Maison, il pût enfin faire éclater les siens, & offrir à Miladi d'Helfeld un époux digne de sa sœur: que, sans le mariage qu'elle n'ignoroit pas qu'on s'empressoit de conclure pour elle, elle ne se seroit jamais déterminée à l'éclat qu'elle osoit faire; qu'elle se le reprochoit vivement, par le chagrin qu'il pouvoit lui causer: mais, que l'incertitude du procès de Milord d'Offémond, & l'appréhension, s'il n'avoit pas le succès qu'on en espéroit, de se voir pen-

dant ſon abſence contrainte à en épouſer un autre, lui avoient fait prendre le parti de le ſuivre. Je ſupprime le reſte de cette très-longue Lettre, remplie d'auſſi foibles & ridicules motifs, que ceux que vous venez de lire. Miladi d'Helfeld eſt dans un état qui peut ſeul céder au mien. La conduite de Milord d'Oſſémond l'a pénétrée de la douleur la plus ſenſible ; elle en eſt mille fois plus affectée, que de celle de ſa ſœur. Quel prix en effet de ces bontés ſi tendres, dont ſans ceſſe elle faiſoit ſa joie, ſon plaiſir, ſon bonheur même de l'accabler !

Mais moi...... moi, ma chere Sophie, vous faites-vous une idée de ce que je dois ſouffrir, & des cruels tourmens qui déchirent mon ame ? Obligée de dévorer mes peines, craignant les yeux de tout ce qui

m'environne, évitant le monde, ne pouvant ſupporter la ſolitude ; enfin, trouvant tout inſupportable ; juſques aux conſolations que Charlotte & ſon mari s'empreſſent de me donner ; & joignez à cette pénible & gênante ſituation, & à la honte & aux regrets où l'abandon d'un perfide me livre, la mortelle crainte de ne faire que d'impuiſſans efforts pour l'arracher de mon cœur. Oui, malgré ſa perfidie, je ſens qu'il m'eſt cher. . . . . je ſens qu'il me l'eſt plus que jamais. . . . & je crois même ſentir qu'il me le ſera toujours. . . . . Je vous dirai bien plus ; malgré tout ce qui le condamne, & ces preuves ſi fortes, ſi convaincantes, qui dépoſent contre lui, je ne puis croire. . . . . non, je ne puis croire qu'il ſoit réellement coupable. . . . . Cependant, quelle apparence que, ſans ſon aveu,

ſans être d'accord avec lui. . . . . Ladi Walmer ſe fût aviſée. . . . Je ne ſçais, ma chere Sophie, mais je vis encore. . . . . Eh ! le pourrois-je, hélas ! s'il étoit vrai que je ne fuſſe plus aimée ? . . . . Adieu, mon trouble. . . . mes larmes. . . . me dérobent ce que j'écris.



LETTRE XI.

DE LA MÊME.

24. *Juin.*

J'Ai paſſé quelques jours ſans vous écrire, ma chere Sophie; j'ai voulu laiſſer à la raiſon le tems de calmer mes tranſports. Enfin, elle vient de me faire former une réſolution, que, duſſé-je en mourir, je vais exécuter.

Je ne peux plus m'en impoſer ſur ce qui regarde Milord d'Oſſémond. Nos rendez-vous dans le parc d'Herval, ſçus d'un nombre infini de perſonnes; pluſieurs de mes Lettres trouvées dans les papiers de Ladi Walmer, & que Miladi d'Helfeld a adreſſées à Charlotte pour me remettre, ſont des reuves non équivo-

ques auxquelles il a bien fallu me rendre..... Que penſez-vous de ce comble d'indignités ?... Mais je ſuis vengée en partie de la honte dont elles me couvrent, par celle dont le perfide lui-même s'eſt couvert..... N'en parlons plus : des plaintes contre lui m'aviliroient encore.

Je viens de vous dire que j'avois pris une réſolution ; la voici. Si le Chevalier Holfold, dans l'état où eſt mon cœur, ne dédaigne pas ma main, je ſuis déterminée à prier mon pere de la lui offrir, & de le preſſer, ſans plus de délai, de l'accepter. Je ne vous cache pas que je déſire vivement que Milord d'Oſſémond puiſſe apprendre un jour que ce mariage s'eſt conclu très-peu de tems après ſon départ..... Je veux qu'il ſoit précédé & ſuivi des plus brillantes fêtes..... & de tout ce qui annonce

la joie, & marque le contentement. .... J'eſtime tant Sir Holfold, que bientôt, oh! ſûrement bientôt, je parviendrai à l'aimer...... Mais, mon Dieu! mon pere, à qui j'avois fait demander un moment d'entretien, m'envoie avertir qu'il m'attend. Quoi! aujourd'hui!... je le croyois avec du monde...... je n'avois compté lui parler que demain..... Ah! ma chere Sophie, que vais-je lui dire?.... je tremble: aurai-je la force de l'aller trouver?... Il le faut pourtant..... Adieu.

Huit heures du ſoir.

C'En eſt fait, j'ai parlé à mon pere, & le Chevalier Holfold lui parle actuellement; mon ſort va être décidé; il l'eſt peut-être dans

cet

cet instant..... Mais se pourroit-il que le Chevalier, que je connois aussi délicat que tendre, sçachant combien j'aimois.... & combien j'aime encore..... pût se résoudre à m'épouser? .... Eh! quoi! .... je ne viens donc d'en faire la proposition que dans l'espérance que Sir Holfold ne l'accepteroit point? ..... Quelle confusion! quelle contrariété dans mes idées! .... Ma chere Sophie, que votre amie est à plaindre! que vous auriez pitié d'elle, si vous pouviez comprendre à quel point elle est malheureuse! .... si vous sçaviez à quel sentiment il faut qu'elle renonce! ... Ah! laissez-moi vous en parler; ce sera peut-être, hélas! pour la derniere fois.... Que ne connoissez-vous Milord d'Ossmond; non le cruel, qui me sacrifie.... qui m'abandonne: mais cette idole

de mon cœur, que j'adorois ? . . . . que ne pouvez-vous le voir tel que je le voyois alors, uniſſant aux graces les plus frappantes, les plus faites pour ſéduire, à l'extérieur enfin le plus charmant, un eſprit, un caractère, une ame digne de tous ces avantages. ? . . . Comment ſe peut-il, grands Dieux ! que, dans l'eſpace de près de deux ans, il ait eu l'art perfide de voiler les vices les plus odieux, des vertus les plus reſpectables ? Mais en déteſtant ce qu'il eſt, je ſens, oui, je ſens qu'il eſt & ſera hors de mon pouvoir de ceſſer d'idolâtrer ce qu'il avoit l'air d'être. . . . On m'annonce que Sir Holfold demande à me parler. . . . . Quel moment, ô Ciel ! il choiſit ! . . . . Que me vient-il apprendre ?



QUelle converſation je viens d'avoir ! quel homme que ce Chevalier Holfold ! comment, connoiſſant tout ce qu'il vaut, ſe peut-il que cette chimere, ce vain phantôme, qui n'exiſte que dans mon imagination, l'emporte ſur lui dans mon cœur ? Ah ! je l'en arracherai, & ſçaurai me punir de la préférence injuſte que je lui donne.

Mon parti eſt pris ; il l'eſt irrévocablement. Oui, je veux triompher de cet amour qui me tyranniſe : lui oppoſer des devoirs, en eſt l'unique moyen. Je viens de le déclarer à Sir Holfold : ainſi que je l'avois prévu, ſa délicateſſe s'y refuſe ; mais comme elle n'a plus que lui pour objet, aidée de mon pere, je parviendrai à la ſurmonter. Quels ſentimens que

les ſiens! que j'en ſuis pénétrée! J'acheterois de ma vie, vient-il de me dire, l'ineſtimable bonheur que vous daignez m'offrir ; & je m'eſtimerois le plus fortuné des hommes, ſi j'en pouvois ſeulement jouir un ſeul inſtant. Mais, charmante Henriette, je crains de triſtes retours, & je les crains uniquement pour vous. Quelles que ſoient les apparences qui ſemblent condamner l'heureux Milord d'Oſſémond, je l'ai trop connu pour le croire ſi facilement coupable. Je ne vois rien, il eſt vrai, à alléguer pour ſa juſtification : mais c'eſt vous qu'il aimoit ; il étoit aimé de vous. Ah! je juge impoſſible qu'il ait pu, ou vous trahir, ou changer. Attendons qu'on ait appris ſon arrivée à la Jamaïque ; ce délai ſera de trois ou quatre mois. Vous devez penſer qu'il me paroîtra bien long, & que je re-

doute vivement les lumieres qu'il peut donner ; mais c'eſt votre bonheur que je déſire ; & quoiqu'il ſoit certain que je vous adore, que je vous adorerai toute ma vie, ſoyez aſſûrée qu'il n'eſt point de ſacrifice que je ne faſſe à votre tranquillité & à votre ſatisfaction. Quelle générosité, ma chere Sophie ! qu'elle le rend bien digne du prix que je lui deſtine ! Non, je ne conſentirai point à ce délai qu'il demande : eh ! de quoi m'inſtruiroit il ? du mariage, ſans doute, de Milord d'Ollémond & de Ladi Walmer.... Ah ! décidément je veux que le mien en précede la nouvelle : c'eſt auprès du Chevalier Holfold une ſorte de mérite à me faire : puiſqu'il conſerve encore des doutes, il me ſçaura quelque gré de n'en avoir point attendu l'éclairciſſement. Je parlerai de nouveau aujour-

d'hui à mon pere : à quelque prix que ce ſoit, je veux mettre fin au trouble qui m'agite, & fixer mes irréſolutions. Adieu, ma chere Sophie ; je différerai à vous envoyer mes lettres juſqu'à ce qu'il y ait quelque choſe d'entierement décidé.



LETTRE XII.

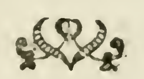
DE LA MÊME.

28. *Juin.*

JE ſors dans l'inſtant d'avec mon pere. Ah ! ma chere Sophie, que vient-il de m'annoncer ? . . . Le Chevalier Holfold . . . conſent à notre mariage : . . . . . . il y conſent ! ah ! Dieu ! . . . . . & il eſt arrêté qu'il ſe conclura la ſemaine prochaine . . . . Quoi ! le Chevalier ? . . . Voilà les hommes, voilà comme ils ſont tous ; vertus apparentes, fauſſe délicateſſe, ſans ceſſe affichées dans les diſcours, toujours démenties dans les actions... Sir Holfold lit dans mon ame comme moi-même ; il voit tout ce qui s'y paſſe ; comment peut-il ſonger à for-

mer actuellement ce nœud, ce triste nœud, qui pour jamais doit nous unir l'un à l'autre ? ..... Mais c'est moi qui l'ai fait presser par mon pere .... N'importe, il devoit persister dans son refus, & voir que j'étois bien plus animée par le dépit, que guidée par la raison .... Que vais-je devenir si ce funeste mariage s'accomplit ? Eh ! comment l'empêcher ? c'est moi, hélas ! c'est moi qui l'ai voulu ... Quoi ! dans cinq jours ! ... Ce n'étoit donc point assez d'être la plus malheureuse des femmes ; je vais encore en devenir la plus criminelle : car il ne faut point me flatter ; le trait qui déchire mon cœur a pénétré trop avant ; il n'est plus rien qui puisse l'en arracher ... Mais, après tout, quels efforts ai-je faits jusqu'à présent pour y parvenir ?.. Est-ce en m'occupant, en parlant sans

ceſſe de ma paſſion, que je dois eſpérer de la vaincre? Quelle gloire pour Milord d'Oſſémond, s'il peut apprendre un jour les affreux combats que je me livre!... Le cruel! ah! il ne les imagine que trop bien... dans quel état il me doit croire!... Mais dérobons-en au moins le triomphe à ſa vanité. Mon mariage précipité avec Sir Holfold lui en impoſera; il croira que j'ai pris facilement mon parti, il en ſera humilié .... Oui, c'en eſt fait; tout retour de foibleſſe ſeroit déſormais inutile: je ne veux plus y penſer, ni en parler de ma vie... Ma chere Sophie, adieu donc.



LETTRE XIII.

DE LA MÊME.

3 *Juillet.*

DEmain ..... oui, demain, à l'heure qu'il eſt, j'aurai prononcé l'irrévocable ſerment ... qui me doit engager à jamais .... Priez le Ciel, ah! priez-le, ma chere Sophie, pour la malheureuſe Henriette: que ſon ſecours m'eſt néceſſaire! les vœux d'un cœur auſſi pur que le vôtre pourront me le mériter. Je n'oſe, hélas! lui offrir les miens... Je vais à l'inſtant faire partir mes lettres; adreſſez les vôtres à Londres; nous y ſerons tous dans huit jours. Je ſuis ſi agitée ... que je ne puis aujourd'hui vous écrire davan-

tage . . . Vous aurez de mes nouvelles dans quelques jours. Adieu, je vais rêver quelques momens dans le parc . . . C'eſt, hélas! pour la derniere fois . . . . Adieu, adieu.



LETTRE XIV.

DE SOPHIE.

A Paris, 27 Juillet.

A L'inſtant, ma chere Henriette, je reçois vos lettres, & je n'en perds point à y répondre. Ah ! que vous m'affligez ! ... Mais point de réflexions; ce n'eſt plus le tems d'en faire ; vous devez être actuellement mariée ; tout eſt dit, tout doit l'être. Je ſuis ſans aucune inquiétude ; je connois le fond de votre ame : j'honore, ſans doute, la mienne, en diſant que l'une & l'autre ſe reſſemblent ; mais c'eſt cette reſſemblance dont je fais gloire, qui me raſſûre : paſſé l'impétuoſité de nos premiers mouvemens, effet de l'inexpérience de nôtre âge, plus encore que de la

violence de nos paſſions, la raiſon peu à peu reprend ſon empire, & dès qu'elle eſt parvenue à ſe faire écouter, nous ne tardons pas à la ſuivre.

Sir Holfold, tel que vous me le repréſentez, digne de toute votre eſtime, vous le paroîtra bientôt de toute votre tendreſſe : vous ſerez heureuſe, vous vous le trouverez : eh ! peut-on manquer de l'être, lorſqu'on ſatisfait exactement à ſes devoirs ? Croyez-en, ma chere Henriette, l'épreuve que j'en ai faite. Je ſuis bien jeune ; il n'y a pas deux ans que je ſuis dans le monde ; j'ai, vous le ſçavez, aimé, ou cru du moins aimer ce qu'on eſt convenu de nommer plaiſir : indépendamment du goût que j'imaginois qui m'y portoit, les chagrins que j'ai éprouvés au commencement de mon mariage,

m'ont engagée à m'y livrer avec fureur : le beſoin de me diſtraire, de m'arracher à moi-même, m'a fait m'y abandonner ſans réſerve. Dans les cercles, dans les Spectacles, partout où le tourbillon m'entraînoit, ai-je rencontré les dédommagemens que je cherchois ? Non. Où les ai-je donc enfin trouvés ? auprès du berceau de mon fils. Le Ciel m'a fait la grace de me rendre mere ; je le bénis chaque jour d'avoir imposé à cet état des obligations, & de m'avoir formé un cœur capable de les connoître, & de les remplir. Ne vous figurez pas, au reſte, que j'en ſois moins pour cela ce qu'il eſt convenable d'être à mon âge, & à l'état que je tiens dans le monde ; ce ſeroit un ridicule, & même un tort ; un devoir n'en doit point faire négliger un autre : le bonheur con-

ſiſte à les remplir tous : j'y fais mon poſſible ; je me flatte que ce n'eſt point inutilement ; que famille, amis, connoiſſances même, n'ont point à ſe plaindre de moi. Voilà ce que je ſuis actuellement ; mais, dans le vrai, le ſerois-je devenue, & à mon âge, ſi j'euſſe été auſſi heureuſe que naturellement je pouvois eſpérer de l'être : A ne vous rien cacher, je ne le crois pas : ce ſont les peines que j'ai éprouvées, les fautes que j'ai faites, qui m'ont appris à réfléchir & fait prendre l'habitude de penſer. Vous tirerez des vôtres le même fruit, ma chere Henriette ; & dans quelques mois, j'en ſuis ſûre, j'apprendrai avec la plus tendre ſatisfaction, qu'un calme heureux a enfin ſuccédé à l'orage.

Pour ce qui me regarde, au reſte, je n'ai rien de nouveau à vous ap-

prendre. M. de Valmire, depuis son aventure, s'est conduit de façon à dissiper entierement toutes les craintes qu'on m'avoit inspirées du projet de sa famille contre lui ; il ne leur fournit plus le moindre sujet de plaintes ; vit fort retiré à Auteuil, dont il ne sort presque pas, & il est très-certain qu'il n'a point pris de nouvelle maitresse. Il ne s'agit donc plus que de l'inquiétude que ses créanciers me donnent. Pour le défaire d'un, dont il étoit fort tourmenté, j'ai, sans que qui que ce soit au monde l'ait sçu, vendu tout ce que j'avois de bijoux, & mis mes diamans en gage. Que ne puis-je aussi-bien le faire quitte de tous les autres, & le lui laisser ignorer à jamais ? Mais je ne posséde plus rien dont je puisse disposer, & inutilement j'ai fait à ce sujet plusieurs tentatives auprès de

mon pere & de ma mere : ils ne m'entendent point, ou le feignent du moins : je vois avec douleur qu'il eſt peu de ſecours à en attendre. Je n'ai pas mieux réuſſi du côté de ſa ſœur, ni auprès de mon frere : ces ames ſi ſenſibles, qu'on prétendoit ſi tendres, que moi-même, à tous égards, j'avois jugé telles, ſont d'une froideur qui n'a point d'exemple, & ne s'occupent exactement que de plaiſirs : ſi l'on en croyoit même tout ce qu'on en entend dire, il en eſt très-peu qu'elles ſe refuſent. Quoi qu'il en ſoit, depuis que le dérangement du Vicomte a éclaté, & qu'on le ſçait dans le malheur & l'embarras, il n'a pas vu deux fois ſa ſœur, que je vois d'ailleurs auſſi fort rarement. Je m'en étonne peu ; le grand bruit eſt banni de la maiſon de mon pere ; la ſociété y eſt plus choiſie que nom-

breuſe, & compoſée de gens plus raiſonnables que brillants : on s'y fait du plaiſir un délaſſement, & point une occupation ; & cette vie tranquille, toujours à peu près la même, eſt peu du goût de la jeune Madame d'Alanville, qui en a pris un très-vif pour la plus variée & la plus tumultueuſe. En vérité, ceux qui nous ont vues l'une & l'autre à notre début dans le monde, & qui nous voient actuellement, doivent être bien ſurpris du changement de nos rôles. Réellement, pour moi je ne me fais point à voir ma belle-ſœur non ſeulement remplir, mais même outrer, & beaucoup, celui qui d'abord avoit ſemblé devoir être le mien : une des choſes du monde qui m'étonne encore le plus, eſt ſa conduite avec ſon mari, ainſi que celle de ſon mari avec elle : en voici

un échantillon. Elle vint hier rendre une viſite d'après-dinée à mon pere & à ma mere, chez leſquels elle n'étoit point venue depuis plus de ſix ſemaines. Je lui demandai des nouvelles de mon frere, que nous n'avons point vu depuis à peu près le même tems. Elle me répondit qu'elle avoit lieu de penſer qu'il ſe portoit bien; mais qu'il y avoit pluſieurs jours qu'ils ne s'étoient vûs. Je le crus à la campagne, & le lui dis. Point du tout, répondit-elle froidement, il eſt à Paris; mais ſes ſociétés & les miennes ne ſont point les mêmes; raiſon qui nous empêche de nous trouver ſouvent enſemble. Il n'y a donc que les matins que nous pourrions nous voir; mais je me couche ſi tard, qu'aſſez ordinairement il ſe trouve ſorti à l'heure de mon lever.

Concevez-vous, ma chere Henriette, cette coupable indifférence entre un mari & une femme qui ont paru s'aimer à la fureur, & qui avoient renoncé à l'Univers entier, pour se livrer entierement l'un à l'autre ? J'ai beau entendre dire & répéter sans cesse que c'est ainsi que se terminent ces goûts si extraordinairement vifs, aussi faciles à détruire, que prompts à naître: il ne m'entre point dans l'esprit qu'un sentiment, de quelque nature qu'il soit, puisse s'éteindre, & s'éteindre en totalité, sans qu'il en reste rien, mais rien du tout. La médisance prétend, au reste, (mais je ne la crois pas,) qu'il ne s'ensuit point que mon frere & ma belle-sœur n'aiment plus, parce qu'ils ont cessé de s'aimer ; au contraire, on assûre que ce caractère si passionné, qui sem-

bloit être le leur, eſt toujours le même ; qu'il n'a ſimplement fait que changer d'objet... Que je les plains ! Quel avenir ils ſe préparent ! Il ne leur ſera pas toujours poſſible de ſe tenir éloignés l'un de l'autre : les plaiſirs n'ont qu'un tems ; nous les quittons, ou ils nous quittent : le déſœuvrement un jour les rapprochera. Combien leur ſeroit alors néceſſaire l'eſtime qu'ils négligent actuellement de s'inſpirer ! C'eſt le ſentiment de tous les âges, & le ſeul qui peut dédommager & tenir lieu de tous les autres. Mais je ſuis bien moraliſte aujourd'hui, & peut être me trouverez-vous bien ennuyeuſe : il eſt tems de dîner ; adieu donc, mon aimable Henriette. Mon pere & ma mere partent demain pour la campagne, où ils vont paſſer quinze jours ; je reſte à Paris. : mon fils & vous m'aide-

rez à ſupporter ma ſolitude. Attendez-vous à remplir tous les momens où il ne m'occupera point. Sa ſanté eſt parfaite ; la mienne, beaucoup meilleure : j'eſpere recevoir bientôt des nouvelles de la vôtre, & de votre arrivée à Londres. Adieu.



LETTRE XV.

DE LA MÊME.

1 Août, dix heures du ſoir.

ENfin toutes mes appréhenſions ſont juſtifiées. Je n'ai plus de malheurs à craindre; il ne m'en peut plus arriver. Mon mari à été arrêté ce matin à dix heures à Auteuil, & conduit au For-l'Evêque. Je l'ai ſçu à midi, & j'ai volé à ſa priſon, où j'ai appris qu'il ne s'agiſſoit que de huit mille francs. J'ai ſur le champ été chez mon frere ; il n'eſt point à Paris ; j'ai parlé à ſa femme, qui a beaucoup plaint le ſien, s'eſt fort attendrie, a verſé bien des larmes, & rien de plus. J'ai paſſé chez le Duc de *** ; il eſt à ſon Gouverne-

ment, à *** : enfin, désolée, ne voyant personne à qui je pusse recourir, je me suis avisée en rentrant chez moi, au risque de tout ce que mon pere & ma mere pourroient dire, de mettre en gage de leur vaisselle d'argent, pour la valeur de la somme en question. Malheureusement, le tems employé à courir pour faire cet arrangement, l'a rendu inutile : plusieurs des créanciers du Vicomte, informés dans cet intervalle de sa détention, sont venus pour leurs créances s'opposer à sa sortie : dans l'espace de moins de six heures, il s'en est trouvé pour plus de cinquante mille écus. Cependant je ne désespere de rien encore : j'ai dépêché un Exprès à mon pere & à ma mere, qui ne sont qu'à trois lieues d'ici. Je leur écris la lettre la plus pressante ; je leur peins l'état où je

suis,

ſuis, celui où je vais être, ſi je ne puis réuſſir à les toucher ; il n'eſt pas poſſible qu'ils ne le ſoient point de tout ce que je leur marque. J'en ſuis, dans le vrai, tendrement aimée ; ils redouteront l'effet de mon déſeſpoir, ſur une ſanté réellement délicate & déja affoiblie par le chagrin : d'ailleurs, la conduite du Vicomte, depuis ſa ſortie de la Baſtille, a dû ralentir leur reſſentiment contre lui. Mais, ſuppoſé qu'ils ne ſe rendent point à mes prieres & à mes raiſons, & qu'ils refuſent de prendre de promptes meſures pour tirer M. de Valmire de l'état où il ſe trouve, j'ai formé un projet, qu'ils ſont ſans doute bien loin d'imaginer, & dont l'exécution les déterminera, peut être, à ce que je ſouhaite.

Ce n'eſt, au reſte, rien de ce qui

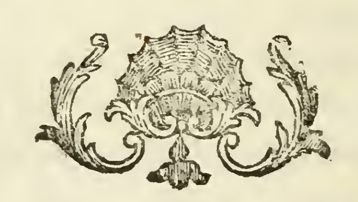
leur appartient que je leur demande. Par ma séparation d'avec mon mari, ma dot se trouve en entier ; qu'une partie soit employée, & tout, s'il le faut, à payer ses dettes. En vivant chez mon pere & ma mere, je n'ai exactement besoin de rien ; je retrancherai même, & sans que cela me coûte le moins du monde, toute dépense qui m'est personnelle, comme équipages, domestiques nombreux. Hé ! mon Dieu ! ils doivent me connoître, & sçavoir combien je suis peu sensible au faste & à l'éclat ; mon indifférence même, à cet égard, m'a toujours laissé ignorer que, relativement à soi, il y eût un avantage réel à être né riche : s'ils manquent cette occasion de me le faire sentir, il est certain que je ne le connoîtrai jamais. Pour ce qui regarde mon fils, les dettes de son

pere acquittées, ne lui restera-t-il pas son bien, qui sera libre alors? Son avenir ne court aucun risque; il n'est question que du présent, & ce présent seul me regarde; pourquoi donc s'en embarrasser? ..... J'entends le bruit d'un cheval dans la cour; c'est mon Exprès..... Je vole chercher ma réponse.

Suite de la même Lettre.

CONcevez-vous que, dans une circonstance comme celle où je me trouve, mon pere & ma mere ne daignent pas m'écrire un mot, & se contentent de me faire froidement dire que dans huit ou dix jours ils seront de retour à Paris, & qu'ils raisonneront avec moi de l'affaire dont je leur écris? ... Dans huit ou dix jours! ah! ce délai annonce sû-

rement un refus. Differe-t-on jamais le plaiſir ſi doux d'en faire, lorſqu'on eſt aſſez heureux pour en avoir la volonté ? .. A quel moyen leur dureté m'oblige d'avoir recours ! Combien ce qu'il a d'extraordinaire, ſera tourné en ridicule par ceux même qui, au fond du cœur, ſeront forcés de l'admirer ! . . . Mais n'importe : quoique les aventures d'éclat ſoient peu de mon goût, je me réſous à celle-ci. Adieu, ma chere Henriette ; vous ſçaurez demain ce dont il s'agit.



LETTRE XVI.

DE LA MEME.

DU FOR-L'EVESQUE,

3 *Août*, 10 *heures du matin.*

JAmais personne ne s'est donné plus de peines pour sortir de prison, que j'en ai prises pour m'y faire mettre. : enfin m'y voilà, ma chere Henriette ; nous verrons à présent à quoi pourront se déterminer Monsieur & Madame d'Alanville : ce qu'il y a de certain, c'est que je n'en sortirai point seule.

Ce seroit une fort longue histoire à vous faire, que celle de mon emprisonnement. On ne croiroit pas que, pour prendre un aussi mauvais gîte, il y faille faire tant de façons. Mais je vous fais grace d'inutiles circons-

tances, qu'il vous importe peu de ſçavoir ; il ſuffit de vous dire que je tiens ici la place d'une femme fort aiſe ſûrement de ne plus courir le riſque de s'y trouver, dont j'ai acquitté la dette, & à qui de plus j'ai donné beaucoup d'argent pour qu'elle trouvât moyen de me faire arrêter pour elle ; ce qui a été exécuté ſans bruit hier au ſoir, dans un endroit que j'avois indiqué. Parlons à préſent de choſes plus intéreſſantes.

A ne vous rien cacher, je ſuis d'une grande impatience de voir quelles ſeront les ſuites de ma démarche, & ma curioſité a moins pour objet d'être éclaircie de ce qu'elle pourra produire ſur Monſieur & Madame d'Alanville, que de ce qu'elle pourra faire ſur le cœur de M. de Valmire. Ma chere Henriette, ſi elle alloit contribuer à me le rendre! Je ne ſçaïs ;

mais, malgré ce lieu d'horreur, si propre à faire naître l'effroi, & à inspirer le chagrin, je me sens au fond de l'ame une si grande sécurité, & même une joie si tendre, que si, comme vous, je croyois aux pressentimens, je prendrois ce que j'éprouve pour le plus heureux présage : mais sans doute ce n'est que l'effet du plaisir d'être rapprochée de ce que j'aime. Ma chambre est près de la sienne; j'entends à chaque instant le son de sa voix. Que ne m'en coûte-t-il point pour ne m'en pas faire reconnoître, pour ne pas voler à lui? & combien, malgré cela, il faudra prendre sur moi, pour oser le voir, lui parler! Je le souhaite, & le crains également : c'est cependant mon projet, & j'y suis résolue; mais je voudrois que le hazard en amenât l'occasion; qu'il sçût auparavant que je suis ici; qu'il

m'eût apperçue. Dans ce deſſein, je laiſſe ma porte ouverte. . . . . Mais, mon Dieu! je crois l'entendre. . . . . C'eſt bien lui. . . . il approche, il va paſſer. . . . . je me meurs. . . . . .

POint d'expreſſion qui puiſſe rendre. . . . . . point d'imagination qui puiſſe ſe repréſenter. . . . . ma joie. . . . mon bonheur. . . . . mes tranſports. . . . . Je le quitte dans l'inſtant. . . . . Henriette, ma chere Henriette! . . . . il m'aime; il m'a toujours aimée. . . . Quand je pourrai penſer, écrire, je vous rendrai compte de ce qui vient d'arriver. Je vole le rejoindre, & vais envoyer chercher ſon fils. . . . On m'annonce mon pere. . . . .

LA plus heureuſe des femmes n'a que le tems de vous dire, que le plus tendre, le plus digne des peres, met le comble à ſa félicité; qu'elle eſt ſon ouvrage. . . . . Ah! que j'étois injuſte! . . . Mais on me preſſe, on m'attend. Adieu, adieu, juſqu'au premier inſtant que j'aurai de libre.



LETTRE XVII.

DE LA MÊME.

A Paris, 25 Août.

HÉ! quoi! ma chere Henriette, il n'eſt donc point de joie dans ce monde, qui ne ſe trouve mêlée d'amertume! Je viens d'en faire cruellement l'épreuve. Quelle affreuſe crainte eſt venue troubler mon bonheur. Jugez de toutes les horreurs dont j'ai été environnée! Preſqu'à l'inſtant où j'ai retrouvé le Vicomte, je me ſuis vue à celui de le perdre. Une maladie dangereuſe à manqué me l'enlever; à peine actuellement eſt-il échappé des bras de la mort; & ce n'eſt que depuis deux jours que j'ai la certitude qu'il m'eſt entiere-

ment rendu. Occupée nuit & jour ſans relâche auprès de lui, je ne me ſuis pas trouvé un moment pour vous faire part de mes allarmes; d'ailleurs, je n'en aurois pas eu la force : enfin je reſpire, & mon premier ſoin eſt de ſatisfaire la curioſité que vous reſſentez ſans doute d'être informée des circonſtances intéreſſantes de notre tendre réconciliation. Il ne me ſera peut-être pas poſſible de vous en faire de ſuite le récit; j'ai peu d'inſtans dont je diſpoſe; mais en le reprenant où je l'aurai quitté, je ferai en ſorte que vous ne vous apperceviez pas des interruptions.

Je vous ai marqué que ma chambre au For-l'Evêque étoit auprès de celle du Vicomte; je vous ai dit auſſi combien je déſirois le voir; mais ma timidité, preſqu'auſſi forte que ce deſir, me retenant malgré moi

j'attendois avec une impatience mê-lée de crainte, l'occaſion que ma porte, laiſſée ouverte à ce deſſein, me procura bientôt.

Je m'occupois, comme vous ſçavez, à vous écrire, lorſque je crus l'entendre parler & marcher. Je ne me trompois point; c'étoit bien lui qui accompagnoit un valet de chambre en lui donnant quelques ordres. Ce que je reſſentis alors eſt inexprimable; mais, par une de ces contrariétés dont la cauſe nous eſt inconnue à nous-mêmes, quels que fuſſent ces vœux ſi ardens que je formois pour le voir & en être vue, mon premier mouvement, lorſque je le jugeai à l'inſtant de paſſer, fut de me lever & de courir à ma porte pour la fermer. Il n'étoit plus tems; le Vicomte paſſoit; il m'avoit vue. La tête de Méduſe ne produiſit jamais

d'effet plus prompt : il jetta un grand cri, & ſeroit tombé à la renverſe, ſi, malgré le déſordre & l'émotion violente où j'étois, le voyant pâlir & chanceler, je ne me fuſſe élancée vers lui pour le ſoutenir. Le danger qu'il couroit non-ſeulement ranima mes forces prêtes à m'abandonner, mais m'en inſpira de nouvelles. Je le reçus évanoui dans mes bras. Ce ſecours lui étoit néceſſaire. Son valet de chambre préſent, dont je ſuis connue, pétrifié d'étonnement de ma rencontre dans un lieu où véritablement on devoit peu s'y attendre, étoit reſté immobile. Les cris de douleur que m'arracha l'état où je voyois M. de Valmire, rappellerent enfin cet homme à lui ; il m'aida à le tranſporter dans ſa chambre. Nous étions ſi troublés l'un & l'autre, qu'il ne nous vint point dans l'idée de l'entrer dans la

mienne, quoique nous fussions à la porte. Nous mîmes le Vicomte sur son lit; il y fut plus d'un quart d'heure sans reprendre connoissance : plusieurs prisonniers étant accourus au bruit que nous faisions, parvinrent enfin, à force de le tourmenter, à le faire revenir. J'étois auprès de lui, dans un état peu différent du sien, couchée à demi sur son lit, sans voix, sans mouvement; n'ayant à l'extérieur rien d'animé que les yeux, que je tenois fortement attachés sur les siens, pour lire dans ses premiers regards la cause de la révolution que je venois de lui causer. Hélas! je redoutois plus qu'elle fût l'effet de la haine, que je n'osois espérer qu'elle fût celui de l'amour.

La joie tendre qui se peignit sur le visage de M. de Valmire, à l'instant qu'il reprit ses esprits, & dont

la pâleur qui couvroit ses traits rendoit l'expression encore plus touchante, dissipa bientôt cette cruelle incertitude. Le plus doux, le plus passionné des regards pénétra jusqu'au fond de mon cœur..... Ah! ma chere Henriette, que n'est-il en mon pouvoir de peindre comme je sçais sentir? Le tableau que je vous tracerois de ce qui se passa en moi dans ce fortuné moment, seroit digne d'être offert à votre sensibilité. Je crus recevoir une éxistence nouvelle: toutes les facultés de mon ame suspendues, se ranimerent: ce regard, ce seul regard, suffit pour effacer tout souvenir du passé, pour m'assurer du présent, & me tranquilliser à jamais sur l'avenir.

Après nous être livrés l'un & l'autre à l'impression délicieuse du premier mouvement, M. de Valmire,

qui jusques-là n'avoit vu, remarqué que moi, s'appercevant alors que sa chambre étoit pleine de monde, fit signe qu'il vouloit qu'on nous laissât libres : nous fûmes long-tems encore, lorsqu'on se fut retiré, à nous examiner en silence : l'embarras de le rompre y eut peut-être alors autant de part que l'émotion. Enfin, le Vicomte se relevant tout-à-coup de dessus son lit où il étoit resté couché, se précipita à mes genoux avec tant de promptitude, que, ne l'ayant pu prévoir, je ne le pus empêcher : tout ce que je pus faire pour l'obliger à se relever, fut inutile. Laissez-moi, Sophie, me dit-il, d'une voix entrecoupée, laissez-moi à vos pieds expirer de douleur & de honte : je ne mérite pas, je le sçais, d'y mourir ; mais que mon repentir, mes regrets, m'en obtiennent la

grace. O Ciel! continua-t-il en preſſant une de mes mains contre ſon cœur, & en la portant enſuite avec ardeur à ſa bouche, dans quel tems, ... en quels lieux .... je vous revois! ... & j'oſe vous dire que je vous aime! ... Ah! fuyez-moi, fuyez-moi pour jamais. .... abandonnez un miſérable; je ne mérite plus. .... Dieux! reprit-il en s'interrompant, de quel bien je pouvois jouir! ... Croyez, croyez du moins que j'en connois tout le prix: croyez encore que je ſuis puni autant que je mérite de l'être, de ne l'avoir pas toujours connu. Une abondance de larmes l'empêcha de pourſuivre; & les miennes d'abord m'ôterent le pouvoir de lui répondre: mais la violence de ſon état me faiſant craindre de le voir retomber dans celui dont on venoit de le tirer, j'em-

ployai à le calmer les plus tendres efforts. Hé ! quoi ! lui dis-je, est-ce de cet air & de ce ton que vous devez me dire que vous m'aimez ? Combien cette douleur que vous me faites paroître ne m'est elle pas injurieuse ? Combien mon amour ne doit-il pas s'en offenser ? Se peut-il que le moment qui nous réunit pour jamais, laisse place en votre ame à d'autres impressions que celles de la joie ? Nous réunir, reprit tristement le Vicomte ! nous réunir ! non, cela est impossible ; votre famille sans doute s'y opposera ; & supposé qu'elle pût y consentir, voudrois-je vous associer aux malheurs que je me suis attirés ? Vous ignorez, hélas ! peut-être jusqu'où le déreglement de ma conduite a porté le dérangement de ma fortune.... Et vous, ingrat ! interrompis-je en le repoussant dou-

cement, vous ignorez donc encore qu'il n'eſt pour moi d'autres malheurs que votre indifférence, & d'autres biens que votre cœur? Non, je ne l'ignore pas, reprit il en me ſerrant dans ſes bras avec vivacité; mais, Sophie, ma chere Sophie, répetez-le-moi mille & mille fois, non pour me le perſuader : je l'ai été dès la premiere fois; mais pour me renouveller ſans ceſſe le plaiſir enchanteur de l'entendre. Un embraſſement fut toute ma réponſe; mille autres rapidement le ſuivirent : bientôt les idées affligeantes s'évanouirent; les reflexions douloureuſes ceſſerent; les horreurs du lieu où nous étions diſparurent. . . . . il devint pour nous le Palais de l'Amour, le Temple du Bonheur, le ſéjour même de la Félicité : tranſportés, ravis, enchantés dans les bras l'un de l'autre,

tout l'Univers fut oublié ; nous ne vîmes plus que nous dans la Nature. Mais lorsqu'aux transports du plus tendre délire, eut enfin succédé ce calme heureux qui suit le plaisir, & qui, peut-être, vaut le plaisir lui-même, la faculté de penser, que celle de sentir venoit de nous faire perdre, nous étant rendue, mon fils fut le premier objet dont nous nous occupâmes. M. de Valmire paroissant désirer ardemment de le voir, après plus de deux heures d'un paisible entretien, qui, sans avoir l'air d'explication sur le passé, en fut cependant l'entiere justification, je quittai mon époux un moment pour revenir dans ma chambre, & écrire l'ordre qu'on amenât mon fils, & mettre le comble à mon bonheur, en vous le faisant partager. Je vous achevois mon billet, lorsqu'on m'annonça mon

pere : ſon nom ſeul me rendit toutes mes frayeurs ; mais ſon attendriſſement, auſſitôt que je le vis paroître, me calma un peu. Cependant je tombai à ſes pieds ; & , dans cette poſture, je me traînai juſqu'à l'eſpece de grabat qui me ſervoit de lit, où M. d'Alanville, pâle, tremblant, & reſpirant à peine, s'étoit laiſſé aller en entrant : je lui embraſſois les genoux ; je lui prenois les mains ; je les lui baiſois mille fois, en les arroſant de mes pleurs ; tout cela, ſans proférer un ſeul mot ; & j'attendois avec ſaiſiſſement qu'il rompît le premier le ſilence, lorſque ſe penchant un peu vers moi, & me preſſant doucement la tête contre ſon ſein : où eſt donc mon fils ? me demanda-t-il d'une voix baſſe..... Non, Henriette, non, qui que ce ſoit dans l'Univers, vous ſeule exceptée, ne

ſe figurera jamais l'effet que produiſit dans l'ame de la ſenſible Sophie, ce nom. . . . ce tendre nom donné par mon pere à mon époux.

Me relever, voler à la chambre de Monſieur de Valmire, revenir avec lui aux pieds de ce pere reſpectable, fut l'ouvrage de moins de momens que je n'en mets à vous le raconter.

Mon pere annonça au Vicomte qu'il étoit libre. Nos embraſſemens & nos larmes furent nos premiers remerciemens : enſuite, nous relevant l'un & l'autre; allons, mes enfans, nous dit-il, allons, fuyons ce triſte lieu. Le Vicomte voulant eſſayer alors de lui témoigner l'excès de ſa reconnoiſſance : qu'il n'en ſoit jamais queſtion, lui dit-il en l'interrompant : la conſtance de vos ſentimens l'un pour l'autre, eſt la

ſeule preuve que j'en exige ; toute autre m'offenſeroit. Eh ! mes enfans, ajouta-t-il, en nous embraſſant encore, ne ſuis-je pas votre pere ? N'eſt-ce donc pas mon bonheur que j'aſſure en procurant le vôtre ? Allez, ſoyez heureux, ſoyez-le toujours : vous ne me devrez rien. Cela dit, il ſe leva, en nous ordonnant de le ſuivre. Quelqu'empreſſée que je fuſſe d'obéir, je trouvai encore l'inſtant de vous écrire un mot, ma chere Henriette; il me ſembloit qu'il auroit manqué quelque choſe à ma felicité, ſi j'avois différé de vous en inſtruire.

La générosité de mon pere rendit notre ſortie de priſon un des plus attendriſſans momens de notre vie, par le bonheur qu'elle procura à un nombre de malheureux, qui en furent d'autant plus touchés, qu'ils

étoient bien loin de s'y attendre. Dès le matin , les mesures de Monsieur d'Alanville étoient prises , pour la délivrance de vingt prisonniers, qu'il fit rencontrer sur notre passage , & qui , en nous accompagnant , nous comblerent de bénédictions. Tout ce que j'avois sur moi , tout ce qu'avoit Monsieur de Valmire , & tout ce que mon pere se trouva avoir encore , fut donné pour le soulagement des autres. Que les vœux & les actions de graces de ces misérables nous attendrirent ! Que nous regrettâmes vivement de ne les pouvoir délivrer tous ! Quelle impression douloureuse ne font pas sur des cœurs sensibles , les cris de l'Humanité souffrante ? Est-il de satisfaction , de joie , qui n'en soit troublée ? Nous nous éloignâmes promptement de ce lieu funeste , & bien - tôt la vûe d'objets

d'objets chéris, nous rendit la vivacité de nos premiers transports.

Notre carrosse se fut à peine fait entendre dans la cour, que nous vîmes paroître ma mere, le Duc de ***, mon frere, ma belle-sœur, & la nourrice tenant mon fils, qui accouroient au-devant de nous. Le Vicomte ne les eut pas apperçus, qu'ouvrant la portiere, il s'élança dehors précipitamment : il fut d'abord à son fils, qu'il prit dans ses bras, & il se trouva ensuite retenu dans ceux de ma mere, à l'instant qu'il alloit se jetter à ses pieds. Jamais l'amour, la nature, l'amitié, n'offrirent de scene plus touchante que celle qui se passa dans ce moment : je l'affoiblirois, si j'entreprenois de la décrire : je charge votre cœur, ma chere Henriette, du soin de vous la représenter. Ce fut alors que

ma mere me développa les raiſons de cette conduite, en apparence ſi dure, qu'avoit tenu ma famille avec Monſieur de Valmire. Elle nous dit, que l'éclat de notre ſéparation ayant donné de moi, au Public, l'opinion la plus injurieuſe, & mon mari, d'ailleurs, pouvant encore conſerver des ſoupçons, mon pere & le Duc de * * * avoient jugé également eſſentiel, avant de nous remettre enſemble, de chercher le moyen d'effacer l'une, en détruiſant ſans retour les autres; que, le fond de mon ame leur étant connu, ils n'avoient point douté qu'une occaſion, qui me paroîtroit décidément malheureuſe pour mon époux, ne me fournît celle de me montrer à tous les yeux, & à ceux même du Vicomte, tout ce que je paroiſſois être aux leurs; qu'en conſéquence de

la certitude qu'ils en avoient, & du fruit qu'ils en espéroient tirer pour rendre dans le monde notre réconciliation aussi authentique que notre rupture l'avoit été, ils s'étoient résolus à faire arrêter Monsieur de Valmire, comme si c'eût été pour dettes, quoique la tendresse de Monsieur le Duc pour son neveu, ajouta ma mere, eût, il y a plus de deux mois, enlevé à votre pere la satisfaction que la sienne se promettoit de les acquitter toutes.

Vous jugez, ma chere Henriette, d'après cet éclaircissement, quels témoignages de reconnoissance nous nous empressâmes de donner au Duc : il les reçut de façon à s'en attirer de nouveaux. Le reste de cette délicieuse journée s'écoula dans les plaisirs que tous les sentimens réunis sont capables de faire naître : ma is

Dieux! de quel affreux revers nous fûmes accablés le lendemain !

Dès cette même nuit, le Vicomte se trouva très-incommodé ; il la passa dans une agitation , qui m'inspira d'abord peu d'inquiétude ; je la crus une suite naturelle des différentes sensations que nous avions éprouvées : mais le matin , cette agitation ayant augmenté considérablement,& m'apperçevant même que sa tête s'embarrassoit, justement épouvantée, je courus à l'appartement de mon pere & de ma mere , leur faire part de mes allarmes. Ils vinrent dans celui du Vicomte , & furent presqu'aussi effrayés que moi-même de l'état où ils le trouverent. Un Médecin, qu'on fit appeller sur le champ, acheva de me plonger dans le désespoir , en déclarant que cette maladie avoit tout le caractère d'une

fiévre maligne. Il ne ſe trompoit point ; c'en étoit bien véritablement une , qui l'a tenu dix-huit jours entre la vie & la mort. Enfin la promptitude des ſecours, ſa jeuneſſe, & la bonté du Ciel , touché peut-être des vœux ardens dont je l'ai importuné ſans ceſſe, me l'ont heureuſement rendu. Depuis huit jours que j'ai commencé le récit que je viens de vous faire , il eſt en parfaite convaleſcence : nous eſpérons que ſur la fin de Septembre il ſera en état de partir pour la Bourgogne, où nous avons le plus extrême deſir d'aller paſſer quelque tems. Adieu, mon aimable Henriette ; il manque à mon bonheur , mais il y manque eſſentiellement, de recevoir de vous les nouvelles que je ſouhaite : j'en attendois le mois dernier , & voilà celui-ci preſque paſſé ſans que j'en

aye encore reçues. Vous devez bien imaginer cependant combien la circonſtance ajoute à mon impatience. J'écris par cette même poſte à Monſieur Hyde, qui s'aviſe auſſi de devenir négligent, & dont, depuis des ſiecles, je n'entends point parler. Je le gronde très-ſérieuſement de ne vous avoir pas au moins ſuppléée : au nom de notre amitié, ne différez pas à me répondre.



LETTRE XVIII.

DE LA MÊME, AU CHEVALIER HYDE.

*Au Château de *** en Bourgogne, ce 2* Octobre.*

IL y a près de ſépt ſemaines, mon cher Chevalier, que je vous ai écrit, pour vous demander des nouvelles de Ladi Henriette, dont je n'en reçois point depuis plus de quatre mois : elle doit être mariée du quatre Juillet, & a dû partir pour Londres peu de jours après, où je lui ai adreſſé mes dernieres lettres. Qui l'empêche donc de me répondre? qui peut vous en empêcher auſſi ? Eſt-ce oubli de ſa part, négligence de la vôtre ? En vérité, je ne ſçais qu'imaginer ; mais je ſuis bien in-

quiette. Quoi qu'il puiſſe être arrivé, ne différez pas à m'écrire ; ſongez à l'amitié que j'ai pour vous, à celle que vous m'avez promiſe. Quels reproches l'une & l'autre ne me donnent-elles pas le droit de faire ? Mais quelque long qu'ait été votre ſilence, quelqu'affligeant qu'il ſoit, j'oublie tout, je pardonne tout, ſi je reçois promptement un mot, un ſeul mot, qui me raſſure & me tranquilliſe ſur mon amie.



LETTRE XIX.

DU CHEVALIER HYDE,

A MADAME DE VALMIRE.

A Londres, 28 Novembre.

JE ſatisfais à vos ordres, Madame. La derniere lettre dont vous m'avez honoré, m'arrive dans l'inſtant; je n'en perds point à avoir l'honneur de vous répondre. Les reproches que vous daignez me faire, me touchent & m'affligent également : s'ils m'aſſurent de vos bontés, ils me prouvent vos doutes ſur ma reconnoiſſance. Moi! je ſuis capable de vous négliger! ah! ſûrement vous ne le penſez pas. J'ai, il eſt vrai, paſſé un tems conſidérable ſans vous renouveller

mes respectueux hommages ; il ne me sera, hélas ! que trop facile de justifier ce silence : quelque coupable qu'il me donne l'air d'être, je ne sçais si j'aurai encore la force de le rompre, si ce que j'ai actuellement à vous apprendre ne m'encourageoit enfin à vous instruire de ce que jusqu'à présent, j'ai cru devoir vous laisser ignorer. Vous me demandez, Madame, des nouvelles de Ladi Henriette : ce n'est que depuis deux jours seulement que je peux enfin vous en donner. Son pere, ses amis, ont été pendant quatre mois dans une ignorance parfaite de son sort, & sans la révolution qui vient de se faire dans la maison de Milord d'Herford, il y a grande apparence qu'on auroit pu l'ignorer encore long-tems : mais il faut vous développer ce mystere ; il sera ma justification ; vous jugerez si,

connoiſſant tout votre attachement pour votre charmante amie, j'ai dû & pû prendre ſur moi de porter à votre cœur le coup le plus ſenſible, & vous faire partager les mortelles inquiétudes qu'elle nous a cauſées.

Malgré le plus ſincere regret de me ſéparer de Ladi Henriette dans la circonſtance du départ de Milord d'Oſſémond, & préciſément dans le tems où, par la confiance dont elle m'honore, je pouvois lui être de quelque utilité, de preſſantes affaires m'appellant à Londres, je fus indiſpenſablement forcé de m'y rendre : je quittai le Château d'Herval le premier Juin; le ſeize je reçus une lettre de Ladi, qui, en m'annonçant l'embarquement du Comte, me peignoit ſon déſeſpoir, & me prioit inſtamment de retourner auprès d'elle. Quelque deſir que j'en

eusse, les raisons qui m'avoient obligé de m'éloigner étant toujours les mêmes, je ne voyois guères d'apparence à l'aller joindre de sitôt, lorsque l'enlevement de Ladi Walmer par Milord d'Offémond, se répandit dans Londres. Quoique je fusse bien éloigné de le croire, je ne pus résister à la curiosité d'approfondir ce qui pouvoit avoir donné lieu à cet étrange bruit ; très-inquiet d'ailleurs de l'effet que je ne doutois pas qu'il ne fît sur Ladi Henriette, je ne balançai pas à tout abandonner, & Milord d'Offémond s'étant embarqué à Plimouth, je m'y rendis en toute diligence : la fuite de Ladi Walmer avec le Comte m'y fut confirmée, avec les circonstances les plus propres à rendre Milord d'Offémond un monstre à mes yeux : cependant j'en doutai encore. La vraie vertu a un

caractère auquel il eſt difficile de ſe méprendre : je jugeois abſolument impoſſible que le Comte eût pu me paroître ce qu'il étoit, s'il ne l'eût pas effectivement été ; me rappellant de plus bien des confidences qu'il n'avoit faites qu'à moi, de l'embarras où le jettoient les honteuſes démarches que l'amour faiſoit faire ſans ceſſe à Ladi Walmer, j'achevai de me convaincre, que, quelque coupable qu'elle fût, le Comte pouvoit fort bien être innocent. Ce fut dans le deſſein de travailler à en perſuader Ladi Henriette, que je me repréſentois accablée de la plus vive douleur, que je pris la route d'Herval, où j'arrivai préciſément la veille du jour marqué pour le mariage de votre amie, Madame, avec le Chevalier Holfold. Je ne vous diſſimulerai pas que je fus ſurpris, &

même chagrin, que Ladi ſe fût ré-ſolue auſſi promptement, & avec tant de facilité, à accepter un époux; non que mon eſtime pour Sir Holfold ne me le fît trouver avec raiſon digne du bonheur de l'être; mais je connoiſſois le fond de l'ame de Ladi Henriette, & toute ſa tendreſſe pour Milord d'Oſſémond, & je redoutois les éclairciſſemens que le tems devoit néceſſairement lui procurer ſur la conduite de ſon amant, que j'aurois oſé répondre qu'il juſtifieroit pleinement un jour. Cependant, comme ce n'étoit plus le tems d'en faire naître l'idée & l'eſpérance, je me gardai bien de rien laiſſer pénétrer de ce que je penſois à ce ſujet.

Votre aimable amie me reçut avec ſes bontés ordinaires: il me fut facile de démêler à travers la contrainte qu'elle ſe faiſoit, combien ſon cœur

étoit cruellement déchiré : ſes yeux ſe remplirent de larmes dès qu'elle m'apperçut : j'eus, je l'avoue, beaucoup de peine à retenir les miennes. Peu après mon arrivée, elle ſe retira dans ſon appartement, ſous le prétexte de vous écrire, Madame : je n'oſai la ſuivre, quoiqu'il me ſemblât qu'elle le ſouhaitoit ; je craignois ſes plaintes, & plus encore les conſolations que ce moment peut-être auroit pu m'entraîner à lui donner : puiſqu'à l'inſtant de ſon mariage elles devenoient inutiles, elles ne pouvoient être que dangereuſes.

Beaucoup de monde étant à Herval, Madame Hervins, ſur le ſoir, propoſa des parties; & Sir Holfold & moi nous trouvant néceſſaires à la ſienne, nous fûmes obligés de la faire.

Je n'ignore pas, Madame, com-

bien vous croyez peu à ces mouvemens intérieurs qui agitent & troublent l'ame, ſans qu'on en puiſſe donner de raiſon, & que bien des gens prennent, ſous le nom de preſſentiment, pour le préſage de quelque malheur : j'y ajoute auſſi très-peu de foi : cependant Sir Holfold m'a été un exemple qu'ils ne ſont point abſolument une chimere : il eſt certain, (& j'en fus témoin,) qu'il eut un avertiſſement ſecret de ſon infortune ; que je ne ſçais quel ſentiment de triſteſſe s'empara de lui tout-à-coup ; qu'il parut très-agité, très-inquiet ; que tout le monde s'en apperçut ; qu'à pluſieurs fois, ſous différens prétextes, il tenta les moyens de ſortir, & que, ſans Madame Hervins, qui le força en quelque ſorte à une ſeconde partie de jeu, il auroit peut-être paré au plus cruel des évene-

mens. Enfin, on annonça le ſouper ſervi ; & Milord d'Herford donnoit l'ordre d'en aller avertir ſa fille, lorſque Jenny, une des femmes qui la ſervoient, entra toute échevelée, dans la ſalle où nous étions, & à travers mille cris & ſanglots, nous apprit qu'à l'inſtant même, trois hommes venoient d'enlever ſa maitreſſe, qui ſe promenoit avec elle dans le parc. Vous vous figurez bien, Madame, l'effroi dont nous fûmes ſaiſis à cette nouvelle : chacun des hommes qui ſe trouva préſent, s'arma à la hâte de tout ce qui ſe rencontra ſous ſa main. On fit monter, ſans exception, les domeſtiques a cheval, & nous à leur tête. Après avoir parcouru le parc, trouvant une des portes qui donnent dans la campagne,ouverte, par laquelle vraiſemblablement s'étoient retirés les raviſ-

ſeurs, nous nous diſperſâmes dans les différentes routes, que nous ſuivîmes toute la nuit, ſans rencontrer aucune trace, ni aucun veſtige de ce que nous cherchions. Les jours ſuivans ne furent pas plus heureux : les plus exactes perquiſitions ne nous procurerent aucun éclairciſſement. J'abrége, Madame, ſur notre exceſſive affliction, ſur l'affreux déſeſpoir de Sir Holfold, ſur celui de Milord d'Herford, ſur toutes les recherches que nous fîmes; enfin ſur les mortelles craintes dont nous fûmes tourmentés les quatre mois que nous paſſâmes dans l'incertitude du ſort de votre charmante amie. Vous ſçavez, mieux que perſonne, quels ſentimens elle inſpire; jugez de ce que nous eûmes à ſouffrir, par ce que vous auriez ſouffert vous-même. Milord d'Herford voyant toutes ſes recher-

ches inutiles, & qu'il ne pouvoit rien découvrir, prit la poſte, arriva à Londres, & fut porter aux pieds du Trône, ſa douleur & ſes plaintes, & demander juſtice d'un auſſi ſanglant affront. Le Monarque s'engagea à la lui rendre ; mais pour cela, il falloit connoître l'auteur de l'attentat ; & perſonne ſeulement n'en étoit ſoupçonné.

Mais le Ciel, le juſte Ciel, qui ne ſuſpend quelquefois ſes vengeances que pour les faire éclater davantage, à l'inſtant où nous l'eſpérions le moins, en nous développant les plus odieux myſtères, nous inſtruiſit enfin de ce que nous déſirions ſi ardemment d'apprendre. Vous permettrez, Madame, que, dans la crainte de vous fatiguer par une trop longue lecture, je remette à demain la ſuite

de ce récit. La poſte ne part que dans deux jours ; j'aurai tout le tems de le finir, & de vous renouveller encore les ſincères proteſtations de mon inviolable & reſpectueux attachement.



LETTRE XX.

DU MÊME, A LA MÊME.

1 *Décembre.*

POur diſſiper au moins une partie de vos juſtes allarmes ſur le compte de votre aimable amie, je continue, Madame, ſans préambule, mon récit où je l'ai laiſſé hier.

J'ai eu l'honneur de vous marquer que Milord d'Herford s'étoit rendu à Londres : ce ne fut pas, comme vous imaginez bien, ſans avoir pris la précaution de laiſſer à Herval de fidéles émiſſaires, chargés de continuer ſans relâche les informations : Sir Holfold même voulut reſter pour les pourſuivre ; mais leur inutilité pendant plus d'un mois, jointe à une

maladie dangereuſe dont fut attaqué Milord d'Herford, fit réſoudre le Chevalier à venir le rejoindre. Il trouva ſon ami fort mal, & décidé, par le danger où il ſe croyoit, à épouſer enfin Madame Hervins, qui l'avoit accompagné à Londres avec ſon fils : ce devoit être le lendemain de l'arrivée du Chevalier Holfold. Une criſe qui ſurvint à Milord dans la nuit, & qui le tira d'affaire, fit heureuſement remettre cette union à ſa convaleſcence. Pendant cet intervalle, un violent accès de colique, en moins de deux heures, anéantit à jamais le projet de ce ridicule mariage, en enlevant l'enfant qui l'avoit fait former. Madame Hervins, qui vit détruire ſans retour, par cette mort, tout eſpoir du rang où elle s'étoit trouvée à l'inſtant de monter, fut au comble du déſeſpoir. Mais ce

malheur, tout grand qu'il étoit pour elle, ne fut que le premier châtiment que lui réſervoit l'équité du Ciel. Cette ſécurité dangereuſe, ſuite ordinaire de l'impunité, qui, en faiſant négliger les précautions, fait découvrir tant de coupables, donna lieu bientôt de dévoiler les plus odieux myſtères; &, par un juſte retour, précipita cette femme dans le néant, d'où ſes déſordres l'avoient tirée.

Le crime a rarement de durables ſuccès: la Juſtice divine qui le pourſuit, ne ſemble même le laiſſer triompher un tems, que pour rendre, dans un autre, ſa chûte plus remarquable.

Trois mois cependant ſe ſont écoulés ſans qu'il ait rien tranſpiré de nouveau: toujours même incertitude ſur le ſort de Ladi Henriette; par

conſéquent mêmes ſoins, mêmes recherches, & même douleur de leur peu de ſuccès.

Enfin il y a deux jours que la nourrice du prétendu fils de Milord d'Herford, qu'immédiatement après la mort de cet enfant, Madame Hervins avoit renvoyée en Province, revint à Londres. Un long entretien que ces deux femmes eurent enſemble au ſujet de conventions que la nourrice prétendoit avoir été faites, dont elle demandoit & preſſoit l'exécution, amena inſenſiblement entre elles une querelle des plus vives, qui très-imprudemment ſe termina, du côté de Madame Hervins, par faire ignominieuſement chaſſer cette femme, en lui enjoignant l'ordre de repartir ſur le champ, & la menaçant, en cas de délai, de la faire enfermer pour le reſte de ſa vie.

Cette

Cette menace, & le mauvais traitement qui l'accompagnoit, tranſporta de fureur celle à qui elle étoit faite: elle eut cependant l'adreſſe de ſe contraindre, & de diſſimuler ſon reſſentiment. Mais, au riſque de tout ce qui pourroit en réſulter, très-réſolue de ſe venger, elle demanda en ſecret à un domeſtique, à parler à Milord d'Herford. Apprenant qu'il étoit chez le Chevalier Holfold, elle s'y fit conduire ſur le champ. Elle eut avec Milord une converſation qui dura plus de deux heures. Je me trouvai par hazard dans ce moment, chez Sir Holfold. Peignez-vous, Madame, notre étonnement à l'un & à l'autre, lorſque Milord d'Herford, dans un état dont il me ſeroit difficile de vous donner une idée, vint, en ſortant d'avec cette femme, nous reudre compte, avec toute la confian-

ce dont il nous honore, des ſecrets qu'elle venoit de lui découvrir. Cet enfant, dont Madame Hervins pleuroit ſi amerement la perte, n'étoit point le ſien ; c'étoit d'une fille dont elle étoit accouchée. Comme, dans le tems de ſa groſſeſſe, Milord d'Herford l'avoit flattée de l'eſpoir de l'épouſer, ſi elle avoit un fils ; la crainte que le contraire arrivant ne detruisît cette eſpérance, lui avoit fait prendre toutes les précautions poſſibles pour la réaliſer. Une Sage-Femme, gagnée à cet effet, s'obligea à échanger l'enfant, s'il étoit néceſſaire ; & Madame Hervins ſe chargea, pour en faciliter les moyens, du ſoin d'éloigner les témoins, & ſur-tout Milord d'Herford, dès qu'elle ſentiroit les atteintes des premieres douleurs. Tout avoit réuſſi au gré de ſes deſirs, d'autant mieux qu'une pauvre femme

du village d'Herval, grosse du même tems que Madame Hervins, accoucha précisément d'un fils cinq ou six jours avant que celle-ci mît au monde une fille. Ce fut sur l'enfant de cette femme qu'on jetta les yeux : les plus brillantes promesses furent faites à la mere, qui consentit avec joie à tout ce qu'on voulut, à la condition cependant qu'elle resteroit nourrice de son enfant ; ce qu'on lui accorda volontiers. Pour le fruit malheureux à qui l'ambitieuse & coupable Hervins donna le jour, il fut livré à la Sage-Femme. . . .

Souffrez, Madame, que je vous passe sous silence les affreuses conjectures qu'on a tirées à ce sujet.

La mort de l'enfant supposé ayant rendu cette imposture inutile, & Madame Hervins se trouvant alors, vis-à-vis la nourrice, engagée de pa-

role, que, ne devenant point Miladi d'Herford, il lui étoit, dans le vrai, impossible de remplir, après avoir tenté inutilement de la faire contenter d'une somme qu'elle lui offrit de lui remettre, pour assurer à l'avenir sa subsistance, voyant qu'elle persistoit à exiger en entier la récompense promise, elle crut qu'en l'intimidant elle la rendroit moins difficile; que la crainte de ne rien avoir, lui feroit accepter ce qu'on vouloit bien lui donner; qu'enfin elle se débarrasseroit de ses persécutions, & la forceroit de retourner dans son village.

Complice de son crime, elle étoit bien loin de penser qu'elle voulût courir le risque, en le découvrant, d'en perdre en totalité le fruit : peut-être effectivement que cette considération l'auroit engagée à le taire, si

ce myſtère d'iniquité eût été le ſeul qu'elle eût eu à révéler ; mais elle pouvoit donner des indices certains d'un autre, dont on ignoroit qu'elle eût eu connoiſſance ; & elle étoit bien ſûre que celui-là non-ſeulement lui vaudroit ſa grace, mais lui procureroit au moins la valeur des offres qu'elle venoit de refuſer. C'étoit de Ladi Henriette dont il s'agiſſoit. Pluſieurs converſations de Jenni & de Madame Hervins, tenues ſans méfiance & ſans précaution, la nuit, dans la chambre de cette derniere, auprès de laquelle la prétendue nourrice occupoit avec ſon enfant un petit appartement, l'avoient amplement inſtruite que ces deux femmes avoient eu une grande part à l'enlevement de Ladi, & qu'elles n'ignoroient ni le raviſſeur, ni le lieu où on l'avoit conduite. Celle-ci ne put ni nommer

l'un, ni donner d'indications ſur l'autre, n'en ayant jamais été fait clairement mention dans les entretiens qu'elle avoit entendus, dont au reſte elle rendit le compte le plus fidele.

Milord d'Herford, outré de colère & d'indignation, vouloit au moment même livrer ces deux malheureuſes à la Juſtice, lui remettre le ſoin d'en arracher l'aveu de leurs crimes, & lui abandonner celui de les punir. Sir Holfold s'y oppoſa : la ſeule idée que le ſort de Ladi Henriette dépendoit peut être de Madame Hervins, le fit frémir. Il fit ſentir à Milord le danger d'un éclat, avant que de s'être procuré l'éclairciſſement des motifs qui avoient porté cette méchante femme à cet excès de violence ; combien il étoit important de découvrir auparavant ce que ſa fille étoit devenue ; & après lui avoir fait redou-

ter l'effet du désespoir dans une ame scélérate, il se chargea de se faire assurer de Jenni, & de tirer d'elle les lumieres dont ils avoient besoin : en attendant, la nourrice, comme témoin nécessaire, fut mise sous bonne & sûre garde, dans la maison même du Chevalier, sur l'assurance cependant qui lui fut donnée, que, quoi qu'il arrivât, il ne lui seroit fait aucun mal. Les soins de Sir Holfold réussirent au-delà même de nos espérances. Jenni fut arrêtée sans bruit, & conduite chez le Chevalier, où nous étions restés Milord d'Herford & moi. Cette fille, intimidée par la présence, les menaces de Milord & la confrontation de la nourrice, ne se fit pas presser beaucoup pour tout avouer. Enfin, nous apprîmes d'elle que Ladi Henriette étoit au pouvoir de Sir Thomlay ; que c'étoit

lui qui, par le conſeil de Madame Hervins, l'avoit fait enlever; que la difficulté de l'entrepriſe en avoit fait ſeule différer l'exécution, qu'on avoit cru d'ailleurs devoir remettre après le départ de Milord d'Oſſémond, dans la crainte que la tendreſſe de Ladi pour lui ne la rendît abſolument inutile; que, pour parer à cet inconvénient, (celui de tous que redoutoit le plus Sir Thomlay,) & brouiller à jamais les deux Amans, Madame Hervins, qui entretenoit avec Ladi Walmer un commerce très-exact, avoit, depuis l'inſtant qu'il avoit été queſtion du voyage de Milord d'Oſſémond, mis en tête à la ſœur de Miladi d'Helfeld de ſuivre le Comte, en lui perſuadant que cette démarche l'obligeroit immanquablement à l'épouſer: que(pour en revenir à Sir Thomlay,) il s'étoit flatté

que cette apparente inconſtance de ſon rival, en détruiſant la paſſion de Ladi Henriette pour lui, la rendroit moins contraire à la ſienne; qu'à l'ég rd de ſon attentat contr'elle, il avoit eſpéré le juſtifier par l'excès de ſon amour, & vû la parole de Milord d'Herford indignement retirée, après avoir été donnée ſolemnellement. Elle ajouta, que le deſſein de Sir Thomlay avoit été d'appaiſer & de gagner Ladi, avant que de ſe déclarer auteur de ſon enlevement; mais que, n'ayant pu y réuſſir juſqu'à ce jour, la crainte des nouvelles qu'on pouvoit recevoir de Milord d'Oſſémond, & l'incertitude du ſuccès de la démarche de Ladi Walmer, lui avoient fait prendre la réſolution, ſi quelques efforts qu'il vouloit tenter encore étoient inutiles, de ſe jetter

aux pieds du Roi, de lui avouer tout; que s'en ſçachant aimé, il comptoit, par l'offre de la réparation de ſon outrage, engager ſon Souverain à porter Milord d'Herford à le lui pardonner. Jenni termina par nous jurer qu'elle ignoroit au reſte le lieu où Ladi Henriette avoit été conduite; qu'elle ne penſoit même pas que Madame Hervins en eût connoiſſance; mais que Sir Thomlay n'ayant point quitté la Cour, elle préſumoit, ainſi qu'elle, que ce ne pouvoit être qu'aux environs de Londres, & peut-être à Londres même; qu'au ſurplus, ſi nous voulions de plus amples éclairciſſemens, il y avoit un moyen qui pourroit nous en procurer; que Milord n'avoit qu'à retourner chez lui; que dans un endroit de l'appartement de Madame Hervins, qu'elle indiqua,

il y trouveroit tous ſes papiers ; que cette femme étant ſortie, & ne devant point rentrer de la journée, il auroit tout le tems d'y chercher les lumieres dont il avoit beſoin.

Ce conſeil fut ſuivi ſur le champ. Je reſtai commis à la garde de nos deux priſonnieres, tandis que Milord & le Chevalier furent faire leur opération. Les papiers furent trouvés & lus ; ils découvrirent à Milord toutes les horreurs de la vie la plus libertine; des preuves non récuſables de la ſuppoſition d'enfant & de l'enlevement de ſa fille ; mais rien qui indiquât l'endroit où elle étoit. Par l'avis de Sir Holfold, qui jugea important d'en être inſtruit, & de la tirer des mains de ſon raviſſeur avant d'éclater, les papiers furent laiſſés à leur même place, rangés dans le

même ordre, & fermés avec le même soin. On conclut qu'il falloit s'en tenir à placer des espions sûrs auprès de Sir Thomlay, & à le faire suivre sans relâche. A l'égard de Madame Hervins, on arrêta qu'on dissimuleroit avec elle; & pour lui ôter toute espéce de soupçon, Jenni fut remise en liberté: sa grace lui fut promise, si elle sçavoit se taire; & on lui fit voir sa perte certaine, si elle osoit parler. Enfin, voilà deux jours d'écoulés, & rien ne s'est découvert encore. Sir Thomlay a été malade, & n'est point sorti de chez lui. Milord d'Herford est d'une impatience qu'il peut contraindre à peine. La punition de la perfide qui l'a si longtems abusé, l'occupe presque autant que le desir de retrouver sa fille. . . . . Mais, Dieux! à l'instant même je re-

çois un billet de Sir Holfold : il m'apprend, Madame, que Ladi Henriette vient d'être remise dans les bras de son pere, par un inconnu. Je vole chez elle : je ne tarderai pas à revenir vous rendre compte des particularités de cet heureux évenement.



LETTRE XXI.

DU MÊME, À LA MÊME.

1 *Janvier.*

IL m'a été impoſſible, Madame, d'avoir l'honneur de vous écrire depuis un mois : tant d'évenemens ſe ſont ſuccédés, que j'ai voulu en voir la fin avant de vous envoyer mes Lettres : d'ailleurs, je n'ai preſque point quitté votre charmante amie ; ſa délivrance eſt un miracle de l'Amour. Milord d'Oſſémond . . . . . Mais il m'eſt défendu d'entrer dans aucun détail ; Ladi ſe réſerve de vous les faire elle-même : je ſuis ſimplement chargé de vous aſſurer qu'elle ſe porte bien ; que les dernieres Let-

tres qu'elle a reçues de vous ont commencé ſon bonheur, que nous eſpérons que le Ciel achevera bientôt.

Il m'eſt, au reſte, ordonné de vous terminer l'hiſtoire de Madame Hervins. La voici en peu de mots. Toutes les meſures de Milord étant priſes contr'elle, elle fut arrêtée le jour même du retour de Ladi Henriette : le moindre des crimes dont elle ſe trouve chargée, ſeroit plus que ſuffiſant pour la conduire au dernier ſupplice ; mais Milord ne l'en auroit pas cru aſſez punie : en l'abandonnant à ſes regrets & à ſes remords, il s'eſt figuré qu'elle le ſeroit davantage ; d'ailleurs, par tendreſſe pour la jeune Carpenter, & par conſidération pour la famille de ſon mari, il ſe ſeroit toujours borné à ſolliciter

un exil éternel : il l'a obtenu ; & cette misérable, avec plusieurs de son espece, a été embarquée ce matin pour une de nos Colonies. A l'égard de ses complices, la Nourrice & Jenni, Milord d'Herford, fidele à sa parole, s'est contenté, pour toute peine, d'enjoindre à l'une d'abandonner les terres où elle demeuroit ; & à l'autre, de sortir de Londres. Il reste encore, Madame, bien des choses intéressantes à vous apprendre ; Ladi Henriette a voulu seule s'en charger : elle vous en instruira incessamment, si, ainsi qu'il y a lieu de le croire, tout se termine au gré de ses desirs & des nôtres. Nous pourrons bien vous procurer, dans le courant de Mars, la plus agréable surprise........ Mais on m'a défendu de parler ; je

ſuis un indiſcret : pour ne plus courir le riſque de l'être, je termine promptement par les aſſurances de tous les ſentimens réunis, avec leſquels j'ai l'honneur d'être pour jamais, &c.



LETTRE XXII.

DE SOPHIE A HENRIETTE.

*Du Château de *** en Bourgogne, 22 Janvier.*

O ! Ma chere Henriette, quelle impreſſion de douleur, de joie me font les lettres qu'on m'apporte dans l'inſtant du Chevalier Hyde ! ... Mais une de vous devoit les ſuivre. Ah ! je ne puis être vraiment, complettement heureuſe, que lorſque je l'aurai reçue.

Béni ſoit le Ciel à jamais ! il vient donc enfin de punir le crime ; il ne lui reſte plus qu'à récompenſer la vertu. Puiſſe-t-il bientôt conſommer ſon ouvrage ! Quelques mots échappés à notre ami m'en donnent

l'espérance. Pourquoi ne m'en a-t-il pas dit davantage ? Que vous êtes cruelle de le lui avoir défendu ! . . . Quoi ! au mois de Mars il se pourroit . . . . . Henriette, ma chere Henriette, je n'ose me livrer à toutes les idées qui me viennent . . . Ecrivez-moi, écrivez-moi vîte. Pour vous punir de tant différer, vous ne sçaurez pas, à votre tour, que nous sommes ici depuis deux mois ; que ma vie se passe dans un enchantement continuel : que le bonheur en marque tous les instans : que cependant je sens, oui, je sens que ce bonheur, tout grand qu'il est, augmentera encore davantage en apprenant le vôtre.



LETTRE XXIII.

D'HENRIETTE.

A Londres, 20 Janvier.

JE ne comptois point vous écrire, ma chere Sophie; je me flattois, hélas! que je pourrois moi-même.... Mais un retard, qui ne feroit pour un autre que de trois femaines, & qui fera pour moi de trois fiècles au moins, joint à votre lettre que je reçois, me détermine à vous envoyer, fans délai, l'emploi de quelques momens que j'ai trouvé moyen de confacrer à l'amitié.

Lifez, mon aimable Sophie, lifez; partagez mes tranfports, comme j'ai partagé les vôtres; & animée du fentiment qui me pénetre,

ah ! uniſſez-vous, uniſſez-vous à votre heureuſe amie, pour rendre au Ciel ſans ceſſe les juſtes graces qui lui ſont dûes, pour tous les biens dont ſa bonté la comble ; je ne vous dis rien de plus. L'hiſtoire de mes derniers malheurs, que je joins ici, eſt celle de ma félicité préſente. Dans un mois, oui, dans un mois, elle ſera tout ce que j'ai jamais déſiré qu'elle ſoit. La Nature, l'Amour, l'Amitié.... Mais liſez, vous ſçaurez tout.



CONCLUSION

*De l'Histoire d'*HENRIETTE, *adressée par elle à* SOPHIE.

ENfin je puis, ma chere Sophie, dégager la parole que M. Hyde vous a donnée, de ma part, il y a trois semaines, au sujet du récit circonstancié des suites de l'évenement cruel dont il vous a rendu compte. Pardonnez-moi, mon aimable amie, de vous l'avoir tant fait attendre; mais à peine échappée du plus affreux naufrage, entourée encore des plus funestes débris, &, pour ainsi dire, entre la douleur & la joie, trop accoutumée à l'une pour pouvoir me livrer à l'autre, j'ai été tout cet espace de tems telle qu'on

eſt, à peu près, lorſqu'un ſonge effrayant nous réveille ; il faut toute la clarté du jour pour en diſſiper l'impreſſion : ce jour enfin m'éclaire, & les horreurs qui m'environnoient commencent à ſe diſſiper ; ſans doute que bientôt elles acheveront de diſparoître. Mais je paſſe au récit que le tendre intérêt que je ſuis bien ſûre de vous inſpirer, vous fait peut-être impatiemment ſouhaiter d'entendre. La veille du jour marqué pour mon mariage avec Sir Holfold, la douleur dont j'étois dévorée me rendant inſupportable la contrainte que m'impoſoient & la circonſtance, & un nombre infini de perſonnes invitées par mon pere ; & cette douleur augmentant à la vue du Chevalier Hyde, qui arriva ſur le ſoir, je prétextai d'avoir à vous écrire, ma chere Sophie, & fus m'enfermer

dans mon appartement, où je ne pus, hélas! que vous tracer quelques lignes, interrompues ſans ceſſe par mes ſanglots & preſqu'effacées par mes larmes. La perfide Jenni, qui étoit préſente, & dont les fauſſes apparences de zéle avoient entierement gagné ma confiance, parut, à ſon ordinaire, prendre la part la plus tendre à ma ſituation; & après une infinité de diſcours pour me calmer, que je n'entendis ſeulement pas, me faiſant ſentir que je me mettois hors d'état de paroître, elle me preſſa de deſcendre dans le parc, où j'avois coutume d'aller preſque tous les jours me promener avec elle, prétendant que l'air effaceroit la trace des pleurs que je venois de répandre. Nous devions peu de jours après quitter Herwal; le deſir de revoir encore une fois ce lieu, que la préſence de

ce

ce que j'aimois m'avoit rendu ſi cher, me perſuada mieux que les raiſons de Jenni, de l'y accompagner : ce même deſir me conduiſit dans l'endroit le plus reculé, où s'étoient paſſées mes entrevues avec le Comte. Il étoit alors huit heures du ſoir, la nuit commençoit à tomber ; je le parcourois triſtement enſevelie dans la rêverie la plus profonde, lorſqu'ayant gagné cette porte qui donne dans la campagne, par laquelle nous faiſions entrer Milord d'Oſſémond, & la voyant ouverte, je m'avançai machinalement pour la fermer. Au moment même, trois hommes parurent, dont un me ſaiſit, me prit dans ſes bras, & aidé des deux autres, me porta environ à trente pas, où ayant trouvé une chaiſe, ils m'y firent entrer malgré

ma résistance & mes cris : l'un d'entr'eux se plaça auprès de moi, les autres monterent à cheval, & nous nous éloignâmes avec une vitesse qu'il est impossible d'imaginer.

Quelle que fût l'inquiétude que me devoit naturellement causer une aussi singuliere aventure, vous l'avouerai-je, ma chere Sophie ? j'en fus bien moins occupée dans les premiers instans, que d'une sorte de joie dont je ne pus me défendre, en pensant qu'elle éloignoit mon mariage, & que peut-être me fourniroit-elle le moyen de le rompre. A l'égard des suites que pouvoit avoir cette violence, il ne me vint point dans l'esprit d'en craindre, quel qu'en fût le motif & l'auteur : j'étois déterminée à mourir s'il osoit entreprendre davantage ; & la résolution

que j'en formai, & qui, avec les raiſons que je me trouvois d'haïr la vie, me coûta peu à prendre, & me tranquilliſa abſolument : j'acceptai même, ſans me faire beaucoup preſſer, quelque nourriture qui me fut offerte par celui qui m'accompagnoit. Après avoir marché environ ſoixante heures, ſans nous arrêter que pour prendre quelques relais de chevaux, nous arrivâmes ſur la fin du troiſieme jour.

Je ne pus diſtinguer ſi c'étoit dans une Ville, ou un Village. La voiture où j'étois étoit exactement fermée, & ne s'ouvrit qu'au moment de m'en faire deſcendre : une vieille femme ſe trouva pour me recevoir ; elle me conduiſit dans un appartement, où m'ayant enfermée avec ſoin, elle me laiſſa ſeule livrée à mes réflexions : elles furent, ainſi que je viens de vous le

dire, beaucoup moins triſtes qu'elles ne ſembloient devoir l'être ; d'ailleurs, je ne pouvois me perſuader qu'il fût ſi difficile à mon pere de découvrir le lieu où on m'avoit conduite. Je me figurois qu'averti ſur le champ par Jenni, & ne perdant pas un moment à pourſuivre mes raviſſeurs, on trouveroit aiſément leur trace ; ce qui en effet n'auroit pû manquer d'arriver, ſi, ainſi que je l'ai appris par la ſuite, Jenni, de moitié du complot formé contre moi, n'eût laiſſé écouler plus de trois heures ſans donner aucun avis. La circonſtance, d'ailleurs, de mon mariage amenant beaucoup de monde à Herval, & un nombre infini de voitures ſe rencontrant ſans ceſſe ſur les chemins, aucune n'avoit été particulierement remarquée ; raiſon qui avoit préciſément fait attendre &

choiſir ce jour-là. Mais je reviens à moi. Raſſurée donc par l'eſpérance d'une prochaine délivrance, j'examinai avec l'attention la plus exacte la chambre que j'occupois : les fenêtres très-baſſes donnoient ſur un jardin, & étoient garnies de gros barreaux de fer ; s'ils m'ôtoient toute poſſibilité de fuir, ils faiſoient en même tems ma ſûreté, & ce me fut un ſujet d'allarmes de moins. J'examinai enſuite les portes, celle de ma chambre, & celle d'un petit cabinet qui y donnoit, je vis à l'une & à l'autre, haut & bas, de forts verroux qui ſe pouvoient mettre en dedans ; & certaine des précautions que je pouvois prendre pour me mettre à couvert de toute ſurpriſe, me ſentant accablée de laſſitude & de ſommeil, la vieille étant rentrée pour m'apporter à ſouper, je lui or-

donnai de me préparer mon lit ; & après un léger repas, l'ayant renvoyée, & fermé exactement mes portes, je me couchai & m'endormis aussi tranquillement que s'il ne me fût rien arrivé. Je me réveillai fort tard le lendemain, & ce ne fut même qu'au bruit que fit la vieille, qui demandoit à entrer : je me levai, m'habillai, &, sur le serment qu'elle me fit qu'elle étoit seule, je lui ouvris. L'air de sécurité qu'elle me vit toute la journée, l'enhardit sur le soir à lier conversation : jusques-là aucun soupçon ne m'étoit venu sur personne ; les propos qu'elle me tint m'en firent naître.

Le crédit, le rang qu'elle me vanta de l'Amant que l'amour avoit engagé à s'assurer de ma personne, sur laquelle il prétendoit, me dit-elle, avoir d'anciens droits, me dé-

ſillerent les yeux ; ils ſe fixerent ſur Sir Thomlay : je le nommai ; elle n'avoua, ni ne nia ; ce qui me ſuffit & me valut une confirmation. L'effroi dès-lors s'empara de mon cœur ; je connoiſſois le caractère & l'ame de Sir Thomlay ; je tremblois de ce qu'il étoit capable d'oſer. Cette femme, qui, à quelques propos qui m'échapperent, pénétra mes craintes, travailla à les diſſiper, en me jurant que je n'avois rien à redouter ; que l'homme ſous le pouvoir duquel je me trouvois, loin d'haſarder rien qui pût non-ſeulement m'offenſer, mais même me déplaire, ne ſe préſenteroit devant moi que lorſque je le permettrois ; qu'il eſpéroit que ſes ſoins, ſa tendreſſe, & ſur-tout ſon reſpect, lui obtiendroient l'oubli d'une faute, qu'il gémiſſoit d'avoir été contraint de

commettre, mais dont il n'avoit cependant pas la force de ſe repentir, puiſqu'après tout, la réparation dépendoit de moi. Enſuite de cette aſſurance, elle m'inſinua adroitement combien j'aurois tort de croire que cet homme, au reſte, quel qu'il fût, pût ſe réſoudre jamais à perdre le fruit de l'extrémité où l'avoit porté ſa paſſion; que toutes ces meſures, priſes depuis long-tems, avoient aſſuré à jamais le ſecret de ma retraite; qu'en un mot, aucun pouvoir humain ne me pourroit arracher de ſes mains malgré lui. C'eſt ce que nous verrons, répondis-je. Un ſcélérat peut ſe ſouſtraire à la juſtice des hommes; mais il ne peut éviter celle du Ciel. A ſuppoſer ce crime de l'amour tout auſſi grand que Ladi ſe le figure, reprit cette femme, le Ciel eſt quelquefois bien lent à pu-

nir, & votre captivité, par conſéquent, pourroit être bien longue : mais, ajouta-t-elle, la réflexion vous inſpirera, ſans doute, des ſentimens plus conformes à votre bonheur. Il ne vous reſte plus qu'un parti à prendre ; le tems vous en apprendra la néceſſité. En achevant ces mots elle ſortit, & m'enferma comme la veille. J'uſai de mon côté de la même précaution, & me couchai ; mais il s'en fallut bien que ma nuit fût auſſi tranquille que l'autre. Je ſupprime, ma chere Sophie, tout ce que les penſées les plus affligeantes, les appréhenſions les plus cruelles, me firent ſouffrir l'eſpace des trois premieres ſemaines : chaque jour ajoutoit à mes terreurs & à ma déſolation, par l'inutile attente des ſecours dont je m'étois flattée. Sir Thomlay, qui eut

enfin la hardiesse de me venir voir, acheva de me désespérer. Je le traitai sans aucun ménagement & avec toute la fierté, le mépris & la haine qu'il m'inspiroit: je lui déclarai formellement que je préférerois, sans balancer, la mort à l'odieuse main qu'il avoit la témérité de m'offrir; je le menaçai de me la donner en sa présence, s'il s'avisoit de m'importuner davantage; enfin, mes transports furent si violens, & je lui parus, en effet, si déterminée à me porter contre moi-même aux dernieres extrémités, que, dans les quatre mois que je restai sa prisonniere, il n'osa hasarder de me voir que cette seule fois. Je sçavois de la vieille qu'il venoit souvent s'informer de mes dispositions, qu'il ne doutoit point que l'ennui de ma prison ne parvînt, tôt ou tard, à changer. Ce vain ef-

poir m'y auroit, ſans doute, fait paſſer le reſte de ma vie, ſi le Ciel ne ſe fût mêlé de ma délivrance. Combien les moyens dont il daigna ſe ſervir pour l'opérer, n'ont-ils pas dû ajouter à ma juſte reconnoiſſance ! Vous en allez juger, ma chere Sophie.

Le lendemain de la viſite que je reçus de Sir Thomlay, j'eus la fiévre aſſez violemment ; à cet accès en ſuccéderent pluſieurs autres, à la ſuite deſquels je tombai dans une langueur, qui inquiéta beaucoup ma géoliere. Sir Thomlay, à qui elle en parla, en fut auſſi fort allarmé ; il crut que quelque promenade dans les jardins contribueroit à me diſſiper, & par ſon aveu on m'en fit la propoſition. La penſée qui me vint que ces promenades, peut-être, me pourroient fournir quelqu'occaſion non

prévue de me ſauver, me fit les accepter avec plaiſir ; mais je trouvai les murs qui entouroient ce jardin d'une hauteur ſi prodigieuſe, & ſi bien armés par-tout de pointes de fer, les portes, d'ailleurs, ſi exactement fermées, & la vieille un Argus ſi vigilant, que toute idée flatteuſe de m'échapper fut bientôt détruite. Quoique nous fuſſions en automne, la chaleur ne laiſſoit pas d'être encore conſidérable, de ſorte que les promenades, dans les commencemens, ſe faiſoient ſur le ſoir; les fraîcheurs & le froid venus, elles ſe firent dans le haut du jour. Les deux p emiers mois, ma géoliere eut grande attention à faire retirer les Jardiniers ; inſenſiblement elle ſe relâcha de cette extrême ſévérité ; un vieux, en qui elle avoit vraiſemblablement lus de confiance qu'aux autres, eut

la liberté de continuer ſon travail. Je me flattai que cette premiere négligence ſeroit ſuivie de quelqu'autre, & que peut-être auroit-elle une diſtraction. Pour être, à tout évenement, à même d'en profiter, au défaut d'encre, avec du charbon, ſur un morceau de lettre que je me trouvai ſur moi, j'écrivis deux mots à mon pere, & lui marquai le nom de mon raviſſeur : c'étoit la ſeule inſtruction que je pouvois lui donner : mais je comptois que, ſi j'étois aſſez heureuſe pour faire faire ma commiſſion, celui qui s'en chargeroit, acheveroit de l'inſtruire. L'adreſſe de Milord Herford bien indiquée ſur le même morceau de papier, je le mis dans une bourſe avec trente guinées, qui étoit tout l'argent que j'avois. Il ne s'agiſſoit plus que de remettre le tout au Jardi-

nier ; mais il falloit auparavant lui parler, pour s'assurer de lui, & ce fut la chose impossible, mon dragon de garde ne me perdant pas de vue une minute. Près d'un mois s'écoula encore à souhaiter & attendre inutilement cette occasion, & je commençois à désespérer de la trouver, lorsque je m'apperçus un jour que ce n'étoit plus le même Jardinier que j'avois coutume de voir. Tout excite la curiosité dans une situation pareille à celle où j'étois. Sans croire que cet homme pût m'être de plus de secours que l'autre, je m'assis sur un banc près de l'endroit où il travailloit, pour être plus à portée de l'examiner : je ne sçais quoi de noble, dans tout l'ensemble de sa figure, me frappa d'abord ; mais, ô Dieux ! de quel trouble je fus agitée, lorsqu'après l'avoir fixé quel-

ques momens, je démêlai avec la plus excessive surprise un rapport de traits des plus frappant avec ceux de Milord d'Ossémond ! La différence de leur âge étoit la seule qui pût empêcher de s'y méprendre : cet homme pouvoit avoir environ quarante-cinq à cinquante ans. J'ignore si ce fut mon extrême attention à le regarder, qui le fit remarquer à la vieille : mais elle se leva tout-à-coup, fut à lui, & lui demanda d'un ton brusque, par quel hasard il tenoit la place du Jardinier ordinaire. Il lui répondit qu'il étoit son frere, qu'ils demeuroient ensemble, & que l'autre étant malade, il l'avoit prié de lui suppléer. Cette femme lui fit encore plusieurs questions, auxquelles il satisfit, sans doute, de façon à la contenter ; car elle revint à sa

place, & ne parut pas s'occuper de lui davantage.

Le premier mouvement que produisit en moi l'extraordinaire ressemblance de cet homme avec le Comte, en avoit été un de tendresse; le second en fut un de dépit: honteuse de la sensibilité qu'elle me faisoit éprouver, & croyant en détruire la cause, en fuyant l'objet qui venoit de la renouveller, je me levai à mon tour, & repris précipitamment le chemin de la maison.

Ayant involontairement tourné la tête, je vis le Jardinier qui me suivoit de loin; je distinguai même clairement qu'il me faisoit quelques signes: j'aurois bien désiré alors retourner sur mes pas; mais pendant que je délibérois, nous avancions toujours chemin, & je me trouvai

rentrée & la porte fermée avant de m'être décidée. Il étoit visible que les signes de cet homme signifioient quelque chose, & qu'il avoit surement à me parler; mais comment y parviendroit-il? Sans pouvoir l'imaginer, j'attendis le lendemain avec une impatience mêlée de la plus vive inquiétude; je tremblois que mon attention à le considérer n'eût fait naître des soupçons à mon Argus; je tremblois de plus qu'elle n'eût, ainsi que moi, remarqué les signes qu'il m'avoit faits: si cela étoit, il ne falloit plus compter de le revoir. Tourmentée de cette crainte, sous prétexte d'un violent mal de tête, j'avançai le jour suivant l'heure ordinaire de ma promenade. Mes allarmes se dissiperent en entrant dans le jardin, lorsque je reconnus mon même homme occupé à bêcher la terre, près du banc

où je m'étois assise la veille, & où je fus m'asseoir encore. Le regard le plus significatif qu'il me jetta lorsque je m'approchai de lui, me confirma que je ne m'étois pas trompée, & que surement le changement du Jardinier renfermoit quelque mystere très-intéressant pour moi; mais comment l'éclaircir? J'avois beau rêver, je ne trouvois aucun expédient pour écarter mon incommode témoin; l'adresse du prétendu Jardinier me tira d'embarras.

Tout en travaillant, il se mit à chanter un air, sans paroles; un moment après, sur le même air, il me dit en François d'être attentive à ce qu'il alloit faire. Cet avis donné, il vint derriere le banc où nous étions, se baissa pour prendre son chapeau qui étoit dessous, me glissa en même tems quelque chose sous

les pieds, & passa ensuite de l'autre côté du jardin. Inquiette de ce que ce pouvoit être, je le ramassai en tremblant & avec précaution pardessous ma robe : je sentis que c'étoit une lettre d'un volume assez considérable. Vous pensez bien que je ne tardai pas à rentrer, & à me défaire de mon éternelle gouvernante. Restée seule, j'ouvris avec une émotion extraordinaire cette lettre; mais, Dieux! ô Dieux! que devins-je en jettant les yeux sur l'écriture! quelle surprise!... Quel saisissement d'abord!... Quelle joie!.. quel transport ensuite!.... Ah! je ne l'avois pas encore lue, que je croyois d'avance tout ce qu'elle contenoit. Lisez-la cette lettre, ma chere Sophie; je vais la copier mot à mot.

LETTRE

DE MILORD D'OSSÉMOND

A LADI HENRIETTE D'HERFORD.

JE suis, Ladi, depuis trois semaines en Angleterre : j'ai appris en y arrivant, & le bonheur destiné au Chevalier Holfold, & l'attentat qui le diffère : j'ai pu survivre à la nouvelle de l'un ; j'avois à vous venger de l'autre ; vous allez l'être. Toutes les mesures sont prises : votre délivrance est assurée : la seule crainte de vous causer un nouvel effroi, l'a fait remettre jusqu'à ce que vous en fussiez prévenue. Vous serez libre le lendemain que vous aurez reçu cette lettre ; & ma juste fureur contre le traître qui vous a outragée, égalera

son supplice à son crime. Je lui laisse le jour, & il va vous perdre.

Je n'ai osé, pour la sûreté de l'entreprise, voler à vos pieds, me justifier, avant de mourir, du soupçon odieux qui m'y condamne..... Du soupçon!.... Quoi! il est donc vrai que Ladi Henriette en a formé contre mon amour!.... qu'il faut, pour m'en faire juger innocent, lui prouver que je le suis! Ah! je croyois, oui, je croyois que son cœur auroit suffi pour l'en convaincre; qu'il auroit pris ma défense, & qu'avant de me décider coupable, il auroit au moins voulu m'entendre..... Moi, en aimer une autre que vous!.... être ingrat, traître, parjure!.... violer tous les devoirs, fouler aux pieds tous les sentimens! Est-il possible qu'un moment..... un seul moment, vous l'ayez pu penser? Et

vous m'avez aimé ! . . . Ah ! jamais, non, jamais, puiſque vous ne m'eſtimiez pas. . . . . Dans quel eſpoir je revenois en Angleterre, pénétré envers le Ciel de la plus juſte, de a plus vive reconnoiſſance pour l'ineſtimable bien qu'il venoit de me rendre ! Que j'étois loin de prévoïr que ce bonheur ſi doux qu'il me procuroit, feroit dans peu mon ſupplice ! Hélas ! ſans lui, regretterois - je la vie, puiſque vous ne m'aimez plus ? Ah ! Ladi, de quelle félicité me prive votre inconſtance ? Vous faut-il d'autres preuves de mes ſentimens, que la cruelle amertume qu'ils répandent ſur mes jours ? Et dans quel tems, dans quelle circonſtance ! . . . Jugez-en.

Né dans le ſein de l'infortune & les horreurs de la proſcription, malgré les généreux ſoins de l'amitié combien la connoiſſance du ſort d

ma mere, & de celui d'un pere malheureux m'a fait ressentir de douleurs & coûté de larmes! vous le sçavez, Ladi, & que les pleurs dont souvent je vous ai vu honorer le récit de leurs malheurs, faisoient ma seule consolation. Hé bien! le Ciel, ce Ciel que je croyois alors si impitoyable, & contre lequel j'ai osé murmurer tant de fois, ne m'a été barbare qu'à demi. Ce Fréderic Will de la Jamaïque, cet ami de votre digne oncle, qui l'étoit, hélas! de votre respectable mere, dont il adore toujours la mémoire, & à qui le desir d'en connoître la charmante fille, fait hazarder sa tête au milieu d'un monde d'ennemis, dont plus de vingt ans, & le bruit de sa mort, n'ont pu calmer la haine: cet homme enfin qui, sous la forme d'un Jardinier, vous a remis cette lettre, c'est Mi-

lord. . . . . . Mais ſouffrez que ſon nom, ce nom chéri & ſacré, reſte au fond de mon cœur, dans un lieu où tout me fait frémir pour lui. Je n'oſe, hélas! je n'oſe me permettre la douceur de le prononcer. Ah! cruelle, s'il eſt vrai que vous m'abandonnez, s'il eſt décidé que vous vous donnez à un autre, le miracle qui m'a conſervé, & qui me rend cet objet le ſeul capable de vous balancer dans mon cœur, aura été opéré en vain; vous m'en arrachez tout le fruit. Quand il ſeroit poſſible que ma tendreſſe pour lui m'empêcheroit d'attenter à ma vie, hé! mon affreux déſeſpoir ne ſuffiroit il pas pour en trancher le cours? Que vous me faites regretter vivement d'être échappé à la fureur de Ladi Walmer! Que ne m'a-t-elle entraîné dans le tombeau avec elle? mes derniers

niers momens euſſent été heureux. Je me croyois aimé encore. . . . . . Mais c'étoit une juſtification, & non des reproches que je voulois vous faire. . . . . Une juſtification ! . . . . des reproches ! . . . Ah ! je ne me ferai jamais à penſer que l'une me ſoit néceſſaire, & que vous méritez les autres. Mais n'importe ; je vais enfin finir par l'éclairciſſement du ſort de l'infortunée ſœur de Miladi d'Helfeld : c'eſt la preuve de mon innocence ; il faut bien me ſoumettre à vous la donner.

N'étant point prévenu de la ſinguliere démarche de Ladi Walmer, il eſt aiſé d'imaginer quelle dut être ma ſurpriſe, lorſque le quatrieme jour de notre navigation, je la vis tout-à-coup paroître. Vous vous repréſenterez plus difficilement tout l'excès de mon chagrin. Pour vous en

donner une idée, il faudroit entrer dans des détails, que le respect dû au malheur, quelque mérité qu'il soit, m'oblige à passer sous silence.

L'inébranlable constance de mes sentimens pour vous, lui faisant clairement connoître qu'elle n'avoit rien à espérer ni à attendre du pas hardi qu'elle avoit osé franchir, après les plus fortes tentatives, elle sembla enfin prendre son parti; & avant même d'être arrivée en Amérique, elle parut déterminée à retourner en Angleterre à la premiere occasion qui s'en présenteroit. Dès l'instant qu'elle eut l'air d'avoir formé cette résolution, elle affecta beaucoup de tranquillité, & ne me fit paroître que la plus grande indifférence. Je connoissois son caractère & son cœur. Ce passage si subit d'une extrémité à l'autre m'étonna: je le

jugeai peu naturel. Une femme, d'ailleurs, qui s'eſt eſſentiellement manqué, pardonne-t-elle jamais à l'objet de ſa paſſion les fautes inutiles qu'elle lui a fait commettre? Je ſoupçonnai donc du myſtere dans le changement de Ladi Walmer : il m'inſpira une ſorte d'inquiétude & de méfiance, que je me reprochois, dont il me fut impoſſible de me défendre, mais que notre arrivée à la Jamaïque eut bientôt le pouvoir de diſſiper.

La connoiſſance de ce prétendu M. Will, à qui Miladi d'Helfeld m'avoit adreſſé; les ſentimens, ſi nouveaux pour moi, dont il pénétra mon ame; la douceur, le plaiſir que je trouvois à le voir, à l'entendre; enfin, la joie, la vive joie dont je fus transporté, lorſque ma tendreſſe ſurprit à la ſienne l'intéreſſant ſecret

que mon cœur, dès le premier inſtant, avoit preſſenti, & dont lui ſeul auroit ſuffi ſans doute pour m'inſtruire, joint au regret de tant d'années paſſées ſans le connoître, fut tout ce qui m'occupa. Combien l'amitié & la reconnoiſſance n'eurent-elles pas de peine à me défendre de quelque mouvement chagrin contre les cruels amis qui m'avoient ſi long-tems laiſſé ignorer mon bonheur ! Ce ſecret n'auroit-il pas été renfermé dans mon ſein auſſi ſûrement que dans le leur ? . . . . Ah ! ils n'en doutoient pas ; mais ils étoient perſuadés qu'en me dévoilant cet important myſtere, rien ne m'arrêteroit, que je volerois à la Jamaïque ; & ſans raiſon apparente pour m'y rendre, ils appréhendoient que mon extrême tendreſſe pour celui que j'y aurois été joindre, ſans parler de cette parfaite reſſem-

blance dont on me flatte, ne donnât lieu à de dangereux soupçons. . . . . Mais je m'apperçois que j'oublie que je ne suis plus au tems heureux où tout ce que je pensois & éprouvois de sentimens, avoit le droit de vous intéresser. Pardonnez-moi donc cette longue digression : je reviens à Ladi Walmer.

Il y avoit au plus quinze jours que nous étions debarqués, lorsqu'ayant appris qu'un vaisseau étoit prêt à mettre à la voile pour l'Angleterre, elle me déclara que son projet étoit d'en profiter.

Je m'offris de l'y conduire : j'en reçus un froid remerciement, & n'insistai pas davantage.

Nous logions ensemble chez le prétendu Négociant, qui, quoiqu'instruit par moi de tout ce qui la regardoit, ne voyant en elle que la

ſœur d'une reſpectable & tendre amie, de Miladi d'Helfeld enfin, l'avoit reçue & traitée avec les plus grands égards.

Le matin de la veille du jour marqué pour ſon départ, le Capitaine du vaiſſeau ſur lequel elle devoit s'embarquer, ſe trouvant avec nous, Ladi nous fit dire qu'elle étoit incommodée, & qu'elle nous prioit d'aller prendre le thé auprès d'elle. Nous nous y rendîmes ſur le champ, avec le Capitaine, qui voulut nous y accompagner. Nous la trouvâmes effectivement au lit, occupée à verſer le thé dans les taſſes. A peine fûmes-nous entrés, qu'elle nous invita de le prendre, avec un air d'empreſſement qui me frappa, où je crus remarquer quelque choſe de ſingulier, & qui me rendit mes premieres craintes. Le Capitaine fut le premier

à céder à l'invitation, en goûta, & le rejettant enſuite, prétendit y trouver un goût extraordinaire. Ladi Walmer, en pâliſſant, dit que cela ne pouvoit être ; que c'étoit elle-même qui venoit de le faire ; & en continuant de nous preſſer, but le ſien, en aſſurant qu'il n'avoit que le goût qu'il devoit avoir. Je ne ſçais quoi de ſombre, de ſiniſtre dans ſes regards fortement attachés ſur moi, me fit frémir. Mais tout mon ſang ſe glaça dans mes veines, je ſentis un frémiſſement, un effroi, une horreur, s'emparer de tous mes ſens, lorſque je vis le ſoi-diſant Monſieur Will..... Milord.... enfin, mon pere..... porter ſa taſſe à ſa bouche : un mouvement involontaire, une puiſſance ſupérieure me firent me précipiter ſur lui, lui arracher des mains, & la répandre.

L'état affreux où tomba presqu'à l'instant même la malheureuse Ladi, me fit connoître tout le prix de cette inspiration : malgré l'excès de mon trouble & de mon saisissement, je me joignis à Milord pour la secourir. Mais s'adressant à moi, & me fixant : Peux-tu croire qu'il y ait quelque remede au poison qui me donne la mort, me dit-elle ? je l'avois préparé pour te la donner. En achevant ces mots, elle expira.

Cet évenement funeste, de l'avis de mon pere, a occasionné mon retour en Angleterre : il a voulu m'y accompagner : j'ai tremblé des périls qu'il y pouvoit courir ; mais tout ce que j'ai pu objecter & dire contre ce voyage, n'a pu l'en détourner : je lui avois parlé de vous. La seule Miladi d'Helfeld sçait notre arrivée : c'est après avoir été me justifier à ses

pieds, & de mon malheur, & du ſien, que j'oſe venir aux vôtres, réclamer ces droits, ces tendres droits accordés par vous-même, dont ma mort ſeule peut vous donner celui de diſpoſer. Le moment de votre délivrance ſera celui où j'irai recevoir mon arrêt. Ah! Henriette, ma chere Henriette! (paſſez-moi ce nom encore) n'irois-je vous arracher des mains d'un rival, que pour vous précipiter dans les bras d'un autre?... Ciel! ô Ciel! Mais n'importe; je vous aurai ſervie. Soyez heureuſe, ſoyez-le toujours. Ah! n'importe à quel prix.



JE connois trop votre ame, ma chere Sophie, pour que je croye devoir m'étendre sur l'effet que fit cette lettre sur moi : je me contente seulement de vous dire, que je ne rendis graces au Ciel de me rendre mon amant, qu'après l'avoir vivement remercié de lui avoir rendu son pere ; que je fus pénétrée, en l'apprenant, de presqu'autant de joie & de sentimens tendres, qu'il l'avoit pu être lui-même à l'instant que cet heureux secret lui avoit été révélé ; qu'à l'égard de la coupable Walmer, je n'arrêtai les yeux sur son dernier forfait, que pour y puiser de nouveaux motifs de reconnoissance envers la bonté divine, pour la visible protection qu'elle avoit daigné accorder au jeune d'Offémond & à

ſon pere, dans cette affreuſe circonſtance.

Peignez-vous au reſte tout ce que dut me faire éprouver d'impatience, & reſſentir d'allarmes, l'attente de l'entrepriſe annoncée. Le Comte ne m'inſtruiſoit d'aucune de ſes meſures; & quelqu'extrême que fût ma confiance en lui, l'incertitude du ſuccès me cauſa une inquiétude mortelle.

Ce jour ſi ardemment ſouhaité vint m'éclairer enfin; jamais je n'en ai paſſé de ſi long. Pour comble d'infortune, ma vieille géoliere s'étant trouvé incommodée, s'étoit jettée ſur ſon lit, s'y étoit endormie, avoit laiſſé paſſer l'heure de ma promenade, & ne s'étoit point éveillée qu'à la nuit tombante. Je jugeai bien qu'enfermée comme je l'étois, il n'y avoit de moyen de me tirer

de mon eſpece de cachot, que lorſqu'on m'en ſortoit pour me mener dans le jardin. Figurez-vous donc tout ce que dut me faire ſouffrir l'idée que peut-être étoit-il trop tard ; que l'occaſion étoit perdue, ou du moins remiſe. Cependant je voulus m'en éclaircir. J'eus de grandes contradictions à eſſuyer de la part de la vieille ; elle m'objecta l'heure, la nuit, le froid. Dix guinées la mirent enfin à la raiſon, & l'engagerent à cette complaiſance. Que je me ſçus gré d'avoir inſiſté ! Nous étions deſcendues à peine, qu'au détour d'une allée, nous nous ſentîmes ſaiſies l'une & l'autre. Quelque prévenue que je fuſſe, je ne pus me défendre d'un mouvement de frayeur, qu'un ſon de voix chéri, qui ſe fit ſentir à mon cœur plutôt qu'entendre à mes oreilles, eut bientôt diſſipé. Une

voiture attendoit à la porte du jardin : on m'y conduiſit, tandis que, malgré les cris de la vieille, on la remenoit à la maiſon, où on l'enferma à ſon tour, avec autant de ſoin qu'elle m'avoit enfermée pendant l'eſpace de près de quatre mois : les clefs furent remiſes à un Jardinier du complot, pour la délivrer lorſque nous n'aurions plus rien à en craindre. Cela fait, mes deux libérateurs, qu'il eſt, je penſe, inutile de vous nommer, ordonnerent de nous conduire à toutes brides à Londres, dont je conviendrai de bonne foi que j'appris avec regret que nous n'étions éloignés que d'un mille au plus.

Vous ne vous attendez pas ſans doute, ma chere Sophie, que je vous rende compte de ce qui ſe paſſa alors dans mon ame ; c'eſt encore

une de ces ſituations que je charge votre cœur de vous repréſenter, & que lui ſeul eſt vraiment digne de vous peindre. Croyez donc tout ce qu'il vous dira ; ce ſera certainement tout ce que nous ſentîmes. Mettez pour beaucoup dans cette touchante ſcene, Milord d'Oſſémond pere ; il y joua un intéreſſant rôle. Que le trajet fut court ! qu'il nous le parut ! L'un & l'autre des d'Oſſémond ne pouvant paroître chez mon pere, pour prolonger le plaiſir d'être avec eux, autant que pour me procurer celui d'embraſſer Miladi d'Helfeld, chez laquelle ils demeuroient, je conſentis à les y accompagner, quoiqu'un homme sûr, appartenant au pere de mon amant, & par conſéquent inconnu à Londres, ſe fât, par ordre de ſon maître, au moment que nous y arri-

vions, trouvé sur notre passage, avec une autre voiture, pour me mener chez Milord d'Herford : nous dîmes donc à cette homme de suivre ; & nous ordonnâmes de nous conduire chez Miladi. Jusqu'à ce moment, nous ne nous étions occupés, le jeune Comte & moi, que de la douceur de nous jurer que nous nous aimerions éternellement : il ne nous étoit pas seulement venu dans l'esprit de nous assurer que nous nous étions aimés toujours : nous le crumes dès que nous nous vîmes, & cela nous suffit. Dans le trajet pour nous rendre chez Miladi, nous commençâmes à entrer en explication : nous évitâmes cependant de parler & de Ladi Walmer, & même du Chevalier Holfold ; il ne fut question que de mon enlevement. Je lui en racontai toutes les particularités ; & lui, de

ſon côté, m'inſtruiſit des moyens qu'il avoit employés pour me découvrir. Il ne pouvoit imaginer comment il étoit poſſible que nos ſoupçons ne fuſſent pas d'abord tombés ſur Sir Thomlay; que pour lui c'étoit la premiere penſée qui lui étoit venue; qu'en conſéquence, il avoit mis tant d'eſpions en campagne, & fait ſi exactement ſuivre tout ce qui entroit & ſortoit de chez lui, que dès le huitieme jour il avoit été informé de tout; que le ſurplus du tems depuis ſon retour, avoit été employé à gagner les Jardiniers, & une eſpece de portier, ſeul domeſtique qui fût dans la maiſon; qu'étant allé deux ou trois fois chez Sir Thomlay avec mon pere, dans le tems qu'ils ſe voyoient, & le hazard lui ayant fait voir la vieille, qu'il ſçavoit placée auprès de moi, & qu'on lui avoit

assuré être incorruptible, la crainte d'en être reconnu lui avoit fait contraindre son impatience, & céder à son pere le bonheur de me voir le premier.

Ce détail me conduisit jusques chez Miladi, qui parut enchantée de mon attention, & qui m'accabla de caresses. Je la trouvai prodigieusement changée : l'aventure de sa sœur lui a porté le coup le plus sensible : elle ignore cependant, & ignorera toujours, les funestes circonstances de sa mort, qu'on lui a persuadé avoir été naturelle.

Quelque plaisir que je goûtasse chez Miladi, il fallut enfin m'en arracher : nous ne pûmes prendre, le Comte & moi, d'arrangement pour nous voir, Charlotte & son mari étant en Province; mais nous convinmes de nous écrire par le Chevalier Hyde, qui ignoroit

encore le retour de Milord d'Offémond, dont on résolut sur le champ de l'instruire ; ensuite nous décidâmes que je paroîtrois chez mon pere ne pas connoître les auteurs de ma délivrance : il n'y avoit point à redouter qu'on pût les découvrir, n'étant même pas connus des gens qu'ils avoient employés. Ces choses arrêtées, je partis avec l'homme de confiance de Milord d'Offémond pere, qui vint me descendre à la porte de Milord d'Herford.

Ma subite apparition chez lui, où je le trouvai avec le Chevalier Holfold, les saisit l'un & l'autre, au point qu'ils s'en trouverent mal. Je courus me jetter dans les bras de mon pere : mes embrassemens le firent revenir : il me donna les preuves du plus grand attendrissement. J'embrassai aussi Sir Holfold avec l'air de l'amitié ; & ces

air-là fut ſincere. J'avois retrouvé mon amant; il redevenoit mon ami. Après nos premiers tranſports, il fallut rendre compte de ma captivité & de ma délivrance. Je fus exacte ſur le premier point, & n'omis que quelques circonſtances du ſecond. Mon pere parut très-vivement touché de ne pouvoir connoître à qui il avoit une ſi grande & ſi eſſentielle obligation : il en parloit d'un ton ſi pénétré, que moi, qui faiſois ſans doute intérieurement l'application de ſa reconnoiſſance, je pris un air ſi animé, & une joie ſi tendre ſe peignit ſur mon viſage, que le Chevalier Holfold, qui m'examinoit, en fut frappé : elle fut pour lui un trait de lumiere, à ce que j'appris peu après.

Milord d'Herford enſuite s'occupa des moyens à prendre pour ſe

venger de Sir Thomlay, & se détermina d'en demander authentiquement justice au Roi : il vouloit y aller dès l'instant même ; mais il étoit tard, & Sir Holfold l'engagea à remettre au lendemain.

Je sçais, ma chere Sophie, que M. Hyde vous a instruite de tout ce qui concerne Madame Hervins : je suis bien aise de n'avoir rien à vous en dire ; elle est malheureuse, punie ; je ne la hais plus ; & son sort même, quelque merité qu'il soit, me fait une sorte de peine. Je ne tardai pas cependant à m'appercevoir sensiblement de son absence. Mon pere m'accabloit de marques touchantes de tendresse ; la sensibilité qu'elles m'inspiroient, me faisoit même quelquefois une sensation douloureuse : il sembloit qu'il cherchoit à me dédommager du passé, & mon cœur se trouvoit essen-

tiellement blessé de l'idée qu'il pouvoit croire que j'en conservois du souvenir. Mais je reviens à l'effet que produisit sa démarche à la Cour, & aux suites funestes qu'elle eut. Malgré l'apparente bonté avec laquelle il fut reçu du Monarque, il s'apperçut facilement qu'il étoit prévenu : on lui fit entendre que la satisfaction qui lui pouvoit convenir le mieux, & que la raison lui conseilleroit de préférer à toute autre, étoit un mariage arrêté d'abord, rompu ensuite, unique cause de l'extrémité où l'amour au désespoir avoit porté Sir Thomlay. On insista fortement sur le premier tort de ce manque de parole : on ajouta ensuite des exhortations de le réparer ; mais tout ce qu'on put dire fut inutile. Mon pere écouta avec respect, répondit de même, persista à exiger la satis-

faction de l'outrage reçu, & fit entendre, avec les ménagemens convenables, qu'inébranlable dans ce qu'il avoit résolu, & rejettant absolument l'alliance de Sir Thomlay, il réclameroit, pour le punir, devant la Nation entiere, l'appui, la protection, la justice des Loix. Cela dit, il se retira, très-décidé de prendre d'autres mesures. Mais le Ciel y a pourvu, & se chargea de notre vengeance. Charlotte, à qui j'avois écrit en Province le jour même de mon retour chez mon pere, ne put résister au desir de venir me voir : elle arriva donc à Londres avec son mari, il y a environ un mois. Malgré l'aventure de sa mere, dont, quelques précautions qu'on eût prises, on n'avoit pu entierement dérober la connoissance au Public, Madame Carpenter, mere de son mari, la reçut

avec beaucoup de tendreſſe ; & quoi-qu'elle eût un logement chez mon pere, elle la retint chez elle. J'y fus priée à ſouper le lendemain de ſon arrivée. Mon pere, occupé de ſes pourſuites contre Sir Thomlay, ayant des Mémoires à faire à ce ſujet, ne voulut point y aller, & m'y envoya avec une de mes femmes pour m'y accompagner. J'en ſortis fort tard. Les Comtes d'Oſſémond, que j'en avois fait avertir, s'y rendirent ſecrettement après l'heure du coucher de Madame Carpenter la mere, & nous cauſâmes long-tems dans l'appartement de ſa belle-fille.

Ce fut dans cette converſation que nous prîmes enfin les dernieres meſures pour aſſurer notre bonheur, que le ſincere retour des bontés de mon pere pour moi ne me faiſoit plus juger impoſſible. Après avoir

long-tems rêvé aux moyens qu'il falloit employer, je n'en vis point de plus sûrs, ni de plus prompts, que ceux que nous pouvoit procurer Sir Holfold. Il avoit ſur l'eſprit de Milord d'Herford plus de pouvoir que jamais ; &, quoiqu'il me conſervât toujours les mêmes ſentimens, j'étois certaine que l'entiere connoiſſance des miens en obtiendroit, ſans balancer, le ſacrifice. Nous conclûmes donc que dès le lendemain j'aurois avec lui une derniere explication, où, ſans aucune reſerve, je lui révelerois tous nos ſecrets. J'étois aſſurée de l'effet que produiroit cette preuve de notre entiere confiance. Ce fut donc avec les eſpérances les plus flatteuſes, que je me ſéparai de mon amant. Il s'en falloit bien que je préviſſe l'affreux danger qui nous menaçoit l'un & l'autre : mais

mais cette bonté du Ciel, déja éprouvée tant de fois, ſçut encore nous en garantir : le crime ſeul y trouva ſon juſte châtiment.

Les Comtes d'Offémond, pour être moins remarqués, étoient venus à pied, ſuivis d'un ſeul domeſtique. Ils ſe retirerent un inſtant avant moi. Montée en carroſſe avec ma femme de chambre, en ſortant de la cour de Madame Carpenter, j'entendis deux coups de fuſil, tirés coup ſur coup; une minute après, un troiſieme. C'étoit préciſément du côté où avoient dû paſſer mon amant & ſon pere. Un tremblement univerſel me prit : mon ſang ſe glaça dans mon cœur : une ſueur froide me couvrit tout le corps. Je voulus dire d'arrêter; la voix expira ſur mes levres. Ma femme de chambre, à la lueur d'un flambeau que portoient mes

gens, me voyant pâlir, & jugeant que je me trouvois mal, s'avança pour baisser une glace ; c'étoit au détour d'une rue. A l'instant même, un homme saute à la portiere, lâche dans le carrosse un coup de pistolet, que la malheureuse femme qui m'accompagnoit reçut au milieu du front : elle tombe sur moi, sans vie, m'inonde de son sang, & je perds connoissance. Cet assassinat fut si promptement exécuté, & le scélérat qui venoit de le commettre, favorisé par le détour de la rue, prit si diligemment la fuite, qu'aucuns de mes gens ne l'apperçurent : ils entendirent seulement le coup ; mais aucuns cris n'ayant été jettés, ils n'eurent pas le moindre soupçon de ce funeste accident. Figurez-vous donc de quelle horreur ils furent saisis, lorsqu'arrivés chez Milord d'Herford,

ils ouvrirent la portiere pour m'en faire deſcendre. J'étois toujours évanouie. Les cris les plus horribles & les plus effrayans firent alors retentir toute la maiſon, & parvinrent bientôt juſqu'à l'appartement de mon pere. Il étoit au lit. Après avoir inutilement ſonné, perſonne ne lui répondant, il ſe leve à la hâte, & accourt dans une ſalle baſſe, où on m'avoit portée en ſortant de carroſſe. Le premier objet qui frappe ſes regards en y entrant, eſt la malheureuſe qui vient d'être aſſaſſinée. Il me voit enſuite couverte de ſang, ſans mouvement : il croit que je ne vis plus, n'oſe faire de queſtions, s'approche en frémiſſant, & tombe ſans ſentiment, à mes pieds. Ce fut dans ce moment que je repris connoiſſance. L'état où je vis mon pere, plus que tous les ſecours, acheva de

me faire entierement revenir. Je m'empressai de lui donner ceux dont il avoit besoin. On le reporta dans son lit : il revint à lui enfin : ma présence le rassura. Il me combla des marques les plus tendres de la plus excessive joie. Je lui racontai ma funeste aventure : nous ne doutâmes point que le traître Thomlay n'en fût l'auteur. Mon pere se promit bien d'en tirer une vengeance éclatante ; & après avoir rendu ensemble au Ciel les plus vives actions de graces du péril dont il venoit de me préserver, pour laisser à mon pere prendre quelque repos, je me retirai dans mon appartement : ce ne fut pas pour m'y livrer au sommeil ; j'étois trop cruellement inquiette des Comtes d'Offémond. Ce qui venoit de m'arriver, m'avoit débrouillé toutes les idées sinistres que ces coups de fusil

entendus avoient confuſément fait naître dans mon eſprit. Il me fut impoſſible de remettre à m'éclaircir : je voulus l'être ſur le champ. J'écrivis donc un mot à Miladi d'Helfeld : je lui marquai les craintes qui déchiroient mon cœur ; & en lui apprenant le danger que je venois de courir, je la conjurois de m'inſtruire ſi mes allarmes étoient fondées ou non : je chargeai de ce billet le bonhomme Henri ; je l'accompagnai de quatre guinées, pour l'engager à faire diligence. Après environ deux heures, il m'apporta enfin la réponſe ; elle étoit du jeune d'Oſſémond : il me marquoit qu'effectivement ils avoient été attaqués ; que les deux premiers coups que j'avois entendus s'étoient adreſſés à eux ; qu'un n'avoit eu aucun effet ; que l'autre avoit percé la manche de l'habit de ſon

pere, ſans lui faire le moindre mal; qu'à l'égard du troiſieme, c'étoit le valet de chambre qui les accompagnoit, qui, à tout évenement, portant toujours, quand il les ſuivoit, des piſtolets ſur lui, appercevant pluſieurs hommes prêts à fondre ſur ſes Maîtres, avoit tiré à tout hazard, mais avec tant de bonheur, qu'il en avoit renverſé un par terre; que les autres, en le voyant tomber, avoient ſur le champ pris la fuite; qu'au reſte, l'obſcurité les avoit empêchés de diſtinguer perſonne. Cet éclairciſſement diſſipa bien mes frayeurs préſentes; mais il m'en inſpira de bien vives ſur l'avenir. Si, comme je n'en doutois pas, Sir Thomlay avoit part à cet évenement, il falloit donc que le Comte eût été reconnu, qu'il ſçût ſon retour en Angleterre, &, peut-être, qu'il ſçût que c'étoit lui

qui m'avoit retirée de ſes mains. Si cela étoit, à quels attentats nouveaux mon amant n'alloit-il pas ſe trouver expoſé ? Auroit-il le bonheur d'y échapper toujours ? Ces triſtes réflexions me tourmenterent le reſte de la nuit : je ne pus fermer les yeux un ſeul inſtant. Enfin, le matin fort tard, je commençois cependant à m'aſſoupir, lorſque le Chevalier Hyde demanda preſſamment à me parler. Quelle nouvelle il vint m'annoncer ! Sir Thomlay, le jour commençant à paroître, avoit été rapporté mort chez lui, d'un coup de feu dans la poitrine. L'endroit où il avoit été trouvé nous fut une preuve que c'étoit le coup de piſtolet du valet de chambre du pere de mon amant, qui lui avoit ôté la vie. Cette mort fit dans Londres le bruit le plus prodigieux, donna lieu à bien des

commentaires, dont aucun n'approchoit de la vérité. Miladi d'Helfeld ſaiſit avec ardeur la circonſtance, pour preſſer de nouveau la déciſion du procès de Milord d'Oſſémond pere, dont le crédit de Sir Thomlay depuis tant d'années différoit le jugement. Cette grande affaire eſt au point d'être terminée, & le ſera ſûrement au gré de mes deſirs. Mais il me reſte à vous apprendre la concluſion d'une, à laquelle je me flatte, ma chere Sophie, que vous prenez quelque intérêt.

Suivant le projet que nous avions formé, je parlai à Sir Holfold. Par la façon dont il reçut ma confidence, il auroit ajouté encore à ma tendre eſtime pour lui, s'il avoit été poſſible qu'elle eût pu augmenter. Il m'avoua que, dès le premier jour de mon retour chez mon pere, il avoit

ſoupçonné, à mon air de ſatisfaction, une partie des choſes que je venois de lui avouer. Que, dès cet inſtant, il avoit définitivement pris ſon parti, & prévenu la priere que je daignai lui faire, en employant le crédit que je lui ſuppoſois auprès de Milord d'Herford, pour le porter à conſentir à ce que je pouvois déſirer; qu'il auroit peu de mérite à réuſſir dans cette négociation, mon pere ne lui ayant oppoſé qu'une très-foible réſiſtance, qu'il n'attribuoit même qu'à quelque honte de paroître trop promptement ſe démentir de ſes premiers ſentimens; qu'au reſte, il alloit renouveller ſes ſollicitations, & le préparer à apprendre l'exiſtence de Milord d'Oſſémond pere; mais qu'il croyoit pouvoir me répondre que la déciſion de ſon procès, qui le déclareroit innocent

du crime dont il avoit été chargé, leveroit toute eſpece de difficulté. Ce fut trois jours après la mort de Sir Thomlay que nous eûmes cette converſation : nous en fûmes huit ſans nous parler en particulier. Durant ce tems, Milord d'Herford parut redoubler de bonté pour moi; j'en tirai un heureux augure, & je ne me trompai point.

Il y a trois ſemaines que mon pere me propoſa l'après-midi, ainſi qu'à Sir Holfold qui étoit préſent, de venir faire avec lui une viſite : nous l'acceptâmes. En montant en carroſſe, il donna l'ordre pour chez Miladi d'Helfeld. Mon cœur treſſaillit; je devins pâle, & fixai Sir Holfold : je le vis ſourire. Cependant je ne fus point raſſurée. Pendant le trajet, je fus d'une émotion extrême. Mon pere feignit de n'y

pas prendre garde. Arrivés chez Miladi, ce fut lui qui me préſenta la main : mes jambes trembloient & me ſupportoient à peine. Enfin, on nous annonça : les deux battans s'ouvrirent ; mais je n'eus pas apperçu mon amant & ſon pere auprès de Miladi, que mes forces m'abandonnant tout-à-fait, je ſerois immanquablement tombée, ſi le jeune d'Oſſémond, me voyant pâlir & chanceler, ne fût volé à moi, & ne m'eût retenue dans ſes bras. Je vous la livre, lui dit mon pere en riant. c'eſt, je crois, le plus prompt & le plus efficace ſecours qu'on puiſſe lui donner. Tout en prononçant ces mots, il fut ſaluer Miladi. Mais Dieux ! ô Dieux ! pourquoi n'eſt-il point d'expreſſions qui puiſſent rendre ce qui ſe paſſa dans mon cœur, quand je le vis embraſſer Milord

d'Offémond pere ? Ce coup de surprise avoit été ménagé à mon amant aussi-bien qu'à moi. Nous ignorions que nos peres s'étoient déjà vus secrettement plusieurs fois. Il n'est point de miracle sur les esprits & sur les cœurs, que Sir Holfold ne puisse promptement opérer. Le jeune d'Offémond donc aussi étonné d'abord, aussi ravi, aussi transporté ensuite que je pouvois l'être, tout en me tenant embrassée, vint avec moi tomber aux pieds de mon pere.... Non, je suis à comprendre, comment ce que nous éprouvâmes dans ce moment ne nous coûta pas la vie. Ah ! c'est que cet embrassement de nos peres venoit, sans doute, de nous la donner une seconde fois. Pour mettre le comble à notre joie, nous apprîmes que toutes les mesures étoient prises, &

que, dès le lendemain, un nœud ſacré nous uniroit à jamais : il y a trois ſemaines qu'il eſt formé. Mon pere, pour prouver à celui de mon époux qu'il ne conſervoit aucun doute ſur ſon innocence, n'a pas voulu attendre le jugement qui la doit confirmer. Tout Londres ignore encore que Milord d'Oſſémond pere voit le jour. Le mariage de ſon fils s'eſt fait ſans aucun appareil. L'amour, la Nature, l'amitié, tous les ſentimens réunis enfin, ont ſuppléé aux vains plaiſirs des fêtes, imaginés peut-être, pour les ſuppléer eux-mêmes. Notre digne, notre tendre, notre reſpectable ami le Chevalier Holfold paroît ſatisfait & content. Peut-il manquer de l'être ? il a fait des heureux.

Tant d'évenemens coup ſur coup, & l'habitude du chagrin m'ayant

laiſſé un fonds de mélancolie, que je m'étudie en vain de cacher, nous avons obtenu de nos peres la permiſſion de venir en France paſſer quelques mois. Auſſi-tôt que le jugement du procès de mon beau-pere ſera rendu, nous partirons. J'aurai donc bientôt, mon aimable Sophie, le plaiſir de vous voir, de vous embraſſer : je ne m'arrêterai pas un inſtant à Paris : je vole vous joindre & completter mon bonheur. Nous paſſerons ſix mois avec vous. Nos peres viendront nous reprendre. Nous vous menerons le Chevalier Hyde. En vérité, il eſt preſqu'auſſi heureux que nous. Le jeune Carpenter & ſa femme, ſont auſſi du voyage. Ils ont un grand deſir de vous connoître. Vous les aimerez : ce ſont des cœurs dignes du vôtre. Adieu, ma charmante amie : voilà

une narration bien longue : ayez-m'en un peu d'obligation : je l'ai commencée le lendemain de mon mariage : il y a bien, je penſe, quelques mérites à avoir trouvé le tems de la finir. Adieu encore.

LETTRE XXIV.

DE LA MÊME.

A Londres, 10 *Mars.*

PRocès gagné ; biens, honneurs rendus à la maiſon des d'Oſſémond ; départ de votre amie fixé à demain ; oui, demain ; & le procès eſt gagné d'hier. Je ne perds pas de tems, comme vous voyez, ma chere Sophie. Oh ! qu'il y a loin d'ici à Douvres ! loin de Douvres à Calais ! loin enfin de Calais où vous êtes ! Plus l'inſtant approche, plus mon impatience redouble. Adieu, adieu : je ſuivrai de près ma lettre.

LETTRE XXV.

De la même, au Chevalier Holfold.

En Bourgogne, 22 Mars.

NOus arrivons à l'inſtant, mon cher Chevalier. J'ai embraſſé Sophie, ſon époux, ſon enfant. Je ſuis donc heureuſe, parfaitement heureuſe. Je vous compterai tout cela en détail une autre fois : pour aujourd'hui, vous ſçaurez ſeulement que nous nous portons bien ; que nous avons couru nuit & jour ; que nous ſommes las à mourir ; qu'il eſt onze heures, que nous allons nous mettre au lit ; que nous vous aimons. . . . . Mais ſur ce chapitre là, vous avez beau ſçavoir : oh! ſûrement, vous ne ſçaurez jamais tout. Mon mari écrit un mot à nos peres ; mille choſes pour moi à Miladi.

Fin de la quatrieme & derniere Partie.

